

Dans la nuit africaine

Rebecca Winters

VISIT...

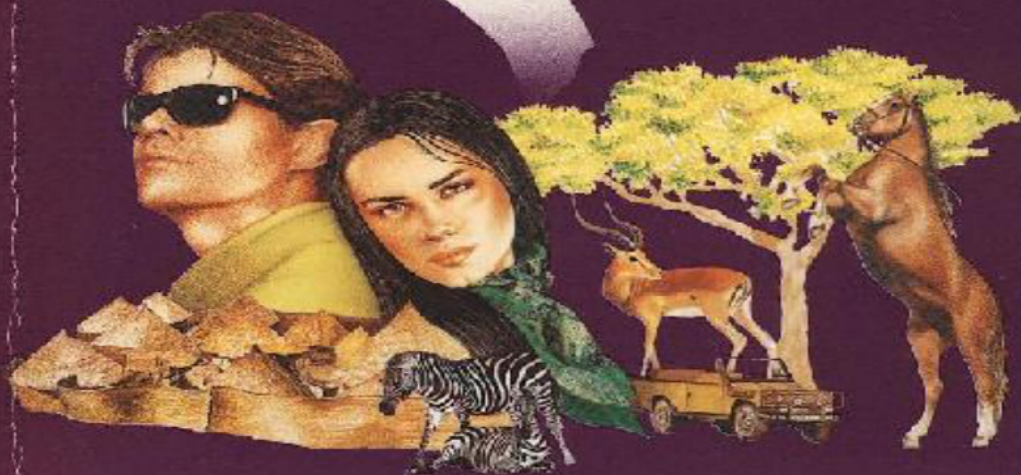
LANZAROTE
Caliente.COM



COUP DE FOUDRE

Rebecca Winters

DANS LA NUIT AFRICAINNE



RESUME

— Tu n'as pas le choix, Sophie ! Je veux que tu partes, voici ton billet d'avion. Charles rentrera à la ferme vers sept heures, il t'emmènera à l'aéroport demain... Jusqu'à ce que tu acceptes le divorce, tu n'auras pas un sou ! Ni maison, ni argent !

— Tu peux dire à ton ami Charles qu'il perd son temps ! Je ne quitterai pas le Kenya. Il s'agit de notre ferme, de notre vie !

Chantage ou intimidation ? Dans la nuit africaine, Sophie doit reconquérir son amour.

REBECCA WINTERS

Dans la nuit africaine

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise

sous le titre :

BLIND TO LOVE

1.

— Vous voulez dire, docteur Stillman, qu'il n'y a plus d'espoir ? Mon mari est aveugle, pour toujours ?

Sophie Anson lutta pour garder son calme. Tout au long du vol de nuit, entre Londres et Nairobi, elle avait espéré un miracle. Une opération pourrait lui rendre la vue.

— J'en ai bien peur, répondit posément le médecin. Lorsque la voûte de la mine s'est effondrée, un débris est venu se loger dans son œil gauche. Les nerfs optiques ont été touchés car M. Anson ne distingue même plus la lumière. Je suis sincèrement désolé...

— Je ne peux pas y croire ! Vance est-il conscient de ce qui vient de lui arriver ?

— Oui, il a voulu savoir la vérité dès qu'il a repris connaissance.

— Mais son accident date déjà de deux semaines ! Je ne comprends pas que personne n'ait songé à me prévenir. J'aurais pris le premier avion. Quand je pense qu'il souffrait et que je ne savais rien...

— J'étais persuadé que sa famille était au courant. Je n'ai appris qu'avant-hier qu'il n'avait pas eu de visites ni de coups de fil. J'ai donc pris la liberté d'appeler son bureau pour joindre sa famille. Un certain M. Dean m'a répondu que son plus proche parent était son père, à Londres. J'ai immédiatement téléphoné.

— Vance n'a jamais fait allusion à moi ! Son épouse !

Le médecin considéra longuement la jeune femme. Elle semblait bouleversée.

— Jusqu'à ce que vous apparaissiez, j'ignorais qu'il existait une M^{me} Anson. Et encore moins qu'elle était si jolie ! Le secret de votre mariage a été bien gardé. Personne ici n'était au courant. Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

Sophie soupira profondément.

— Depuis trois semaines, Vance a dû partir d'urgence pour une de ses mines, juste après la cérémonie. Il pensait n'être absent que quelques jours, c'est pourquoi nous avons décidé que je resterais à Londres jusqu'à son retour. Nous serions ensuite partis en voyage de noces. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis.

Sa voix tremblait. Elle s'interrompit un moment, puis reprit lentement :

— Il avait dit qu'il serait dans une région très isolée des montagnes et qu'il me téléphonerait dès que possible. Votre appel à son père est tout ce qui nous est parvenu.

— Compte tenu des circonstances, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis ravi de vous voir. Le médecin souriait gentiment. Votre arrivée me permet de placer une autre pièce du puzzle.

— Je ne comprends pas très bien l'allusion, docteur.

— Votre mari est un homme particulièrement fier, mais son obstination à refuser toute aide, et tout soin, malgré son infirmité est compréhensible, maintenant que je vous ai vue.

— Mais encore ?...

— Si j'avais une aussi charmante jeune femme que vous, et que je perde soudain la vue, pour vous parler franchement, mes premières pensées seraient sûrement suicidaires.

— Vous voulez dire que Vance ne *veut* plus vivre ? C'est pour cela qu'il ne m'a pas appelée dès que c'est arrivé ?

— Pas du tout, s'empressa de la rassurer le médecin. En réalité, il s'est replié sur lui-même car il ne peut supporter l'idée d'être dépendant de qui que ce soit. De vous, en particulier. C'est un homme brillant, habitué au succès, et qui se prenait toujours en charge. Il a construit un empire minier ici, au Kenya, il se retrouve à la tête de centaines de personnes. Plus important encore, il vient d'épouser une femme pour qui il veut être tout. Son accident a brisé toute la confiance qu'il avait en lui. Il a perdu son rêve le plus cher : être votre protecteur, votre mari, votre amant...

— Vance est tout cela pour moi, qu'il soit aveugle ou pas. Je... Je pensais que vous ne m'aviez pas appelée parce que vous n'étiez pas arrivé à me joindre. Je n'aurais jamais imaginé... Est-ce courant de réagir ainsi dans sa situation, de vouloir se détourner de moi ?

— Il est exact que l'on observe toujours une certaine dépression dans les cas comme celui de votre mari. Bien sûr les réactions diffèrent selon les patients. Comme la plupart des hommes, M. Anson désirait être un mari parfait, mais il n'avait pas prévu de devenir aveugle. C'est un événement tragique qu'il ne peut accepter, il en a peur.

Sophie éclata en sanglots.

— Je ne peux pas imaginer Vance ayant peur de quoi que ce soit.

Vance était dans la nuit pour toujours, le cœur de la jeune femme se serra de chagrin. Avec effort, elle releva la tête.

— Est-ce qu'il souffre beaucoup ?

— Une migraine de temps à autre... Mais il est en excellente condition physique. En revanche, ce qui reste préoccupant, c'est son sentiment de culpabilité : il se rend responsable de la perte de deux vies... Je n'ai pas voulu le laisser sortir sans savoir s'il y aurait quelqu'un de sa famille pour prendre soin de lui. Jusqu'à présent, il a refusé toute proposition d'assistance, il accepte les visites de quelques hommes de la compagnie, et de personne d'autre. Comme je vous l'ai expliqué, j'ai téléphoné à son père pour savoir ce que je devais faire. Je dois vous avouer à quel point je suis soulagé de le remettre entre vos mains. Surtout qu'il a insisté pour quitter l'hôpital ! Il veut se battre tout seul, mais je crois qu'il a désespérément besoin de vous. Etes-vous prête à affronter cela ? conclut-il en la regardant anxieusement.

Sophie prit une profonde inspiration.

— J'ai besoin de Vance plus qu'il n'a besoin de moi. Je suis sa femme et j'ai toujours l'intention de partager sa vie, pour le meilleur et pour le pire.

Le médecin eut un sourire de soulagement.

— Bravo, il a de la chance d'avoir une épouse comme vous, espérons qu'il s'en rendra compte rapidement.

Les paroles du Dr Stillman avaient fait naître un sentiment de peur chez Sophie. Vance avait eu tout le loisir, pendant deux semaines, d'ériger des barrières entre eux. L'absence de coups de fil le prouvait s'il en était besoin.

— J'aimerais le voir maintenant, dit-elle en se levant. Merci de m'avoir consacré tout ce temps, docteur. Je vous suis reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour Vance.

Il se leva et tendit la main.

— Bonne chance, madame Anson. Je vous rejoindrai plus tard, je voudrais voir votre mari avant son départ et répondre à toutes vos questions... Peut-être pourriez-vous lui porter son plateau ? Il n'a pas grand appétit, ce qui n'est guère étonnant, mais j'espère que vous réussirez là où nous avons échoué.

— Je ferai de mon mieux.

— Puis-je vous poser une question personnelle ?

— Bien sûr...

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Depuis combien de temps connaissez-vous votre mari ?

— Presque trois ans, je l'ai rencontré quand nous sommes devenus

voisins. Pourquoi ?

— Je suis soulagé que votre mariage ne soit pas seulement dû à un coup de foudre. Au moins vous savez à quoi vous en tenir...

Sophie quitta le bureau du médecin, songeuse.

« Je ne suis pas certaine de connaître Vance aussi bien que le pense le docteur. »

Leur histoire d'amour n'avait rien de traditionnel. Lui au Kenya, elle à l'Ecole Internationale de Genève, ils avaient en réalité passé bien peu de temps ensemble. Elle chérissait les rares moments où Vance pouvait venir la rejoindre. Un jour où elle pensait ne plus pouvoir supporter l'idée de lui dire adieu une fois de plus, il lui demanda de l'épouser, jurant que ce mariage résoudrait tous leurs problèmes.

Un frisson la parcourut lorsqu'elle se souvint de ce que Vance lui avait murmuré à l'oreille en lui disant adieu à l'aéroport, juste après leur mariage.

— Maintenant que nous sommes débarrassés de la cérémonie, je peux enfin commencer à vous faire la cour, madame Anson.

Ce sourire et la promesse qui l'accompagnait avaient soutenu Sophie pendant ces dernières semaines.

Elle se dirigea vers la chambre de Vance, se préparant à affronter la rencontre. Elle finit par se convaincre qu'ils auraient tous deux un merveilleux mariage, en dépit de sa cécité. Elle serait ses yeux ! La force de leur amour les rapprocherait encore plus. Ils pourraient même fonder une famille puisqu'ils désiraient l'un et l'autre des enfants... A moins que Vance n'ait changé d'avis.

Sophie s'arrêta sous un plafonnier pour regarder l'anneau à son annulaire gauche, preuve tangible de son mariage avec Vance. C'était un jonc en or surmonté d'une magnifique améthyste. L'or comme la pierre provenaient des mines Anson. Elle se souvenait que le jeune homme avait comparé la couleur de la pierre à celle de ses yeux. Poussée par le désir de se jeter dans les bras de son mari au plus tôt la jeune femme s'élança le long du couloir jusqu'à la salle des infirmières.

Portant le plateau de Vance, Sophie poussa la porte de la chambre privée.

— Vous pouvez remporter ce plateau d'où il vient.

La voix de Vance était aussi ferme que de coutume.

— Je sors dans quelques minutes, c'est du gâchis. Portez-le au

pauvre diable de la chambre d'à côté que vous faites mourir de faim.

Après cette sortie, Sophie hésita à se faire reconnaître. Elle entra timidement dans la pièce.

— Je vous ai dit que je n'avais pas faim ! Pour l'a...

Il s'arrêta brusquement, soudain en alerte.

— Ce parfum... Attendez une minute...

Sa voix défailloit et il se retourna en passant une main distraite dans ses cheveux bruns.

Les mains tremblantes, Sophie posa avec précaution le plateau sur une petite table. Elle se retourna ensuite pour contempler à son aise le visage qui lui avait tant manqué. Vance était vêtu d'une robe de chambre en soie et d'un pyjama assorti.

Elle était surprise du peu d'altération de ses traits. Les lignes autour de sa bouche s'étaient un peu creusées, la moue de ses lèvres un peu plus cynique, mais sa beauté était toujours aussi émouvante. Il avait visiblement insisté pour se raser lui-même et avait oublié quelques endroits. Ses cheveux avaient poussé, et il avait maigri, mais aux yeux de Sophie, il incarnait un idéal.

Elle le regarda avec fascination. Il essayait de remplir sa valise, entassant les articles avec la plus grande fantaisie. Il jura violemment lorsqu'un lot de cassettes glissa du lit et chuta à grand bruit sur le plancher. Une main glacée enserra le cœur de Sophie quand elle le vit se mettre à quatre pattes pour les ramasser, à tâtons.

Avant d'avoir réalisé, elle se retrouva à son côté pour l'aider à rassembler les cassettes. Vance eut un sursaut. Ses yeux marrons, brillants de colère se fixèrent droit sur elle. La jeune femme eut du mal à croire qu'il ne la voyait pas.

— Que diable voulez-vous ? Vous n'êtes pas M^{me} Grady. Elle sait mieux que personne qu'il est inutile d'essayer de me forcer à manger, remarqua-t-il d'un ton acide.

Sophie le contempla attentivement. Elle ne distinguait aucun signe visible de sa blessure. Le Dr Stillman avait dit que le minuscule débris avait perforé le cuir chevelu.

Le teint acajou que Vance avait acquis tout au long de ces années au Kenya, lui donnait l'air d'être en excellente santé.

— En avez-vous vu assez, qui que vous soyez ? hurla-t-il. Ne savez-vous pas qu'il est impoli de dévisager un homme aveugle ?

Sophie était horrifiée. Elle ne reconnaissait plus Vance.

— Vance, murmura-t-elle d'une voix peu assurée.

Il poussa un cri étranglé.

— Mon Dieu, *c'est toi*, murmura-t-il d'un ton où la surprise se mêlait à un sentiment indéfinissable.

— Sophie, répéta-t-il en pâlisant.

Sa voix trahissait une intense émotion.

— Oui, Vance. Tu devrais être déjà de retour à Londres, mais compte tenu des circonstances, je te pardonne, chuchota-t-elle, avant de l'enlacer.

Elle l'embrassa avec tout le soulagement qu'elle éprouvait après deux jours d'angoisse.

Vance ne bougea pas, elle était sûre pourtant de ne pas avoir imaginé une hésitation, un très court instant. Il la repoussa et recula jusqu'au pied du lit, il respirait lourdement comme s'il était à bout de souffle.

— Qu'est-ce que tu fais là, Sophie ?

La froide hostilité de sa voix alarma la jeune femme.

— En voilà une drôle de question à poser à *sa* femme !

Il serra les poings dans les poches de sa robe de chambre, et détourna son visage.

— Tu sais que je ne veux pas de toi ici. Je t'ai tout dit dans ma lettre.

Le cœur de Sophie fit un bond dans sa poitrine.

— De quelle lettre parles-tu ?

— Celle que j'ai dicté à une secrétaire ici-même à l'hôpital. Elle m'a assuré qu'elle l'avait postée.

— Vance, je n'ai pas reçu ta lettre, je te le jure.

Un long silence suivit cette déclaration comme s'il évaluait la sincérité des paroles de Sophie.

— Même si tu me dis la vérité, je ne comprends pas par quel miracle tu es là. Il était prévu que ce soit *moi* qui prenne contact avec toi.

Elle s'humecta les lèvres.

— Le docteur Stillman a appelé ton père hier matin et lui a appris ton accident. Il m'a immédiatement prévenue et j'ai pris le premier avion.

Il avait pâli et agrippait si fort le dossier du lit que ses jointures étaient blanches.

— Vance, pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui était arrivé ? Comment as-tu pu garder pour toi une chose pareille ? Tu sais que j'aurais été là dans l'instant.

Elle tendit la main et pressa les doigts de Vance, il se dégagea. C'était la première fois que son mari la rejetait. Sophie en souffrit terriblement.

— Tu n'aurais pas dû venir, grommela-t-il. La lettre a été expédiée en recommandé, le Dr Stillman a dû intervenir en même temps. Dans ce message, j'explique pourquoi notre mariage est désormais nul et les raisons pour lesquelles je ne veux pas que tu viennes me rejoindre ici.

La jeune femme prit une profonde inspiration, essayant désespérément de garder son calme.

— Bien, puisque je suis ici, tu peux donc me le dire en personne.

— Rentre à la maison, Sophie. Il n'y a pas de place pour toi à mon côté.

Il s'appliqua à fermer sa valise sans pouvoir y parvenir parce que le fil de son rasoir pendait au-dehors.

Elle avait essayé de se préparer à un changement de sa personnalité, de ses manières, mais cette froideur, cette cruauté ne lui ressemblaient pas. Il était devenu un étranger, implacable, elle avait l'impression que si elle s'aventurait à d'autres gestes de tendresse, il la repousserait violemment.

— Nous nous sommes mariés il y a trois semaines, pour le meilleur et pour le pire.

— Mais je suis aveugle, Sophie, c'est différent.

— Tu es vivant ! Quand j'ai appris ton accident, tout ce qui m'importait, c'était de savoir que tu n'étais pas mort. Mais nous nous en sortirons. Je t'aiderai, je ferai ce qu'il faut.

— Cesse immédiatement...

Il s'était levé, les poings serrés.

— Il n'y a plus de *nous*. Et je l'ai dit au Dr Stillman : *pas de visiteurs* !

— Une épouse n'est pas une simple visiteuse, dit-elle, lui tenant tête. Pourquoi n'as-tu pas appris au Dr Stillman que tu étais marié ? As-tu si peu confiance en moi ?

— Il ne s'agit pas de cela, et tu le sais pertinemment... Il est aussi possible que tu ne puisses pas comprendre.

— Alors, aide-moi ! Je t'aime Vance, laisse-moi être ta femme.

Garde-moi.

Elle le suppliait presque.

— Arrête cette comédie, Sophie, l'accident a tout changé.

— Y compris ton amour pour moi ?

Une ombre de chagrin passa sur le visage du jeune homme.

— Je ne suis plus le même homme. Je suis infirme. C'est comme une seconde naissance. Je dois suivre mon propre chemin, et c'est seul que j'y parviendrai. Je suis navré que tu n'aies pas reçu cette lettre à temps, cela t'aurait épargné un voyage inutile.

— Inutile ? Tu ne peux rien contre le fait que nous soyons mariés, Vance. Du moment que je suis ici, ta lettre n'a plus aucune valeur. Je refuse de t'abandonner.

— Je quitte l'hôpital cet après-midi. Je m'arrangerai pour te trouver un taxi qui te conduira à l'aéroport. Tu pourras prendre le prochain vol pour Londres.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie.

Le ton coupant qu'il employa acheva de la convaincre que Vance ne plaisantait pas.

— Il n'y a pas de vol avant demain matin.

C'était le premier prétexte qui lui était venu à l'esprit pour gagner du temps.

— Mais si tu tiens à me faire raccompagner, je prendrai un taxi jusqu'à l'hôtel.

— Non, je ne veux pas que tu restes seule dans un hôtel. Tu ne connais pas Nairobi. De plus, tu es bien trop belle pour rester sans escorte. Je n'ai pas d'autre choix que de te ramener avec moi à l'appartement. Nous prendrons un taxi là-bas pour l'aéroport dès la première heure, demain matin.

— Vance, je suis une femme de vingt-trois ans, et non pas une enfant !

— Et l'homme que tu as épousé n'existe plus.

Il entra dans la salle de bains et claqua la porte.

— Cesse donc de t'apitoyer sur toi-même, lui cria-t-elle.

— Madame Anson ?

Sophie fit volte-face, le visage empourpré.

— Docteur Stillman ?

— Voudriez-vous venir faire quelques pas avec moi dans le couloir, j'aimerais vous parler.

La jeune femme le suivit, s'aidant du mur pour se soutenir. La confrontation avec Vance l'avait épuisée.

— Vous nous avez probablement entendu nous quereller, murmura-t-elle en se passant la main sur le visage. Je suis honteuse d'avoir perdu mon sang-froid, mais il refusait de me laisser l'approcher, et pendant un instant, j'ai oublié qu'il était aveugle. La seule chose à laquelle je pensais était qu'il ne nous laissait aucune chance.

— Je pensais bien que c'est ce qui arriverait. Vous devez comprendre qu'il n'a pas encore accepté sa cécité. M. Anson ne peut pas croire qu'il ne reverra plus jamais. Si vous y ajoutez le choc de vous savoir devant lui, sa réaction est très explicable.

— Combien de temps cela durera-t-il ? Je suis sa femme et je l'aime tellement.

— J'aurais souhaité pouvoir vous donner une réponse précise, mais c'est impossible. Vous devez lui laisser du temps.

— Il ne m'en laisse si peu, docteur. Il me demande de repartir pour Londres dès demain matin.

— La journée n'est pas encore achevée. Que comptez-vous faire dans l'immédiat ?

Sophie raffermi sa voix.

— Nous irons dans son appartement. Naturellement j'avais espéré qu'il m'emmène à la ferme. Quand je pense aux projets que nous avions fait...

— N'abandonnez pas si vite, il ne s'agit que du premier jour après tout. Je vous en prie, n'hésitez pas faire appel à moi, jour et nuit. J'ai laissé les numéros où vous pourrez me joindre sur la décharge et l'ordonnance. Souvenez-vous que M^{me} Grady a toute l'expérience requise pour soigner votre mari. Elle peut vous assister pour aider M. Anson à vivre au quotidien. Appelez-la et prenez un rendez-vous avec elle.

Dans un premier temps, Sophie resta silencieuse, elle ne pouvait penser qu'à la décision de Vance à propos de son départ, le lendemain matin. Mais elle garda pour elle ses préoccupations.

— Merci encore docteur Stillman, j'ai apprécié toute l'aide que vous m'avez apportée.

— Bon courage, madame Anson.

Pendant que Sophie discutait avec le Dr Stillman, un infirmier avait aidé Vance à enfiler une paire de jeans et une chemise de brousse – tenue qu’il portait souvent lorsqu’ils montaient ensemble. Sa minceur soulignait sa haute taille. Malgré l’expression austère de son visage, il était magnifique.

— Vance ?

— Où étais-tu ?

Serait-ce un fol espoir, mais il lui sembla déceler une trace d’anxiété dans la rigueur de la question de son mari.

— Le docteur Stillman voulait me faire ses adieux et nous présenter ses vœux.

Vance pinça les lèvres et garda le silence. Le léger mal de tête qu’elle ressentait depuis quelque temps commençait à s’aggraver. Prise de nausées, elle était moite de transpiration.

— Sophie ?

L’inquiétude fut cette fois nettement perceptible. Mais elle se sentait trop malade pour répondre à Vance. Il passa maladroitement une main chaude sur sa nuque.

— Tu es en nage...

La main apaisante de son mari caressait son front.

— Tu vas mieux ?

Le visage du jeune homme était si proche du sien, qu’elle pouvait lire toutes les traces de la souffrance sur ses rides. Elle acquiesça sans mot dire, puis réalisa qu’il ne pouvait la voir. Pendant un instant, elle avait oublié.

— Oui, bien mieux, merci.

— Ne bouge pas pour l’instant.

Son cœur se serra lorsqu’elle le vit partir vers son plateau posé sur la table, pour lui chercher quelque chose à manger. Après quelques tâtonnements, il réussit à lui ramener un verre de jus de fruit.

Sophie prit avec reconnaissance ce rafraîchissement. Quelques minutes plus tard, ses forces commençaient à revenir.

— C’était bon.

— Pourquoi au nom du Ciel, n’as-tu rien mangé dans l’avion ? demanda-t-il en s’accroupissant auprès d’elle.

Vance chercha et prit le pouls de la jeune femme, ce qui la fit

légèrement trembler.

— Probablement pour la même raison que tu n'as pas mangé ton déjeuner. Je vais mieux maintenant.

Elle ressentait le désir de serrer la tête brune contre son cœur.

Vance soupira profondément.

— Tu as besoin de manger, je vais commander un autre plateau.

— Inutile. Je finirai le tien. Ce n'est pas la peine de déranger quelqu'un.

Elle fit quelques pas mal assurés vers la table, s'y installa et commença le poulet et la purée qui tiédissaient dans l'assiette.

Vance se dirigea avec détermination vers le téléphone mural, marquant cependant quelques hésitations avant de l'atteindre. Il jura quand le récepteur tomba sur le sol, mais réussit néanmoins à obtenir le standard pour demander un taxi. Puis, il passa une autre communication. Il ne parlait pas anglais, Sophie supposa qu'il s'exprimait en swahili. Il raccrocha au moment où l'infirmier qu'elle avait vu plus tôt apparaissait à la porte.

— Nous sommes prêts, monsieur Anson. La chaise roulante est derrière vous.

La jeune femme remarqua que Vance serrait les poings.

— Je suis parfaitement capable de sortir d'ici sur mes deux jambes.

— Je comprends, monsieur, mais c'est le règlement de l'hôpital.

Sophie intervint avant que la discussion ne dégénère. Elle préférait ne pas assister à l'affrontement et espérait que son absence éviterait une dispute.

— Vance, je suis venue directement de l'aéroport et j'ai laissé mes bagages à la réception. Je vais m'en occuper et je te rejoindrai à la porte principale.

— Tu en as beaucoup ?

Elle ferma les yeux.

— Tout ce que je possède excepté mon cheval. King. Papa s'occupe de le faire transporter à Mombasa, dans une semaine. J'ai pensé que ce serait agréable d'aller le chercher là-bas lorsqu'il ne sera plus en quarantaine.

Il voulut dire quelque chose, puis se ravisa. Ils se quittèrent et en sortant, Sophie entendait les paroles de son beau-père : « Vance a été comblé d'un cadeau plus précieux que la vue ».

Après la mort du père de Sophie, sa mère s'était remariée avec un veuf qui n'avait jamais eu d'enfant. La petite fille fut un cadeau merveilleux pour cet homme. Ils formèrent une famille heureuse et unie. Mais Sophie savait qu'il faudrait plus que l'amour d'une famille pour aider Vance aujourd'hui.

2.

— Vous êtes madame Anson ?

L'homme qui s'adressait à Sophie descendait d'un taxi.

— Oui, mon mari sera prêt dans une minute.

Le chauffeur se gratta la tête en contemplant l'énorme tas de bagages posé à côté d'elle.

— Ce sera tout ?

— Non, mon mari a une valise.

En grommelant des paroles indistinctes, dans sa langue natale, il empila les bagages sur la galerie d'une antique Peugeot. Ce qu'il ne put placer sur le toit de la voiture, il l'entassa sur le siège à côté du chauffeur.

— Montez derrière, je mettrai une des valises à vos pieds.

Sophie obtempéra. Quelques instants plus tard, elle aperçut Vance sortant de l'hôpital sur une chaise roulante. Le soleil de l'après-midi faisait briller des reflets roux dans ses cheveux. Avec ses lunettes de soleil, personne n'aurait soupçonné son infirmité, mais elle pouvait lire à ses traits tirés, toute la tension qui l'habitait. Il lui fallait du courage pour quitter la sécurité de l'hôpital, la jeune femme comprit que Vance devrait traverser seul cette première épreuve. Elle ressentit néanmoins un irrationnel sentiment d'exclusion.

La cécité de Vance pouvait donc tuer leur amour, voilà qui rendait Sophie furieuse. Le jeune homme vivait maintenant dans un monde qui lui était interdit, elle n'avait aucune idée de la manière de le partager avec lui. Elle ne savait même pas ce qu'il éprouvait. Toute complicité, toute compréhension entre eux avaient disparu.

— Voilà votre canne, monsieur Anson. Bon courage.

— Je n'ai pas besoin de ça ! C'est comme si je marchais avec une pancarte au cou proclamant que je suis aveugle !

Une fois de plus, la rudesse de Vance étonna Sophie, mais l'infirmier ne parut guère troublé par cette réplique cinglante. En se relevant du fauteuil, le jeune homme posa par inadvertance sa main sur la hanche de Sophie. Sous le fin coton de son corsage, la jeune femme sentit la caresse de la paume de Vance, elle eut l'impression qu'il ne put s'empêcher de prolonger le contact plus longtemps que nécessaire. Puis il retira vivement sa main, après cet instant

d'abandon, et prit soin de s'installer au bout de la banquette. En dépit de ses longues jambes, il s'efforça d'éviter tout contact avec elle.

Sophie ne pouvait pas détacher son regard du profil rigide de son mari. Ses lunettes noires semblaient faire écran entre eux. Mais Sophie venait de comprendre que Vance la désirait toujours, même s'il voulait à toute force la chasser de son monde obscur.

Le chauffeur s'engagea dans la circulation à grand renfort de coups de klaxon. Il conduisait comme un trompe-la-mort, se faufilait habilement dans la foule des voitures et des piétons qui encombraient la rue. Des bordées d'insultes s'échangeaient d'une voiture à l'autre par les fenêtres ouvertes.

Sophie posa instinctivement la main sur l'avant-bras bronzé de Vance. Il tressaillit comme si ses doigts l'avaient brûlé. Elle ôta sa main. Pour justifier son mouvement, elle s'empressa de dire :

— Vance, tous ces gens ont l'air très en colère.

Après son geste de recul, il resta immobile, puis répondit d'un ton neutre :

— Le swahili est un langage très animé. Les gens d'ici le hurlent plus qu'ils ne le parlent, mais c'est le ton normal, il faudra t'y faire.

Sa voix était si basse que Sophie dut tendre l'oreille pour le comprendre. Il garda le silence jusqu'à l'arrivée à l'appartement. La jeune femme se replongea dans ses pensées, elle était décidée à ne pas quitter son mari...

Quelques instants plus tard, le taxi s'arrêta devant un immeuble moderne de cinq étages, au cœur de la ville. Vance lui avait expliqué une fois que le siège de sa société était situé trop loin de son appartement pour qu'il s'y rende à pied. Dans un sens, elle était ravie de cette situation. Cela lui permettrait de rester seule avec lui. Peut-être pourrait-elle le ramener à la raison, sachant que personne ne viendrait les déranger ?

— Le chauffeur déchargera les bagages et le concierge te conduira à l'appartement, dit Vance.

— Où vas-tu ? balbutia-t-elle désarçonnée par cet arrangement inattendu.

Tout son être voulait crier sa douleur devant l'obstination qu'il mettait à refuser son amour. Jusqu'à l'accident, Vance pouvait difficilement supporter qu'elle reste trop longtemps hors de ses bras. Mais à présent, il attendait avec impatience le moment d'être débarrassé d'elle.

— J'ai des choses à faire au bureau, Sophie, et je n'ai aucune idée

du temps que ça va me prendre, alors ne m'attends pas ce soir. J'ai demandé au concierge de faire des courses, il y a de quoi manger. Repose-toi, tu peux regarder la télé si tu t'ennuies, mais je ne veux pas que tu sortes seule. Sous aucun prétexte, compris ?

Il avait toujours été très protecteur, mais ce souci tournait aujourd'hui à l'obsession. Elle ne tint pas à augmenter son anxiété.

— Je vais me mettre au lit. Le décalage horaire commence à faire son effet. J'ai promis d'appeler les parents au plus tôt, j'aimerais téléphoner à ton père. Est-ce possible ?

Il poussa un soupir exaspéré.

— Je n'en vois pas très bien la nécessité, puisque tu seras là-bas demain soir. Mais ils sauront ainsi à quelle heure venir te chercher à l'aéroport.

Le ton hautain et arrogant de Vance ralluma la colère de Sophie. Elle sortit de la voiture sans un mot, refermant la portière aussi doucement que possible, elle se sentait en proie à une fureur glaciale. Le chauffeur transporta docilement les bagages jusqu'à la porte de l'appartement, lui aussi impressionné par la voix impérieuse de Vance. Un autre homme apparut à la porte de l'immeuble, il fit comprendre par signes à Sophie qu'elle devait le suivre, c'était le concierge.

Elle ne se retourna pas malgré l'envie qui la tenaillait de recommander la prudence au jeune homme, de lui rappeler que ce n'était que son premier jour seul, hors de l'hôpital. Elle imaginait son profil rigide, c'était l'aspect de lui-même qu'il avait jusque-là réservé au monde des affaires. Celui d'un homme d'ordre, sévère, perspicace. Sans ce masque, il n'aurait jamais pu construire un tel empire tout seul. Mais Sophie savait qu'il existait un autre Vance, tendre et amoureux. Elle se demanda avec un pincement au cœur si elle reverrait jamais celui-là.

Lorsque le taxi eut démarré, la jeune femme le regarda s'éloigner dans la circulation, jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. Elle faillit fondre en larmes devant le concierge, en le suivant à pas pressés jusqu'au troisième étage.

— L'immeuble est très bien protégé, madame Anson. Personne ne peut pénétrer dans le hall sans une clef spéciale. Vous serez en sécurité ici.

Sophie murmura un remerciement et ferma rapidement la porte. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues, elle songeait à Vance, à sa cécité, à ses refus. Elle ne savait plus très bien ce qui était le plus dramatique. Le jeune homme semblait avoir perdu, en plus de la vue, la faculté de vivre avec les autres, avec sa femme en particulier.

Sans prendre conscience du temps qui passait, Sophie revivait ces premiers moments à l'hôpital, lorsqu'elle s'était jetée dans les bras de Vance. Il avait répondu avec autant de fièvre et de passion que de coutume, jusqu'à ce qu'il se souvienne de son accident. Il l'avait alors repoussée. Il semblait à Sophie que le Vance qu'elle aimait était encore vivant, perdu dans la nuit de son chagrin. Il faudrait lui montrer que cet homme existait encore si elle voulait renouer avec leur bonheur.

Sophie sécha ses pleurs et, soudain curieuse des alentours, se livra à une inspection détaillée. L'appartement comportait deux chambres, aménagé de manière luxueuse et pratique, il ne reflétait guère la personnalité de Vance.

En passant par la cuisine, alléchée par les provisions, elle se prépara une petite soupe. Mais au milieu de sa portion, son appétit s'envola. Elle se dirigea alors vers la salle de bains et prit une douche. Enfin, Sophie téléphona à la famille pour donner des nouvelles, puis se prépara à aller se coucher.

La jeune femme mit un long moment à s'endormir mais succomba finalement à la fatigue due au décalage horaire et aux émotions.

L'appartement était plongé dans la pénombre lorsqu'elle s'éveilla quelques heures plus tard. Un bruit l'avait tirée du sommeil. Vance, peut-être ?

L'oreille tendue, elle l'entendit se cogner et jurer doucement entre ses dents. Le jeune homme n'avait pas une chance de trouver son chemin dans l'appartement ! Elle rejeta les couvertures et se précipita dans le couloir.

Elle entr'aperçut une ombre à la porte de la chambre d'ami. Sophie s'approcha, regarda Vance s'installer dans son lit, rechercher une position confortable sur l'oreiller.

Elle se précipita près du lit.

— Vance ?

Il se recroquevilla d'un coup, ramenant les couvertures à lui, quand elle posa une main sur son front.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

La jeune femme recula instantanément, ce ton furieux avait rouvert la blessure.

— Je suis venue te dire que tu n'es pas dans le bon lit. Tu m'avais promis que dès que nous serions seuls ensemble, rien ne pourrait

t'enlever de mes bras. Cela fait si longtemps que j'attends ce moment, tu m'as manqué...

Vance se leva prestement et, dans le même mouvement, se glissa dans sa robe de chambre.

— Puisque tu es réveillée, nous ferions tout aussi bien d'avoir une discussion sérieuse. Suis-moi dans le salon.

Elle se retint de le guider alors qu'ils se dirigeaient vers le salon. Il se heurta à plusieurs meubles. Vance semblait hagard, il passa une main nerveuse dans ses cheveux. La jeune femme regardait, fascinée, les reflets que ce geste faisait naître dans la chevelure acajou de son mari.

— As-tu faim, chéri ?

— C'est bien le cadet de mes soucis !

— Je suis certaine que cela a été une journée horrible, mais tu as tout de même besoin de manger, dit-elle doucement. Je peux te faire quelque chose rapidement.

— Je t'ai dit que je n'avais pas faim.

— Toi peut-être, mais moi oui ! répliqua-t-elle en commençant à s'affairer dans la cuisine.

Vance était resté près de la porte. Il semblait porter tout le poids du monde sur ses épaules. Les observations du Dr Stillman sur l'état dépressif du jeune homme lui revenaient en mémoire.

— Ne veux-tu pas au moins t'asseoir pendant que je mange, tu as l'air épuisé.

Il se frotta la nuque, un geste familier lorsqu'il était préoccupé.

— Y a-t-il eu des appels en mon absence ?

— Pas que je sache. Je me suis endormie peu après le départ du concierge. Tu attendais un coup de fil important ?

Il éluda la question d'un geste vague de la main.

— Tu as eu de nouveaux malaises, ce soir ?

— Non, c'était la fatigue, tout simplement. En réalité, c'est plutôt pour toi qu'il faut se faire du souci. Tu sors à peine de l'hôpital et,...

— Ça suffit ! Inutile de me parler comme si nous devons vivre ensemble. J'ai suffisamment à faire avec le reste. Quand donc comprendras-tu que je n'ai plus rien à voir avec l'homme que tu as connu en Angleterre. Ma décision n'est pas un caprice passager.

— Je pourrais te répéter tes propres paroles, les mots que tu as

prononcés, il y a deux ans, quand je suis tombée de King.

Le visage du jeune homme se rembrunit, il tâtonnait à la recherche d'une chaise.

— Tu ne comprends pas que je suis devenu aveugle ? Aveugle, Sophie ! Tu n'as aucune idée de ce que cela veut dire. Nous ne parlons pas simplement de quelques os cassés. Je ne pourrai jamais plus lire un plan, évaluer un site, conduire seul. Je ne ferai plus un pas sans une canne à la main pour m'empêcher de heurter les murs. Quel effet te fait-il de savoir que ton mari est désormais incapable de te protéger ?

Dans sa fièvre, il accrocha accidentellement la cafetière dont le contenu se répandit sur le sol. Sophie se leva d'un bond et se précipita dans la cuisine pour y prendre un torchon.

— Mon Dieu, je t'ai brûlée ?

Il la rejoignit près de l'évier et lui prit fiévreusement la main.

— Non, ce n'est rien. Sophie se hâta de le rassurer. Le café était tiède, il n'y en a eu que quelques gouttes sur ma chemise de nuit.

Dans le même temps, la jeune femme, émue se rapprocha du jeune homme. Un instant, leurs bouches se frôlèrent, mais, poussant un profond soupir, Vance se détourna.

— Non seulement je suis une charge, mais en plus je suis dangereux !

Il passait tant de dégoût pour lui-même dans cette phrase, que Sophie en fut choquée.

— Ne parle pas comme cela, Vance ! Je me sens toujours en sécurité avec toi.

— Je ne suis même pas capable de te trouver !

— L'accident est si récent. Tu apprendras. Laisse-toi du temps ! Laisse-nous du temps !

— Du temps ? Il éclata d'un rire rauque. Tu n'as pas l'air de comprendre, Sophie. Ce qui m'arrive est irréversible, je ne suis pas malade, je ne guérirai pas. Quand vas-tu admettre ? C'est pour toujours !

— Tu t'apitoies de nouveau sur toi-même.

Vance réagit brutalement, mais elle poursuivit sans se laisser déconcerter :

— Tu as perdu la vue, c'est vrai, mais qu'as-tu fait de ton charme, de ton savoir, de tous les talents qui te restent ?

— Qui t'a appris à donner ainsi des coups bas ? Je ne t'en aurais jamais crue capable.

— Tu as encore beaucoup à apprendre de moi. En ce qui me concerne, je suis navrée que cet accident m'ait révélé un côté de ta personnalité que j'aurais préféré ignorer. J'aime à penser que tu agis autrement avec tes employés. Si j'en crois le Dr Stillman, tu as une enviable réputation. Il t'a décrit sous les traits d'un homme brillant, à qui le succès sourit, et il semblerait que beaucoup de gens partagent son opinion. Inutile de t'inquiéter, tes faiblesses resteront entre nous.

— C'est tout à fait exact, parce que tu ne seras plus ici pour en parler, dit-il froidement.

— Je vois que tu ne veux pas entendre raison. J'espérais que nous pourrions en discuter, mais je vois qu'il n'en est pas question.

— Sophie ! cria-t-il.

Elle passa devant lui pour se rendre dans la chambre, en claquant la porte. Vance la rouvrit sur-le-champ.

— Ne fais plus jamais ça, compris ! Je n'en ai pas terminé avec toi.

— J'en étais pourtant persuadée. Ce que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle tu m'as épousée. Nous avons échangé des vœux sacrés. Cela signifie tout de même quelque chose pour toi, non ?

— Il n'y avait pas d'autel, Sophie.

— Parce que nous ne nous sommes pas mariés dans une église, tu ne considères pas la cérémonie comme valable ? Comment oses-tu dire une chose pareille ?

Comme il gardait un silence buté, Sophie ôta son alliance et sa bague de fiançailles et déposa les deux bijoux dans la poche de la robe de chambre de Vance.

Le jeune homme pâlit brusquement en reconnaissant les bagues sous ses doigts.

— Reste donc tout seul, mon mari bien-aimé. Erre dans ton monde obscur et jouis de ta misère. Ne prends surtout pas de risques. Ne laisse personne approcher trop près de toi.

Elle lui ferma la porte au nez.

Ces bagues lui appartenaient, leur histoire était la sienne. La nuit où il était arrivé par surprise en Suisse, pour lui offrir la bague de fiançailles, avait été la plus excitante de sa vie. Jusque-là, Sophie n'avait pas mesuré la profondeur de l'amour de Vance pour elle. Et maintenant, elle venait de lui rendre ce bijou auquel elle attachait tant de prix. Cela ne faisait pas douze heures qu'il avait quitté l'hôpital.

Sophie passa une grande partie de la nuit à réfléchir, examinant la situation sous tous ses angles, passant de la culpabilité à la détermination. Cette nuit s'acheva sur la ferme décision de parler encore une fois à son mari dans l'espoir de le convaincre de construire leur vie ensemble, malgré tout...

Bien qu'elle soit sujette aux maux de tête, Sophie souffrait d'une migraine légère. Elle se demandait si Vance avait lui aussi veillé toute la nuit en attendant l'heure de la renvoyer en Angleterre. Depuis son réveil, elle n'avait entendu aucun bruit.

En se préparant, Sophie raffermissait sa volonté de sauver son mariage.

Au moment où elle pénétrait dans le couloir, elle entendit des voix provenant du salon. La jeune femme se sentit piégée. Vance avait prévenu une discussion tout en s'assurant qu'elle ne manquerait pas son avion. Elle chercha fébrilement un moyen de retarder son départ, mais tous les prétextes qui lui venaient à l'esprit, lui paraissaient futiles et aisément contournables. Il avait dû prévoir toutes les éventualités. La meilleure des choses était de se soumettre, en apparence.

« Se rendre à l'aéroport ne signifie pas forcément prendre l'avion. »

Vance ne pouvait pas comprendre que la perspective de passer sa vie sans lui, pouvait paraître à la jeune femme aussi pénible que son accident pour lui.

Un homme blond bâti en athlète se leva à l'arrivée de Sophie. Il devait avoir un peu plus de quarante ans et posa sur elle un regard envieux.

— Enchanté, madame Anson. Je suis Martin Dean, j'essaye de faire de mon mieux au bureau jusqu'à ce que le patron soit de retour.

Il lui tendit une main calleuse.

— Comment allez-vous, monsieur Dean ?

Après l'avoir salué, la jeune femme se tourna vers Vance. Il était campé au milieu du salon, vêtu d'un jean, d'une chemise blanche et d'un pull-over foncé. Le jeune homme semblait reposé et détendu, rien à voir avec l'homme implacable qu'elle avait vu la nuit dernière.

— Je suis vraiment navré de faire irruption dans votre lune de miel. Vance est un cachottier. Puis-je vous présenter mes félicitations et tous mes vœux pour votre mariage ? Vous avez vraiment bon goût, continua-t-il en se tournant vers le jeune homme. Pas étonnant que vous étiez tout le temps fourré en Suisse !

— Dieu merci, elle est ici maintenant, murmura-t-il avec une émotion qui surprit Sophie. Chérie ? reprit-il en lui tendant la main.

Elle avait du mal à en croire ses yeux, mais ne perdit pas de temps pour répondre à son geste.

— T'avons-nous réveillée ? chuchota son mari en lui effleurant la joue d'un baiser.

— Non... En fait l'appartement m'a semblé si calme que j'ai cru que tu étais sorti.

— Perdu, madame Anson, dit-il à voix basse avant de l'enlacer et de lui donner un baiser exigeant.

Martin pouffa et commença à battre en retraite.

— Bon, je ferais mieux d'attendre dans la Land Rover. Je file au bureau et je passe vous reprendre dans l'après-midi. Je n'aurais pas dû vous déranger.

— Ne t'excuse pas Martin. Tu n'avais aucun moyen de savoir que je gardais Sophie pour moi. Heureusement, ma jolie femme et moi aurons tout le temps nécessaire quand nous irons à la ferme.

Pour une raison inconnue, Vance prenait à témoin l'autre homme de ses manifestations de tendresse conjugale. Il avait obtenu la coopération de Sophie avec le savoir-faire sans égal qui caractérisait le Vance qu'elle connaissait, avant son accident.

— Tu devrais t'occuper de grignoter quelque chose sinon nous continuerons à embarrasser Martin. Il se propose de nous déposer à la ferme. Si tes valises sont prêtes, il les transportera dans la voiture.

Sans le bras de Vance autour de ses épaules, Sophie se serait sans aucun doute, écroulée. Elle détourna son regard des yeux curieux de Martin.

— Je me dépêche.

Elle pénétra dans la cuisine dans un état second, bouleversée, se posant mille questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre. Mais quels que soient les motifs de Vance, il ne semblait plus décidé à la renvoyer.

Sophie mangea distraitement quelques toasts et des fruits, pendant qu'elle réfléchissait à la brutale volte-face de son mari. Avait-il lui aussi regretté leur dispute de la veille ? Était-il décidé à prendre un nouveau départ ?

La jeune femme avait à peine fini de ranger la cuisine après son repas, que les valises étaient déjà chargées dans la Land Rover. Martin aida Vance à s'y installer, cette fois, ce dernier grimpa à l'arrière de la

voiture et plaça Sophie à son côté.

— Tu peux mettre le reste de ses affaires avec toi devant, mon vieux. J'ai l'intention de profiter de la compagnie de ma femme durant le voyage.

— Je comprends tout à fait ! répliqua Martin.

De temps à autre, Sophie croisait son regard, toujours aussi indiscret. Il avait visiblement du mal à se remettre de la nouvelle. Peut-être se sentait-il blessé que Vance ait gardé un tel secret, apparemment le travail les avait beaucoup rapprochés.

Pendant que Martin finissait de charger les bagages, Vance serra brièvement la main de Sophie et, profitant de leur courte intimité, murmura d'un ton réservé :

— La discussion que je voulais avoir avec toi hier soir a beaucoup dévié. Il y a des choses dont nous devons parler calmement, comme tu l'as précisément fait remarquer hier soir. C'est pourquoi nous nous rendons à la ferme où l'atmosphère est plus propice à la sérénité dont nous avons besoin. J'apprécierais que tu gardes tes questions pour le moment où nous serons seuls.

Martin rentra au même instant dans la voiture et ils démarrèrent sans plus attendre.

Les paroles de Vance anéantirent ses espoirs. Une grande scène avait été donnée au seul bénéfice de Martin. Vance lui baisa la paume de la main avec ferveur. Geste cruel compte tenu des circonstances...

Sophie décida de jouer le même jeu que son mari. Elle se nicha étroitement contre lui et chuchota tout contre lui :

— La ferme est loin d'ici ?

Vance prit une profonde inspiration avant de répondre.

— A une heure de Nairobie.

— Très bien, dit-elle en continuant son manège.

Elle eut la satisfaction de sentir une tension soudaine envahir le jeune homme.

— Martin... puisque tu as offert tes services, pourrais-tu nous conduire au marché Bantou en allant à la ferme ? Sophie ne doit pas rater ça.

Dans une de ses lettres, Vance avait décrit ce bazar local où l'on vendait de tout, de la cervelle de singe au porc-épic frit. La jeune femme tira un immense plaisir de constater que sa proximité avait suffisamment d'effet sur Vance pour l'obliger à recourir à des mesures d'urgence. Sophie ne bougea pas en savourant tranquillement ce point

gagné et la chaude présence de l'homme qu'elle aimait à son côté.

Elle se laissait aller à rêver qu'elle était cette jeune mariée heureuse dont elle jouait le rôle...

L'escarpement de Mau se dressait à plus de 2 750 mètres. La ferme était installée à 1 830 mètres d'altitude, l'air y était déjà raréfié. Malgré quelques nuages languissants, c'était une belle matinée de juin.

La Land Rover approchait de sa destination, Sophie nota l'absence de village. On voyait des étendues de forêts séparées par de larges parcelles de pâturages. Un berger gardait un troupeau d'impalas, il salua leur passage.

Vance s'était endormi, les cernes noirs, qui marquaient ses yeux, témoignaient de la nuit de veille qu'il avait passée. Il semblait vulnérable ainsi abandonné au sommeil, avec ses mèches ébouriffées sur le front.

Sophie pouvait sentir la jambe robuste de Vance contre la sienne. Leurs mains, étroitement enlacées, reposaient sur la cuisse du jeune homme. Dans son sommeil, il avait resserré son étreinte. Toute l'amertume de la nuit précédente semblait évanouie, mais Sophie savait pertinemment que ce répit n'était que temporaire.

Vance se réveilla au moment où Martin engageait la voiture sur un chemin de terre. Des champs cultivés, où s'alignaient des rangées d'arbres fruitiers en fleur, s'offrirent au regard émerveillé de Sophie. Plus loin, elle aperçut un petit bois de chênes, et au détour du bosquet apparut une ferme de style hollandais, d'une blancheur inattendue, éblouissante sous le soleil. Les chênes dessinaient une dentelle d'ombre sur les murs.

La maison lui rappelait des étables pittoresques qu'elle avait vues en Angleterre. Vance lui expliqua qu'un colon hollandais s'était installé au Kenya dans les dernières années du XIX^e siècle, il avait incorporé à l'architecture des fermes locales, un porche hollandais. Le dit porche se dressait au-dessus de la porte d'entrée et comportait une mansarde à son sommet. L'effet était exquis. Plus loin, les communs étaient environnés de buissons de fleurs sauvages multicolores.

— C'est incroyablement beau, s'écria-t-elle lorsque Martin eut arrêté la Land Rover.

Vance lâcha la main de la jeune femme et Sophie se dressa sur son siège pour parcourir du regard son royaume.

— Oh. Vance je n'imaginais pas une telle splendeur !

A cette altitude, le ciel était d'un bleu intense, la température, celle

d'un jour de printemps. Le regard de la jeune femme se posa sur les fenêtres de la ferme ornées de rideaux de dentelle. Vance avait accompli des miracles depuis leur mariage. Sophie chercha son mari des yeux, mais il était déjà occupé à décharger les bagages avec Martin.

Les efforts du jeune homme pour essayer de se passer de l'aide de Martin attendrirent son épouse. Elle ne voulait pas intervenir, surtout en présence de l'ingénieur. Il semblait se déplacer avec plus d'aisance et avec la détermination qui lui avait manqué, la veille. Cette confiance en soi affichée n'était peut-être qu'une comédie, mais les résultats étaient gratifiants. Cela permettait à Vance d'avoir effectivement foi en lui puisqu'il pouvait se débrouiller seul quand il s'en donnait la peine.

— Sophie ?

Vance s'arrêta sous le porche pendant que Martin se rendait à l'intérieur, chargé de bagages.

— Veux-tu m'excuser un instant, j'ai à parler à Martin avant qu'il ne reparte à Nairobi, je te promets que ce ne sera pas long.

Elle s'approcha de lui et l'embrassa.

— Ne te fais pas de souci, je meurs d'envie d'explorer la maison.

En se dirigeant vers la porte, elle croisa Martin, la jeune femme lui sourit.

— Merci de nous avoir conduit ici, monsieur Dean.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et embrassa légèrement son mari sur les lèvres, consciente du regard de Martin posé sur eux.

— Je vous en prie, appelez-moi, Martin, madame Anson. Nous ne faisons pas de cérémonie, ici. Ma femme et moi serions ravis de vous avoir à dîner un de ces soirs. Nous vous attendons, dès que Vance aura décidé de vous partager avec le monde, si jamais cela arrive un jour, conclut-il avec un large sourire.

— Parfait, nous en reparlerons plus tard, si vous le voulez bien, n'est-ce pas Vance ?

— Marj est une merveilleuse cuisinière.

Cela pouvait passer pour une réponse. Sophie quitta les deux hommes et commença sa visite de la ferme.

Des murs blancs jetaient une lumière éclatante qui rehaussait les couleurs vives des tapisseries locales et les tons sombres des meubles hollandais. Une harmonie conforme aux projets de Vance et Sophie. La réalité dépassait tous les rêves qui avaient pu naître dans l'imagination

de la jeune femme.

Le couloir ouvrait d'un côté sur la salle de séjour et la bibliothèque, sur la droite, on trouvait la salle à manger communiquant avec la cuisine. Les chambres étaient situées à l'arrière.

Sophie supposa que Vance avait dû remuer ciel et terre pour rénover et installer la maison avec autant de rapidité. Les seules pièces habitables étaient leur chambre à coucher, la cuisine, la salle de bains et la bibliothèque. Toutes les autres demandaient du travail. Elle éprouva une intense émotion à imaginer la maison entièrement aménagée, mêlant trésors de famille et produits de l'art local. Elle avait tellement attendu ce moment...

La chambre portait des rideaux en dentelle de Malines. D'une simple réflexion de Sophie, qui avait une fois mentionné son goût pour ce type de décoration, Vance avait réalisé une pièce d'une grande beauté. Cela signifiait qu'il avait décidé de l'épouser, bien avant leurs fiançailles officielles, c'était un fait dont elle venait seulement de prendre conscience. Elle s'installa sur le grand lit et regarda autour d'elle, admirant les meubles sombres en bois du pays.

Un cadre posé sur la coiffeuse attira son attention, Vance avait dû faire agrandir la photo d'elle qu'il avait prise à Lausanne. Sophie y était représentée debout, devant une arche gothique du château de Chillon. Le soin qu'avait mis Vance à conserver ce souvenir la toucha particulièrement, c'était en effet au cours de ce voyage qu'il avait demandé sa main. Elle refusa alors de penser à quitter le Kenya, et certainement pas en ce jour glorieux.

En se rendant à la cuisine, Sophie jeta un œil dans deux autres chambres. Celle du nord ferait une merveilleuse nurserie, elle rêva un instant en contemplant la pièce, d'avoir un enfant de Vance, peut-être dans un an ou deux. Déjà, elle avait une foule d'idées pour décorer la chambre vide.

L'autre chambre portait les traces d'un incendie, difficile à dater, avant que Vance ne l'achète, la ferme avait été laissée à l'abandon, mais il n'avait commencé les travaux qu'après sa décision d'épouser Sophie.

Dès qu'elle vit la cuisine, elle sut que ce serait sa pièce favorite. Une énorme cuisinière décorée de céramique bleue de Delft trônait dans la pièce. Elle datait de l'aménagement original. Décidément, le Hollandais semblait amoureux de son pays, dans la cuisine, on pouvait s'imaginer sans peine dans un vieux quartier d'Amsterdam. Sophie comprenait comment Vance avait pu être charmé par la beauté du vieux meuble. Ils avaient également hérité d'une magnifique table en

chêne, accompagnée de chaises sculptées à la main. Vance avait essayé de préserver et de restaurer le style original de la ferme. C'était un enchantement.

Assise à la table, elle pouvait admirer les arbres fruitiers. Le paysage la captiva un long moment. Vance avait trouvé le Paradis sur terre. Décidée à le partager avec lui, elle prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. Martin avait posé les provisions sur la table. En les rangeant, il lui serait possible de se familiariser avec sa nouvelle demeure.

Un double évier avait été récemment installé, le plancher de chêne poncé et ciré réchauffait la pièce de sa couleur ambrée. Vance avait su créer une pièce fonctionnelle tout en préservant son caractère original. Quelle ironie du sort de savoir que quelqu'un qui possédait un si grand sens artistique, si soucieux d'harmonie et de beauté, soit privé de la vue...

Pendant que Sophie rangeait les courses, l'heure du déjeuner approchait et elle commençait à avoir faim. En espérant que l'appétit de Vance serait revenu, elle entreprit de préparer le repas, puis se rendit dans la bibliothèque à la recherche des deux hommes. Martin aurait probablement besoin de manger quelque chose avant de retourner à Nairobi. Mais lorsqu'elle atteignit le couloir, elle entendit le moteur de la Land Rover s'éloigner, Vance venait de refermer la porte.

— Vance, le repas est prêt.

— Nous sommes enfin seuls, Sophie.

Quelque chose dans le ton de Vance fit courir un long frisson dans le dos de la jeune femme. L'amant tendre et attentif du matin avait disparu.

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas un déjeuner de gourmet. Soupe et sandwiches. Mais je promets de me rattraper ce soir.

Comme il ne répondait pas, elle tourna les talons et repartit vers la cuisine. Il la suivit avec précaution, se guidant aux murs. A la surprise de Sophie, dès qu'il fut assis, il commença à toucher avec précaution tout ce qui se trouvait autour de lui. Elle plaça son assiette pleine devant le jeune homme.

— J'ai utilisé le jambon d'hier soir, mais cela ne t'inspire pas peut-être ?

— Ce que je mange à peu d'importance. Je sais que tu es une excellente cuisinière, cesse donc de te faire du souci.

Sophie ravala sa réplique qui lui montait aux lèvres en le voyant

mordre dans son sandwich. Il avait l'air de le trouver à son goût et mangeait de bon appétit.

— Vous avez eu le temps de travailler un peu avec Martin ? dit Sophie pour entamer la conversation.

Vance lui paraissait bien silencieux et elle craignait qu'il ne sombre plus avant dans la dépression. Elle voulait que rien ne brise le charme de leur premier repas ensemble, dans cette nouvelle maison. Pendant un instant, la jeune femme s'imagina que tout était normal.

— Malheureusement non ! Il a trouvé que ta présence était un sujet beaucoup plus digne d'intérêt.

— Pourquoi ne lui avais-tu pas parlé de notre mariage ? Cela l'a mis dans une situation embarrassante.

— Si tu te souviens bien, le mariage a été décidé rapidement, il m'a été difficile de prévenir qui que ce soit. J'avais l'intention de te présenter à mon équipe au cours d'une réception, ici à la ferme. Mais je ne tiens pas à discuter de cela maintenant.

— La ferme, les vergers, tout cela est si beau, j'ai du mal à y croire, Vance.

Les traits du jeune homme se crispèrent légèrement.

— Maintenant que nous sommes débarrassés des préliminaires, j'ai à te parler. Mais je veux ta promesse de ne pas m'interrompre.

La jeune femme cilla.

— Tu as ma promesse, dit-elle calmement.

— J'espère que tu la tiendras, reprit-il d'un ton neutre, parce que ce que tu vas entendre ne va certainement pas te plaire... Quand tu es arrivée dans ma chambre d'hôpital hier sans être annoncée, sans être invitée devrais-je ajouter, je me suis senti capable de t'étrangler de mes propres mains.

Le ton venimeux de Vance fit frissonner Sophie qui contemplait fixement son assiette vide.

— Tu n'as peut-être pas reçu ma lettre, mais tu as débarqué à grand-bruit à Nairobi, et ton existence est rien moins que secrète aujourd'hui. Ce simple fait te met en danger et augmente les risques que ma compagnie et moi courons.

— Quoi ! laissa échapper Sophie, interloquée.

— Tu avais promis, dit-il avec un sourire cruel.

Vance s'adossa à sa chaise, étendant ses longues jambes, les bras croisés.

— J'ai un ennemi, Sophie. Quelqu'un, à l'intérieur même de ma compagnie essaye de me ruiner et y est peut-être parvenu. L'effondrement de la mine est un sabotage. Deux hommes en sont morts, et j'ai perdu la vue.

Sophie ne broncha pas. Le choc de la révélation lui glaçait le sang.

— Ton arrivée a compliqué les choses, ils pourront se servir de toi comme un levier pour faire pression sur moi. C'est vraiment malheureux que Martin ait téléphoné au Dr Stillman, il a découvert que j'étais marié. Tout Nairobi doit être au courant à l'heure actuelle, de toute façon le mal est fait... Tu as dû voir la chambre de derrière, quelqu'un y a mis le feu, la veille de notre mariage, c'est une des raisons pour lesquelles j'ai dû te quitter aussi brusquement après la cérémonie. Dans un premier temps, j'ai attribué l'incendie à la négligence d'un ouvrier ivre, mais je n'ai pas voulu voir le fait se renouveler après ton installation. J'avais espéré être en mesure de réparer les dégâts et de faire arrêter le coupable. Puis nous avons connu des problèmes à la mine qui se sont sérieusement aggravés cette semaine. Le reste, tu es au courant...

Cette avalanche de mauvaises nouvelles brisait le courage de la jeune femme.

— Une enquête est en cours sur les événements à la mine. Si on peut prouver la négligence, ma compagnie sera liquidée et je n'aurai plus le droit d'exercer une activité minière au Kenya.

La profondeur de son soupir montra à Sophie combien Vance était anxieux.

— Lorsque je me suis réveillé aveugle, j'ai compris que j'étais la cible d'un complot. Le responsable a dû être ravi que l'accident m'ait laissé dans un tel état. Mais j'ai l'intention de me battre !

Sophie étudia attentivement son mari, elle n'avait jusqu'alors aucune idée de la situation dans laquelle il se débattait...

— J'aurais préféré ne pas t'avoir épousée. Je veux que ce mariage soit annulé mais j'ai quelque chose à te demander avant.

Le silence envahit la pièce devenant de plus en plus pesant à mesure que les minutes passaient. La situation de Vance excluait tout espoir d'un futur commun. Pour l'instant, Sophie était trop abasourdie pour répondre.

— Sophie, reprit Vance. J'ai appelé Charles Rankin de l'hôpital dès que j'ai été en mesure de réfléchir sagement. Il est d'accord pour venir me représenter ici, aussitôt qu'il aura mis ses affaires en ordre.

— Dieu merci, dit Sophie sans se retenir cette fois.

Si une personne pouvait rendre service à Vance, c'était bien Charles ! De vingt ans l'aîné de son mari, il avait été conseiller de la Reine, et garçon d'honneur à leur mariage.

— Charles ne résoudra peut-être pas tous les problèmes, mais il est le seul à pouvoir donner un peu de sens à ce cauchemar. Nous avons pensé à une stratégie par téléphone, mais ton arrivée a considérablement modifié les choses.

Il s'interrompt, à la recherche du mot juste.

— Personne n'était informé de notre mariage avant l'accident, et comme je te l'ai dit, j'avais prévu une réception officielle pour l'annoncer à notre retour de voyage de noces. L'accident a tout remis en cause, je ne voulais plus que qui que ce soit sache que j'étais marié. Mes adversaires seraient capables de t'utiliser contre moi. Ta présence me rend vulnérable, pour ta propre sécurité comme pour la mienne, je ne voulais pas que tu sois ici.

Sophie comprenait mieux maintenant, beaucoup mieux... Incapable de rester plus longtemps assise, elle bondit sur ses pieds.

— As-tu expliqué tout cela dans la lettre ?

— En résumé, oui.

— En d'autres termes, mon arrivée a apporté de l'eau à leur moulin...

Sa voix se brisa, elle avait besoin de temps pour considérer tous les éléments de la situation sous cette terrible perspective.

— Exactement. Après que tu sois allée te coucher, la nuit dernière, j'ai téléphoné à Charles pour lui faire part de ton arrivée. Il est d'accord avec moi : nous ne pouvons plus reculer. Il pense qu'il faut changer de tactique.

— Mais encore ?

Sophie retenait son souffle.

— Si tu repars à Londres maintenant, ce sera pire que tout. Si mon épouse prenait la poudre d'escampette au premier problème, ce serait désastreux vis à vis des enquêteurs officiels. De plus, présenter un front uni à mes employés confortera leur confiance.

— Je n'avais pas l'intention d'aggraver les choses.

Vance poussa un profond soupir avant de répondre.

— Ce qui est fait est fait. Cela dit, il nous reste un peu de marge. Si mon adversaire reste caché encore un moment pendant que Charles agit de son côté, la bagarre peut tourner à mon avantage.

Les doigts du jeune homme se crispèrent sur le manche de son couteau.

— Nous devons donc jouer la comédie du bonheur. Tout le monde doit penser que mon principal souci est ma ravissante épouse.

« Alors que nous savons l'un comme l'autre que cette pensée te fait horreur. » Son comportement devant Martin Dean n'était plus un mystère !

— Notre mariage ne sera qu'une union de façade, Sophie. Mais cela doit rester ignoré de tous, excepté Charles et nous deux, bien sûr.

— Bien sûr, répéta la jeune femme d'une voix amère.

— J'aurais préféré ne pas avoir à te demander une chose pareille, mais il n'y a pas d'autre solution. Je ne suis même pas en mesure de te dire combien de temps cela durera. Charles sera ici dans le courant de la semaine prochaine. Il résidera selon les besoins à la ferme ou en ville.

— Très bien.

— Il est évident que je n'irai pas au bureau cette semaine. Dans moins d'une heure, tout le bureau saura que je suis en pleine lune de miel. Mais la décision reste tienne, Sophie... Est-ce trop te demander ?

« Oui ! » eut-elle envie de hurler à pleins poumons. Vance était assis près d'elle, mais ils étaient séparés par un abîme d'incompréhension. Comment pourrait-elle vivre cette comédie ? Sophie se souvenait avoir souhaité de toutes ses forces être la femme de Vance, quelles que soient les circonstances, le destin lui donnait une cruelle occasion d'exaucer son vœu. Son amour pour lui était-il assez grand pour consentir à sacrifier ses propres désirs aux besoins du jeune homme ?

Elle considéra longuement son expression sombre et tourmentée. Vivre comme mari et femme l'amènerait peut-être à plus de raison. Il l'avait aimée avec assez de force pour l'épouser.

— Je comprends quelle lourde responsabilité tu as. Je veux t'aider...

— Merci Sophie. Je prendrai les précautions nécessaires pour assurer ta protection. Tu repartiras pour Londres dès que possible.

La jeune femme préféra ne pas relever la dernière phrase.

— Si tu es d'accord, je vais prendre une douche et me changer. Je pense avoir besoin du reste de la journée pour défaire mes bagages et m'installer.

Vance se leva en disant :

— Tu es ici chez toi, tant que tu resteras au Kenya. Fais ce qu'il te plaît, il n'est pas nécessaire de me demander la permission... Encore une chose !

Sophie releva la tête pour voir le jeune homme fouiller dans la poche de sa chemise.

— Il est vital que notre mariage ait l'air aussi réel que possible. En conséquence, je te prie de bien vouloir porter ces bagues encore quelques temps.

Il les déposa sur la table, puis reprit :

— Si tu as besoin de moi, tu me trouveras dans la bibliothèque.

Il quitta la cuisine en tâtonnant le long du mur.

L'améthyste captait les rayons du soleil dont elle faisait jouer les reflets sur la porte du buffet. Il lui semblait comprendre pourquoi Vance lui avait tenu la main gauche tout au long du chemin de la ferme. Il avait ainsi évité que Martin n'en remarque la significative nudité.

Sophie glissa les bagues à son doigt, elle regrettait son mouvement de la veille. Si elle atteignait son but, les bijoux ne quitteraient plus leur juste place.

Après avoir lavé la vaisselle, la jeune femme prit une douche rapide dans la salle de bains attenante à leur chambre. La pièce était fraîchement installée et la porcelaine blanche reflétait une lumière éblouissante. Une fois de plus, elle se dit que son mari avait accompli un véritable miracle pour aménager un tel confort aussi loin, dans la montagne africaine.

Elle trouva, pour se sécher, un assortiment de serviettes pervenche, sa couleur favorite. Cette nouvelle attention de Vance l'émut plus que de raison. Mais elle se secoua rapidement, et après s'être glissée dans un jean et un tee-shirt, entreprit de s'installer.

Lorsque chaque chose eut trouvé une place dans la chambre ou la salle de bains, Sophie passa dans la cuisine. Elle avait hâte de préparer un dîner spécial. Il y avait un certain réconfort à savoir Vance tout près, à quelques pièces de là. Tout ce qu'elle avait appris l'incita à ne plus vouloir le quitter, une seule seconde.

Elle craignait que Charles ne soit pas là assez tôt. Vance avait si désespérément besoin d'aide ! La jeune femme se sentait soulagée qu'il bénéficie du soutien de Martin Dean. Elle réalisa brusquement qu'il n'avait pas été fait mention de Peter Fromms, un autre responsable de la compagnie. L'amitié qu'il entretenait avec son mari s'était scellée sur les bancs de l'université. Sophie l'avait rencontré une fois à

Londres au cours d'une réception chez les Anson. Elle avait alors eu l'impression que les deux hommes étaient très proches. Ce fut cependant Charles qui remplit le rôle de garçon d'honneur à leur mariage. Lorsque la jeune femme questionna son fiancé sur son choix, il se borna à répondre évasivement que Peter ne pouvait se déplacer. Il n'y avait pas de quoi la satisfaire mais elle était trop préoccupée par les préparatifs pour creuser plus avant le sujet. Maintenant, elle trouverait sans doute une occasion de questionner Vance au sujet de Peter.

Sophie soigna particulièrement sa tenue ce soir-là, négligeant le fait que son mari ne pouvait la voir. Elle désirait que leur premier dîner en tête-à-tête soit une réussite. La jeune femme portait une audacieuse robe de lin qui soulignait sa taille et ses épaules brunes qui semblaient surgir d'une corolle de fleurs jaunes. Des boucles d'oreilles en or, cadeau de Vance scintillaient entre les mèches noires de sa chevelure. Elle s'était parfumée discrètement.

— Vance, le dîner est prêt !

Il était assis dans un fauteuil devant un large bureau parlant dans un dictaphone. Le jeune homme arrêta l'appareil.

— Ça ne me dit pas grand-chose de manger. Dîne sans moi, veux-tu ?

— Ce n'est qu'une quiche et une petite salade. Et puis tu as besoin d'une pause, insista-t-elle.

Vance paraissait épuisé, il se passa la main sur le visage.

— J'attends un appel important...

— Tu peux le prendre dans la cuisine. La quiche est déjà sortie du four.

Elle tourna les talons et traversa le living-room. Dans la cuisine, elle guetta le bruit de la démarche hésitante de Vance.

Le repas était simple : une salade verte assaisonnée dans le réfrigérateur. Sophie avait trouvé une bouteille de Riesling importée qu'elle avait mise dans la glace pour l'occasion. Un magnifique bouquet de fleurs trônait à un bout de la table dans un vase de porcelaine hollandaise bleue et blanche.

Les minutes passaient. L'enthousiasme avec lequel la jeune femme avait préparé le repas commençait à s'émousser et elle s'apprêtait à grignoter tristement sa salade, seule à table.

La soudaine apparition de Vance la fit sursauter. Elle dut se retenir pour ne pas se jeter dans ses bras. Il avait enfin décidé de la rejoindre.

— Tu as mis des fleurs sur la table, je reconnais le parfum de la sauge, dit-il en s'asseyant sur la même chaise qu'au déjeuner.

Ses cheveux ébouriffés lui donnaient l'air juvénile.

— Très juste. Il y a aussi des dahlias et des pétunias. Oh, Vance, il y a une place idéale pour planter des herbes aromatiques, devant les fenêtres de la cuisine.

— Tu as l'air heureuse, Sophie, murmura-t-il en prenant la fourchette.

Il arborait une expression troublée.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? Tu as fait de cette ferme un endroit vraiment attachant. Pas étonnant que tu ne veuilles plus rentrer en Angleterre ! Je meurs d'envie d'explorer la propriété. Si nous faisons un tour à cheval tôt demain matin ?

— Ce n'est pas possible, répondit Vance en entamant sa quiche.

— Je ne vois pas pourquoi. Le Dr Stillman a dit que tu étais complètement remis et que tu pouvais reprendre tes activités habituelles. En plus, Diablo doit avoir besoin d'exercice, tu as dû lui manquer ces derniers jours.

— Mon régisseur prend soin des animaux, Sophie. Si tu tiens à te promener, prends la jeep et suis les pistes à travers les plantations, tu auras l'occasion de voir des choses intéressantes.

— Je préfère monter. Si tu es d'accord, je prendrai Diablo.

— Pas question, il est trop fougueux, même pour toi.

— Alors, monte avec moi. Nous l'avons fait des dizaines de fois, juste une petite promenade tranquille à travers la propriété. Ce n'est pas trop demander, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence tendu avant que Vance ne prenne son verre pour humer le bouquet du vin.

— J'ignorais qu'il y avait du vin ici, commenta-t-il, ignorant la prière de Sophie.

— Je l'ai trouvé pendant que je déballais les provisions. Il fallait célébrer dignement notre premier dîner en tête à tête, après notre mariage, et nous inaugurons notre nouvelle maison.

Le rude visage de jeune homme s'empourpra.

— Comme je te l'ai déjà dit, tu es une excellente cuisinière. Tout était délicieux comme à l'habitude !

— Merci. Aimerais-tu écouter un peu de musique après le dîner. J'ai apporté un nouvel enregistrement du Concerto pour piano de

Schumann. Je suis sûre que tu aimeras l'interprétation de Graffman.

— Pas ce soir, Sophie.

La jeune femme préféra changer de sujet.

— Veux-tu un dessert, une figue, une mangue ? reprit-elle d'un ton léger.

— Rien pour moi, merci.

Dans l'intention de remplir sa tasse vide, elle s'approcha, la cafetière à la main. Par inadvertance, elle le frôla. Vance se leva d'un mouvement brusque.

— Bonne nuit, murmura-t-il.

Dans sa hâte, il heurta le chambranle de la porte et poursuivit son chemin en grommelant.

Plus tard, lorsqu'elle eut terminé la vaisselle, Sophie passa par la bibliothèque. Comme elle le craignait, le divan-lit était défait, Vance était déjà enfoui sous les couvertures, endormi ou feignant de l'être.

Elle traversa le couloir sur la pointe des pieds jusqu'à leur chambre et se prépara pour la nuit.

« Va-t-il enfin me laisser l'aider, lui donner le soutien dont il a besoin ? »

L'ironie de la situation n'échappait pas à Sophie. Après avoir attendu trois ans pour être sa femme, maintenant qu'elle l'était enfin, voilà qu'elle dormait seule dans le lit conjugal. La jeune femme sentit le découragement l'envahir...

Un coup frappé à la porte éveilla Sophie d'un profond sommeil. Son réveil lui apprit qu'il était dix heures. Elle se sentit confuse d'avoir dormi si tard.

— Vance, tu as besoin de quelque chose ?

— Désolé de te déranger, dit-il à travers la porte ouverte. Je pars dans une minute pour toute la journée et j'avais peur que tu t'inquiètes en ne me trouvant pas à ton réveil.

— Je croyais que tu ne devais pas aller au bureau !

— Je ne vais pas à Nairobi, répondit le jeune homme d'une voix brève.

— Où alors ?

— Puisque tu tiens à le savoir, je vais rendre visite aux familles des deux hommes qui sont morts dans l'accident. Je n'ai pas pu assister à leurs funérailles. Ils vivent dans un village Bantou plus haut sur l'escarpement.

— Qui va te conduire là-bas ?

— James, mon régisseur.

— J'aimerais bien t'accompagner.

— Non Sophie. Je préfère que tu restes à l'écart tant que l'on a pas procédé à une arrestation dans cette affaire.

— Il ne doit pas y avoir grand danger dans ce village là-haut. D'autre part, tu as bien dit que ma présence serait du meilleur effet pour ta crédibilité aux yeux des familles. Et si les gens de la compagnie savent déjà que je suis là, cela paraîtra étrange que nous ne soyons pas ensemble. En plus j'aimerais beaucoup voir le pays, tant que je suis ici, ajouta-t-elle sous le coup d'une soudaine inspiration.

Il avait l'air exaspéré.

— Il faut que je parte dans l'immédiat. La pluie menace, et quand elle commence, la piste vers le village est transformée en véritable bourbier.

— Je suis prête dans cinq minutes !

Vance se résigna.

— Tu ferais bien de prendre un pull, l'air est plus frais là où nous

montons, particulièrement si la brume accompagne la pluie.

Ravie que le jeune homme ait pour une fois cédé à ses instances, Sophie s'empressa de se préparer.

— J'ai fait du café et des toasts, il vaut mieux manger quelque chose avant de partir. Je vais dire à James d'amener la jeep devant la maison.

La jeune femme le regarda s'éloigner. Dans sa tenue de brousse, il était plus séduisant que jamais. Elle supposa que James l'avait aidé à revêtir le pantalon et la chemise kaki ouverte sur sa robuste poitrine. Sophie se demanda quand Vance allait se résoudre à lui demander son assistance. Mais elle remit la question à plus tard.

Après une douche rapide, elle enfila un jean et un chemisier, jeta un pull sur ses épaules. Sans prendre le temps d'élaborer une coiffure, Sophie noua sa chevelure noire en catogan.

Les mêmes nuages duveteux que la veille flottaient haut dans le ciel bleu au-dessus de la piste qui conduisait de la ferme à la route goudronnée. Vance avait l'air serein.

— Nous tournons à droite maintenant ?

Il acquiesça.

— Suis la route sur environ trente kilomètres jusqu'à ce que tu rencontres une croisée de trois chemins. Je te donnerai d'autres instructions sur place.

Ils traversèrent le même paysage que la veille, des arpents de forêt à feuillage persistant succédant à de vastes pâturages. Il n'y avait pas âme qui vive. Sophie appréciait l'isolement sauvage de ce pays. Ils roulaient depuis une quinzaine de kilomètres, lorsque la jeune femme perçut un bruit semblable à celui du tonnerre. Vance se tourna alors vers elle.

— C'est une horde de gazelles qui a dû détalier à notre approche. Tu en rencontreras souvent, des zèbres aussi.

Sophie se sentit secrètement soulagée.

— Autre chose que je dois savoir ?

Un fantôme de sourire erra sur les lèvres sensuelles du jeune homme.

— Il y a peu de chance de croiser des singes ou des lions dans cette partie de la forêt. Ils préfèrent les pays de brousse plus secs. Tu en trouveras dans la réserve Masaï, à quelques heures à l'est de Nairobi.

La jeep arrivait déjà à la croisée que Vance avait annoncée. Il y avait une vue dégagée sur l'escarpement au-dessus d'eux. La forêt se

raréfiait peu à peu, remplacée par des bosquets de bambou qui eux aussi disparaissaient pour faire place à la lande. La température avait fraîchi, non seulement à cause de l'altitude mais aussi de l'amoncellement de nuages lourds, sombres présages de la tempête.

— Si tu regardes attentivement, Sophie, tu verras une piste entre la route où nous sommes et celle qui s'en va sur la gauche. Suis cette piste tout droit à travers la forêt pendant huit kilomètres, et nous arriverons au village.

Jusqu'alors, la jeune femme n'avait pas remarqué l'étroite trouée herbeuse qui s'enfonçait dans la forêt. Dès que la jeep se fut engagée sous la voûte verte, la lumière devint crépusculaire et d'étranges ombres jouaient dans l'obscurité de part et d'autre de la piste.

— Parle-moi des hommes qui ont été tués.

— C'étaient deux bergers bantous, ils sont venus travailler à Naivasha quand j'ai ouvert la mine. Il y a souvent des sécheresses au Kenya et les bergers doivent trouver d'autres activités... Ces deux-là avaient décidé de rester après la mauvaise période parce que travailler pour moi signifiait plus de bien-être pour leurs familles. Je rends visite à leurs veuves pour présenter mes condoléances et expliquer que la compagnie les prendra entièrement en charge.

Sophie regarda brièvement son compagnon, la générosité de Vance l'émouvait. Elle avait du mal à croire que quelqu'un pouvait être jaloux d'un succès si mérité et si peu égoïste, il fallait que le coupable soit rapidement confondu.

Comme il l'avait indiqué, la piste s'acheva dans une clairière où étaient bâties une douzaine de huttes. Un groupe d'enfants vêtus de couleurs vives se précipita à leur rencontre.

— *Jambo* ! leur cria Vance par la vitre ouverte et il engagea la conversation en swahili.

— Qu'est-ce que tu leur dis ?

— Je leur ai expliqué pourquoi je suis venu, ils sont partis prévenir les femmes, les adultes sont timides, il vaut mieux leur laisser l'initiative.

La jeune femme regarda avec fascination les enfants s'éloigner en discutant entre eux, tout pleins d'orgueil devant l'importance de leur mission. Peu après, ils étaient de retour, le plus âgé d'entre eux, un gamin d'une douzaine d'années remplissait la fonction de porte-parole. Une autre longue conversation s'ensuivit, visiblement l'ambassade n'avait pas été couronnée de succès.

Vance l'informa tristement du résultat de la démarche.

— Les femmes disent que je ne suis pas le bienvenu, elles ne veulent pas parler à un... meurtrier. Ce que je craignais est arrivé, pour elles j'apporte la mort.

— Parlent-elles anglais ?

Lorsque Vance eut acquiescé, elle ajouta :

— Peut-être accepteront-elles de me parler ? Savent-elles que tu as perdu la vue dans l'accident. Cela peut changer des choses.

— Il n'en est pas question !

— Ecoute, elles souffrent et comprendront que nous partageons le même sort. Il faut essayer.

— Pour elles, tu es ma femme et toi aussi tu portes malheur, je n'aurais jamais dû t'emmener avec moi, conclut-il exaspéré.

— Tu es venu ici pour reconforter ces gens, nous n'allons pas repartir sans avoir tout essayé.

— Ces femmes sont ouvertement hostiles pour le moment, je refuse de te laisser t'engager dans une situation aussi dangereuse. Tu n'as aucune connaissance de leurs coutumes et de leurs croyances, tu peux commettre un impair à tout moment.

La jeune femme posa une main rassurante sur le bras de Vance.

— Demande au moins aux enfants si elles seraient disposées à m'écouter. Le pire qui puisse arriver c'est qu'elles refusent.

Après quelques secondes de réflexion, il transmet le message aux enfants qui s'égaillèrent aussitôt. Le jeune couple garda un silence tendu. Peu après, le porte-parole montra Sophie du doigt.

— Toi tu peux aller, lui non.

— Je n'aime pas ça, j'aimerais mieux que tu t'abstiennes.

Le cœur battant, elle répondit :

— Je suis prête. Il est vrai que je me sens un peu nerveuse, mais j'ai une petite idée de ce que peuvent ressentir ces femmes.

Vance affichait une expression hagarde.

— Au premier problème, hurle et surtout n'arrête pas.

— C'est promis.

Elle se glissa hors de la jeep avant qu'il ne soit tenté de revenir sur sa décision et suivit les enfants jusqu'à une hutte située à la lisière de la forêt.

Une femme vêtue d'un boubou coloré, un bébé dans les bras et un bambin accroché à ses jupes se leva pour accueillir Sophie. Sa

compagne, debout à l'entrée de la case, la regardait arriver, fixant sur la jeune femme un regard dépourvu d'aménité. Vance au moins était encore vivant, Sophie ressentait un profond sentiment de peine pour ces femmes qui avaient perdu leurs compagnons.

— Je suis madame Anson, commença-t-elle maladroitement.

Les deux femmes continuaient à la regarder, impassibles. Elle s'éclaircit la gorge.

— Je sais que vos hommes sont partis et rien ne peut les ramener, mais mon mari veut que vous sachiez que la compagnie prendra soin de vous jusqu'à la fin de votre vie.

Cette tentative n'eut pas plus de succès que la précédente.

— Il est vrai que mon mari est encore vivant, mais il a été blessé dans l'accident, lui aussi. Il ne voit plus rien, et parce qu'il ne voit plus, il pense qu'il n'est plus un homme. Et parce qu'il n'est plus un homme, il veut me renvoyer. Mais moi, je veux rester avec lui parce que je l'aime comme vous aimiez vos maris...

Cette fois l'une des femmes marqua un peu d'intérêt au discours franc et émouvant de Sophie.

— Mon mari souffre et si vous lui permettez de vous aider, cela l'aidera lui aussi. Il n'a pas pu venir vous voir plus tôt parce qu'il était à l'hôpital jusqu'à hier. La première chose qu'il fait c'est de venir vous voir, pour être sûr que tout allait bien, pour vous dire de ne pas vous inquiéter pour l'argent.

— On dit que l'accident a eu lieu par sa faute, dit la femme avec les enfants, d'une voix lente et mesurée.

— Il ne peut pas avoir causé un accident qui l'a rendu aveugle. Il cherche le responsable pour le punir.

— Où sont tes enfants ? demanda timidement l'autre.

— Aussi longtemps que mon mari se fera du souci pour vous, il n'y aura pas d'enfant.

Les deux femmes se regardèrent, puis revinrent à Sophie.

— Tu veux des enfants ?

— Oh, oui ! répondit-elle avec animation. Je veux des filles et des garçons aussi beaux que les vôtres.

— Ton mari ne peut pas voir tes yeux ?

— Non, pour lui, tout est comme la nuit.

— Personne n'a besoin de voir pour faire des enfants, dit l'autre femme en souriant.

— C'est vrai, mais c'est un homme très fier. Vous voyez ce que je veux dire ?

Les deux femmes acquiescèrent ensemble. L'une d'elles rajouta :

— Quand mon mari ne rapportait pas de gibier de la chasse, il disparaissait pendant au moins trois jours. Impossible de le retrouver.

— Alors vous savez ce que je veux dire. Mon mari est dehors dans la voiture. Il veut vous parler lui-même de toutes ces choses. Si vous voulez bien m'accompagner.

Sans attendre la réponse, elle tourna les talons et retourna vers la jeep. Vance attendait debout contre le capot, les bras croisés.

— Tout ira bien, murmura-t-elle en le prenant par le bras.

Il se détendit imperceptiblement à ce contact et passa les bras autour des épaules de la jeune femme.

Les deux veuves la suivaient de près. Elles entamèrent une conversation en swahili avec Vance. Répondant d'abord avec réserve, elles s'animèrent bientôt aux réponses chaleureuses du jeune homme. Sophie n'avait nul besoin de traducteur, le visage sincère de son mari exprimait clairement ses sentiments, tirant deux enveloppes de sa poche, il les pressa d'accepter l'argent qu'elles contenaient. Après une brève hésitation, elles les prirent avec reconnaissance.

— Tu sembles les avoir séduites. Elles nous invitent à partager leur repas.

Sophie accepta avec joie, heureuse et fière que leur expédition se conclue aussi positivement jusqu'à un espace dégagé devant les cases qui servait, semble-t-il, de salle à manger commune. De longues perches s'entrecroisaient au-dessus d'un foyer et supportaient une pièce de gibier rôtissant doucement à la flamme.

Vance s'assit en tailleur sur la terre battue et invita Sophie à s'installer près de lui. Des plats de bois et de petits bols, contenant des mets difficilement identifiables, mais d'aspect comestibles. Son premier essai lui laissa l'impression d'un mélange de maïs, de patates douces et de poulet caoutchouteux. Les plats étaient bien chauds, délicieusement épicés et le feu sentait bon. Mais le ciel paraissait de plus en plus menaçant, le tonnerre roulait à l'horizon et les enfants piaillaient tout excités par l'approche de la tempête.

— Il est temps de partir, Sophie, je sens la pluie arriver.

Ils achevèrent rapidement leur repas et se retirèrent aussi poliment que possible, expliquant qu'ils devaient rentrer avant l'orage. Après avoir remercié leurs hôtes avec effusion, ils se précipitèrent en courant vers la jeep.

Sophie avait à peine actionné le démarreur que les premières gouttes de pluie s'écrasaient sur le pare-brise. L'averse atteignit son paroxysme alors qu'ils avaient à peine parcouru un kilomètre. Vance n'avait pas exagéré sa description de la fureur des éléments, la jeune femme avait l'impression de conduire sur une patinoire. La piste qui descendait tout le long du trajet devenait de moins en moins praticable. Sophie avait toutes les peines du monde à maintenir la jeep dans la bonne trajectoire, à l'intérieur des étroites limites de la piste.

— J'ai du mal à conserver le contrôle de la voiture, dit-elle avec angoisse.

— Dans ce cas, essaye de stopper doucement sur le bas-côté et arrête le moteur. Nous attendrons que le gros de l'orage soit passé.

La jeune femme obtempéra, mais dès qu'elle eut actionné le frein, la jeep effectua un demi-tour en dérapant. Dans sa tentative désespérée pour redresser, elle lança la voiture de l'autre côté de la piste.

— Vance, nous allons avoir un accident !

Une fraction de seconde avant le choc, elle sentit les bras de son mari l'entourer, lui protégeant le visage. Sophie attendait le bruit des tôles broyées et du verre brisé, elle ne perçut que le doux froissement des aiguilles de pin contre la carrosserie. La pluie comme par ironie redoublait d'intensité.

— Tout va bien, chuchota Vance d'un ton pressant en lui couvrant la nuque de baisers fiévreux.

Il la tint contre lui jusqu'à ce que ses tremblements cessent.

— Il n'y a rien de grave, reprit-il, nous avons atterri dans un bosquet de jeunes pins.

Un dernier frisson secoua la jeune femme et elle se serra contre lui.

— Je n'ai jamais eu si peur de ma vie. Le volant m'a littéralement sauté des mains.

— Chuut..., murmura-t-il en frôlant la bouche de Sophie. C'est fini, n'y pense plus.

Puis Vance l'embrassa avec une telle fougue, qu'il était impossible de résister. L'accident avait exacerbé leurs émotions. Les baisers se succédaient, elle se laissait aller au plaisir d'être dans ses bras. La plénitude de cet instant dépassait tous ses rêves.

A peine consciente, Sophie défit la chemise de Vance et posa la joue contre la poitrine tiède de son mari.

— Je t'aime, murmura-t-elle en lui couvrant le visage de baisers.

Tout à coup, il poussa un profond soupir et se réinstalla dans son siège, la repoussant gentiment mais fermement.

— Tu me sembles remise de ta mésaventure. Je vais sortir tâter les roues pour me rendre compte à quel point nous sommes embourbés.

Sophie mit son absence à profit pour rassembler ses esprits. Un tel retour à la réalité était plus difficile à supporter que le choc de l'accident. Il n'avait peut-être que l'intention de la reconforter, mais ses baisers l'avaient enflammée. Si Vance la touchait une fois de plus, elle était sûre de s'évanouir entre ses bras...

La pluie ne s'était pas calmée lorsque le jeune homme remonta dans la jeep. Il se débarrassa de sa parka, la roula en boule et la jeta sur le siège arrière, puis sécha ses mains humides.

— Nous sommes bloqués ici jusqu'à la fin de la pluie. Quand tu y verras suffisamment pour reculer, je pousserai. Je pense que nous pourrons nous en sortir tous seuls sans trop de problèmes. D'après ce dont j'ai pu me rendre compte, il n'y a rien de cassé ou d'endommagé.

— Cela durera encore longtemps selon toi ?

— Non, pas trop, mais pendant que nous attendons, nous pouvons nous mettre à notre aise, brancher le chauffage.

Quelques instants plus tard, une atmosphère tiède et confortable régnait dans la voiture. Vance passa la main derrière le siège de Sophie et fouilla dans un sac pour en tirer une bouteille de cognac.

— C'est ma trousse de premiers secours mais il est vrai que j'ai eu rarement à l'utiliser.

De la boîte à gants, il tira un petit gobelet de fer-blanc.

— Que diriez-vous d'un verre, très chère ?

Vance servit le cognac avec une émouvante précaution, n'en versant que quelques gouttes et lui tendit le récipient.

— Merci.

L'alcool lui brûla la gorge. Lorsqu'elle tendit le gobelet à Vance, ce dernier en avala le contenu d'un trait puis, trop rapidement au goût de Sophie, s'en resservit un autre. Il était sobre en temps normal et elle s'étonna de le voir s'enivrer.

Peu après, la jeune femme s'aperçut que la pluie avait cessé. Elle était trop occupée à observer le bizarre comportement de Vance pour l'avoir remarqué plus tôt.

— Vance ?

— Mmouais ?...

— Nous devrions peut-être essayer de nous sortir d'ici, il ne pleut plus.

— Attends une minute.

— Mais il est tard, il va bientôt faire nuit.

— Il fait toujours nuit, marmonna-t-il d'un ton indistinct. N'aie pas peur.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je n'ai jamais peur avec toi.

— Alors, pourquoi t'inquiéter ?

Sur ces paroles maussades, il s'installa plus confortablement et s'endormit, la tête posée contre la vitre.

Ne sachant si elle devait rire ou pleurer, Sophie se prépara à l'attente. La journée lui avait montré une nouvelle face de la personnalité de Vance. Ainsi l'amour signifiait aussi passer la nuit dans un borborygme au fin fond des montagnes du Kenya. Il ne pourrait pas continuer à ignorer sa présence indéfiniment. Un jour viendrait où il abaisserait ses défenses, et elle avait bien l'intention d'être là et d'en profiter. Elle se tourna vers lui et s'endormit à son tour.

Sophie s'éveilla en sursaut, Vance la secouait. Levant la tête, elle s'aperçut avec surprise qu'elle avait dormie nichée au creux de son épaule. Une énorme lune blanche brillait sur l'escarpement. Il n'y avait plus trace de nuages.

— Quelle heure indique ma montre ?

La jeune femme se redressa en se frottant les yeux.

— Dix heures quarante-cinq.

Il grommela des paroles inintelligibles.

— Je suis navré d'avoir été si odieux tout à l'heure avec toi.

— C'est oublié.

— Non, il ne faut pas. J'aurais dû te remercier à genoux pour ce que tu as fait avec ces femmes aujourd'hui. Cela a dû te demander beaucoup de courage.

Il se retourna pour saisir sa parka puis ouvrit la portière.

— Mets-toi en marche arrière et quand je te donnerai le signal, appuie sur l'accélérateur. La boue est un peu moins molle maintenant et nous devrions y arriver.

Au bout d'une douzaine de tentatives, ils parvinrent à ramener le

véhicule récalcitrant sur la piste. Il sauta maladroitement à bord, ravi et soulagé d'être sorti de ce mauvais pas.

— Rentrons à la maison.

A la maison. Même s'il s'agissait d'un lapsus, c'est avec le plus grand des plaisirs qu'elle lui obéit.

La première semaine passa insensiblement. Sophie s'installait dans la routine de la ferme. Selon leur arrangement tacite, Vance ne se rendit pas au bureau à Nairobi. Ils prenaient ensemble leur petit déjeuner en écoutant les informations à la radio. Puis le jeune homme passait le reste de la journée avec son régisseur, ne rentrant que pour le déjeuner.

Les soirées faisaient partie des instants que Sophie chérissait le plus.

Vance avait coutume de se doucher et de se changer lorsqu'il rentrait. De temps à autre, ils passaient une soirée tranquille à écouter de la musique ; d'autres fois, la conversation était brillante, stimulante mais invariablement impersonnelle. Ils abordaient toutes les questions sauf ce qui les concernait directement, leurs sentiments, leur futur. Mais c'était tout de même un beau début, Sophie en était persuadée. En les voyant, n'importe qui aurait pu jurer qu'ils étaient installés dans le plus serein des bonheurs conjugaux...

Elle s'éveilla le dimanche matin, le dernier jour qu'ils partageaient tous les deux. La jeune femme avait donné rendez-vous à Vance, à l'écurie, pour monter ensemble, mais il marmonna une réponse indistincte, anéantissant ses espoirs de passer la journée avec lui.

Elle se prépara donc à monter seule. Après un léger petit déjeuner, café, jus d'orange et toasts, Sophie se dirigea vers les stalles. Pour savoir si Vance était sur pied, il lui fallait frapper à la porte de la bibliothèque, mais depuis longtemps, elle avait abandonné ce rituel.

Le jour était clair, le ciel limpide, aucun nuage en vue. Diablo était dans la dernière stalle. Deux chevaux de labour mâchonnaient tranquillement du foin dans leurs boxes. Sophie aspira avec délice l'air familier de l'écurie, un mélange de foin, de fumier et de l'odeur chaude des chevaux.

Le cheval broncha à son approche et commença à renâcler lorsqu'elle entra dans la stalle. Sans se déconcerter, Sophie lui caressa les naseaux en lui murmurant des paroles apaisantes.

— Allons, Diablo, cela fait longtemps, mon beau. Tu veux faire une petite promenade ? Vance ne croit pas que je pourrai te maîtriser, mais nous deux, nous savons bien qu'il n'y aura pas de problème, n'est-ce pas ?

Une bride pendait le long du mur, elle s'en saisit et harnacha le cheval. Elle le sortit du box. Sophie ne l'avait jamais vu aussi docile. Il marchait tranquillement à ses côtés dans la lumière du soleil.

— Je pensais t'avoir fait comprendre que tu n'étais pas en mesure de monter Diablo seule, Sophie !

Elle fit volte-face et découvrit Vance, debout à l'entrée de l'écurie, appuyé contre le chambranle de la porte. Son regard s'attarda sur la haute silhouette de son mari, séduite une fois de plus par sa désinvolte élégance.

— J'espérais bien que tu serais là. Diablo est venu sans problème avec moi... Il a immédiatement reconnu ma voix. Il meurt d'envie de faire un petit galop. Viens donc faire un tour avec moi...

— Il me semble que vous ne me laissez pas le choix.

Diablo avait senti son maître et poussait affectueusement les naseaux contre la robuste poitrine de Vance.

— Viens, Sophie !

Le monde se pétrifia. Malgré son infirmité, Vance avait réussi à monter Diablo et invitait la jeune femme à le rejoindre. Ils étaient souvent montés à cru ensemble. Le jeune homme appréciait beaucoup cette manière de monter, auparavant, il aimait l'avoir ainsi toute proche et lui murmurait à l'oreille que rien ne les séparerait.

Diablo piaffait sur place, pressé de profiter de sa promenade matinale. De son bras robuste, Vance entoura la taille de la jeune femme qui se laissa aller contre sa poitrine, elle pouvait entendre ainsi battre son cœur. Elle ressentait confusément un mélange d'excitation, de tendresse et d'exaltation. Un amour fou en tout cas, pour cet homme dont le courage était mis à l'épreuve tous les jours. Elle ferma les yeux essayant d'imaginer ce que représentait pour lui d'être aveugle et de monter Diablo.

— Où allons-nous ?

— Si nous marchions au pas au soleil, suggéra-t-il en talonnant les flancs de l'étalon.

Diablo partit d'un pas tranquille. La ferme était nichée au fond d'une vallée entièrement consacrée à la culture des oranges. Le lointain moutonnement des collines environnantes offrait un spectacle enchanteur. Le jeune couple passa par les nouvelles plantations de pêchers, de pruniers. Les arbres en fleur exhalaient un puissant parfum.

Diablo s'arrêta auprès d'un bosquet, apparemment ravi de brouter l'herbe tendre. Vance tourna son visage vers le ciel et inspira

longuement.

— Nous sommes partis depuis un bon moment. Nous ferions mieux de faire demi-tour. J'attends des appels à l'heure du déjeuner.

Sophie protesta.

— Il est encore tôt. Cela t'ennuierait beaucoup si nous mettions pied à terre pour quelques minutes ? J'ai besoin de me délasser.

Vance demeura silencieux un instant.

— Tu te sens mal, n'est-ce pas ?

Il avait prononcé ces paroles d'une voix où perçait l'inquiétude, signe encourageant qu'elle ne lui était pas si indifférente qu'il le prétendait. Sophie souhaitait que la matinée n'ait pas de fin, sachant que dès leur retour, Vance irait s'enfermer dans la bibliothèque.

— Je ne me suis jamais sentie aussi bien, mais je n'ai pas monté depuis longtemps et mes jambes sont un peu raides.

Son compagnon ne répliqua pas. Il descendit de sa monture, Sophie le regardait avec adoration, émue par sa décision. Vance leva les bras à tâtons pour l'aider à descendre.

Dans sa hâte de le rejoindre, elle pivota un peu trop brusquement sur le dos de l'étalon et atterrit dans les bras de son mari. La force du choc les envoya rouler sur le sol et arracha un grognement au jeune homme.

— Vance, cria-t-elle, inquiète.

Elle se pencha sur lui et prit son visage entre ses mains. Le sol souple avait amorti la chute mais il avait reçu tout le poids de Sophie. Sa tête avait porté contre un caillou.

— Chéri, tu vas bien ?

Les sanglots agitaient le corps de la jeune femme, elle palpa doucement le crâne de Vance et découvrit une petite bosse en formation sur sa tempe droite.

— C'est ma faute, murmura-t-elle, égarée. Vance, cria-t-elle en massant le visage et les poignets, essayant de le réconforter comme elle pouvait.

Son horreur augmenta lorsqu'elle réalisa qu'il s'était blessé.

— Réveille-toi, mon amour, je t'en prie !

Son désir égoïste avait causé ce lamentable accident. Ils s'étaient arrêtés, loin de la ferme, il n'y avait pas âme qui vive alentour.

— Sophie, balbutia Vance en posant les mains sur les bras nus de

la jeune femme.

Il commença à la palper lentement et soigneusement. Son regard à demi-voilé semblait la fixer directement.

— Es-tu blessée ? hurla-t-il. Dis-moi la vérité !

Il était difficile de croire qu'il s'inquiétait à ce point pour sa sécurité.

— Je vais bien, Vance. C'est toi qui a été blessé. Ta tête a heurté une pierre. C'est ma faute, j'ai voulu mettre pied à terre trop rapidement...

Comme il reprenait ses esprits, la colère durcit un bref instant son visage.

— Dis-moi la vérité, Sophie. Tu ne te sentais pas bien, il y a quelques instants ? Ne fais pas semblant avec moi !

— Je te jure que c'est la vérité, Vance. Je voulais simplement accorder une pause à Diablo et me détendre les jambes.

— Si seulement je pouvais voir moi-même que tu me dis la vérité...

Sophie ne s'attendait pas à la minutieuse exploration de son corps qui suivit cette déclaration. Il lui caressa les hanches comme s'il voulait s'assurer qu'elle ne s'était pas blessée.

— Qu'est-ce que tu portes aujourd'hui ?

Les mains de Vance découvrirent son léger corsage de maille. Il semblait apprécier la douceur satinée de la peau de Sophie et continua à la caresser, passant de la gorge à la nuque pour aller enfouir ses mains dans l'épaisse chevelure noire.

— Sophie, murmura-t-il avant de l'embrasser avec fièvre et de la serrer avec force contre lui.

Le monde se mit à tourner autour d'eux lorsque la jeune femme s'abandonna à cette passion si longtemps réprimée.

Sophie était toute entière vouée à lui et lui confiant son corps, son cœur, et son esprit. Elle n'entendit pas alors les piétinements nerveux de Diablo, quelques mètres plus loin.

L'étalon commença à renâcler et à hennir avec colère. Ses sabots arrachaient des mottes à la terre meuble, et son cri était presque humain. Au même instant, Vance les fit rouler sur l'herbe, les éloignant du cheval.

— Ne bouge pas ! Pas un bruit, murmura-t-il.

Ils restèrent allongés sans bruit serrés l'un contre l'autre. La poigne

du jeune homme était trop ferme mais rassurait Sophie. Elle connaissait suffisamment les chevaux pour deviner que Diablo affrontait quelque chose, peut-être même courait-il un danger mortel. C'était une terre violente, sauvage, où les forces élémentaires de la création s'affrontaient encore.

Les piétinements convulsifs de l'étalon s'apaisèrent. Bientôt de doux hennissements remplacèrent les cris furieux. La menace avait disparu, Vance se détendit.

— Très doucement et en silence, tu vas te lever, Sophie. Prends appui sur mon épaule. Diablo a eu affaire à un serpent. Je l'ai entendu siffler... Dis-moi ce que tu vois.

La jeune femme leva la tête avec précaution.

— Tu as raison, c'est un serpent.

— Décris-le-moi.

Sophie s'humecta les lèvres.

— Il doit faire environ un mètre de long, avec une espèce de capuchon. Il est mort, je crois.

— Quelle couleur ?

— Difficile à dire, brun grisâtre...

— Exactement ce que je pensais. Reste où tu es.

Aussi souplement qu'un chat, Vance s'accroupit et siffla. Diablo répondit d'un doux hennissement et se dirigea vers son maître. La jeune femme put alors mesurer la profondeur du sentiment qui unissait l'homme et l'étalon. Le jeune homme se releva, parlant tendrement à l'animal dont il flattait l'encolure et les naseaux.

— Grimpe sur Diablo pendant que je continue à le calmer, Sophie. Il a eu une belle peur.

Sophie s'élança sur le dos de l'étalon qui tremblait. Elle contempla en frissonnant le corps inerte du serpent. Puis elle aida Vance à s'installer derrière elle. Ils reprirent d'un pas tranquille le chemin de la ferme. Très rapidement l'étalon et ses cavaliers se lancèrent dans un galop furieux qui ne s'arrêta qu'à l'approche des vergers.

— Je parlerai à James de ce serpent aussitôt que nous serons à l'écurie. Il enverra quelques hommes s'en occuper et voir s'il en reste d'autres. Je n'avais pas vu un serpent depuis deux ans, c'est devenu plutôt rare. En tout cas c'est un avertissement, défense absolue de monter seule. J'aimerais avoir ta promesse, un cobra cracheur est mortel. Au mieux son venin peut rendre quelqu'un aveugle en quelques minutes...

— Je ne monterai jamais sans toi, c'est promis.

— Bien, au moins nous nous comprenons. Dieu merci, tu n'as pas paniqué. Tu es une femme exceptionnelle.

Sa voix était tendue mais une oreille exercée pu déceler de l'admiration pour Sophie.

— Tu m'as quand même donné un sacré coup de main. J'avais perdu tous mes réflexes quand c'est arrivé. Je veux dire... enfin...

Les mots lui manquaient pour évoquer leur étreinte, un peu plus tôt. Si Diablo n'avait pas été effrayé par le serpent, Vance se serait peut-être abandonné au point de lui faire l'amour...

— Une explication n'est pas nécessaire. Oublie tout ce qui s'est passé là-bas. Parce que rien ne se renouvellera. J'y veillerai.

L'expression inflexible sur le visage de Vance plongea Sophie dans une sombre humeur. Pendant qu'elle se rafraîchissait et se changeait, la jeune femme se remémorait ces événements. Aveugle ou pas, son mari l'avait prise en charge dès qu'ils étaient sortis de l'écurie. Il pourrait maintenant comprendre que sa cécité ne l'empêchait pas de la protéger. Au contraire, son ouïe semblait plus sensible, elle n'avait même pas entendu le sifflement du serpent. Vance avait gagné son terrible défi.

La petite blessure à la tête nécessitait des soins immédiats. Elle prépara rapidement ce qu'il fallait pour soigner son mari, anti-douleur et sac de glace. La jeune femme se dirigea vers la porte de la bibliothèque et frappa.

— Vance, je t'ai apporté quelque chose pour ta tête. Je peux entrer ?

— Ce n'est pas la peine, Sophie.

— Laisse-moi en juger, veux-tu ?

Sans attendre plus longtemps sa permission, elle pénétra dans la pièce. Il émergeait à peine de la douche, portait un peignoir en éponge.

— Pourquoi as-tu pris la peine de frapper ?

Vance avait une fois de plus changé de comportement. Était-il le même homme qui l'avait caressée avec tant de douceur, une heure et demie plus tôt ? Comment pouvait-il rester assis là, si calme après ce qui s'était passé entre eux ?

— Voilà l'eau. Prends les cachets, ils te soulageront la douleur.

À la surprise, Vance prit les médicaments et les avala sans discuter, remplaçant le verre vide sur la table de nuit, sans aide. Sous son teint

hâlé, le jeune homme avait pâli, l'inquiétude de Sophie augmenta. La chambre lui parut fraîche, elle médita un instant sur la nécessité de couvrir le jeune homme.

— Tu es perdue, Sophie ? murmura-t-il en devinant qu'elle ne bougeait plus. Recouvre-moi, retape les oreillers comme une bonne petite épouse. Joue ton rôle jusqu'au bout.

La jeune femme borda soigneusement la couverture, les mains tremblant de colère. Puis, elle quitta la chambre en fermant doucement la porte.

Sachant que l'un comme l'autre avaient besoin d'un repos substantiel, elle entreprit de préparer le déjeuner. Une fois qu'elle eut terminé, elle retourna dans la bibliothèque pour le trouver profondément endormi. Son visage était plus détendu, mais il avait visiblement besoin de repos. La couverture était enroulée autour de son corps comme s'il avait eu un sommeil agité. En s'approchant, elle aperçut la poche de glace gisant sur le sol.

Fronçant les sourcils, Sophie se pencha pour la ramasser avec l'intention de la replacer sur la tempe du jeune homme. Ce faisant, elle remarqua des gouttes de sueur qui constellaient son front et sa lèvre supérieure. Instinctivement, la jeune femme toucha son front, il était brûlant. Le contact de sa main aurait dû l'éveiller, mais il avait sombré dans un inquiétant sommeil. Sophie se précipita pour téléphoner au Dr Stillman. Elle raconta tout, leur promenade et la chute de Vance.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse de quoi que ce soit de sérieux, madame Anson. Je doute qu'il souffre d'autre chose que d'une légère contusion. Il n'a pas rendu et l'un des symptômes d'un choc sérieux à la tête est justement la nausée, accompagnée de fièvre. Vous avez agi tout à fait comme il fallait. Mais pour votre tranquillité d'esprit et la mienne, jetez un œil sur lui à intervalles réguliers durant les douze heures qui viennent, pour vérifier si sa respiration reste normale. Si son sommeil n'est pas naturel, prévenez-moi, jour et nuit. Je veux le voir demain matin à l'hôpital. D'accord ?

— Merci, docteur. Je ferai en sorte qu'il y soit.

Sachant qu'elle ne pourrait se concentrer sur quoi que ce soit, sachant Vance dans cet état, Sophie emporta son sandwich dans la bibliothèque et choisit un roman policier. Le livre l'absorba pendant les quarante-cinq minutes suivantes mais elle l'abandonna rapidement en entendant le jeune homme s'agiter. Il s'éveilla et s'assit en se frottant le visage.

Sophie s'approcha du lit, elle fut soulagée de voir qu'il avait repris

ses couleurs. La jeune femme avait même l'impression que la bosse avait un peu diminué.

— Tu te sens mieux ?

— Sophie, murmura-t-il avec surprise. Que diable fais-tu là ?

— Tu avais de la fièvre et tu ne te réveillais pas, alors j'ai appelé le Dr Stillman. Il...

— Tu as fait quoi ! tonna Vance en lui coupant la parole.

— Ne te fâche pas, voyons. J'avais besoin d'être sûre de t'avoir soigné convenablement. Il veut t'examiner demain matin à l'hôpital.

— Comment as-tu osé prendre ce genre d'initiative ?

— Je l'ai fait parce que tu avais besoin d'aide, et aussi parce que c'est moi qui ai causé ta chute.

— Je t'ai donné l'autorisation de considérer cet endroit comme chez toi. Mais tu n'as pas à te mêler de ma vie, Sophie. Cette pièce est strictement privée. D'autre part, je prends moi-même mes rendez-vous avec mon médecin quand j'estime en avoir besoin. Est-ce clair !

Sur ces paroles, Vance se dirigea vers la salle de bains d'un pas décidé.

— Dois-je l'appeler pour annuler ou veux-tu le faire toi-même ? Il faut que l'un de nous deux s'en charge.

— Laisse tomber, Sophie. Tu en as suffisamment fait pour aujourd'hui.

Folle de rage, la jeune femme tourna les talons sans rien ajouter et reprit le chemin de la cuisine. A la recherche d'un exutoire à sa colère, elle se plongea dans les tâches ménagères. La tentative ne fut pas un succès. Son regard tomba sur la jeep garée dans la cour, sans hésiter, Sophie quitta la maison et partit faire un tour. Elle se sentait si furieuse qu'elle mourait d'envie de passer la nuit dehors à seule fin d'inquiéter un peu Vance.

Elle pensait avoir emprunté la route menant à Nairobi. A mi-chemin de la ville, la jeune femme réalisa qu'une fois de plus, elle était rentrée dans le jeu de Vance.

Au village suivant, elle s'arrêta pour visiter le marché et acheter des ananas, avant de reprendre le chemin de la ferme. Pendant le trajet du retour, elle se sentit plus calme et résolu de faire une fondue pour le dîner. Vance raffolait de ce plat. Ils avaient tous les ingrédients nécessaires sous la main et les ananas seraient un parfait complément à la salade de fruits qu'elle avait programmée pour le dessert.

— On dirait que tu as dévalisé les magasins.

Sophie se tourna vers son mari qui assaisonnait de ce petit commentaire aigre-doux le troisième voyage de la jeune femme.

Le ton indulgent ne portait plus trace de colère. La solitude avait apparemment rempli son office apaisant. Vance avait réussi à mettre un short blanc et un polo bordeaux qui soulignait son teint bronzé.

— J'ai trouvé le marché local vraiment irrésistible. Il est impossible de rentrer dans une de ces boutiques et de ne rien acheter.

Sophie garda le silence quelques instants, puis reprit :

— Je te conduirai au bureau demain. Puisque Charles va habiter avec nous, il faut lui préparer une chambre.

— Désolé, j'ai un programme très chargé, demain. Le mieux serait que tu restes à la ferme, un des hommes me ramènera en fin de journée, peut-être tard dans la soirée.

— Qu'est-ce qui ne va plus, Vance ? Tu commences à trouver long ce simulacre de mariage ! Tu devrais peut-être avoir une autre réunion par téléphone avec Charles. Dis-lui que tu en as assez de jouer les maris amoureux. Peut-être...

— Ça suffit, Sophie. Je n'aurais rien dû te dévoiler. Je déteste l'idée de te savoir impliquée dans cette sale histoire... Le pire c'est que nous n'avons pas la moindre idée de la manière dont cela va se terminer. N'oublions pas qu'il s'agit d'un groupe d'hommes qui n'ont pas reculé devant le meurtre pour obtenir ce qu'ils voulaient.

— Tu m'as demandé mon aide, et j'ai accepté, c'est tout. Comme tu me l'as dit, ta compagnie toute entière a besoin de toi pour la diriger. Après avoir rencontré ces femmes, au village, j'ai compris un peu mieux ce qui était en jeu.

— C'est peut-être vrai, mais j'ai l'intention de te garder en dehors de tout ça, autant que possible. Pour commencer, il n'est pas question que tu mettes les pieds au bureau, sous aucun prétexte. Occupe-toi de tes affaires, à Nairobi, et reviens directement à la ferme. James est informé de la situation, il a ordre de veiller sur toi quand je suis en ville. Si tu as besoin de me joindre, j'ai laissé le numéro de téléphone dans le bureau.

Sophie s'efforçait d'écouter avec son cœur. Sa présence ici avait ajouté à l'anxiété de Vance, elle ne voulait en aucune façon accroître ses angoisses.

Il se mit brusquement à parler avec animation.

— Je préfères que tu te tiennes aussi loin que possible de Nairobi.

Je devrai te demander de me conduire au bureau de temps à autre mais je veux que tu reprennes directement le chemin de la ferme. Tu es plus en sécurité ici. Si je dois passer la nuit dehors, James laissera Angus, son grand danois, monter la garde. Ils ont veillé sur la maison tous les deux pendant que j'étais à l'hôpital.

Sophie le rassura, lui promit d'être discrète et de faire attention. Ils s'accordèrent sur l'idée que la jeune femme accompagnerait son mari au bureau tout au long de la semaine, elle en profiterait ainsi pour effectuer les courses essentielles. Vance se retira peu après et Sophie s'occupa de la vaisselle.

En terminant le rangement, elle s'aperçut qu'elle avait besoin de quelqu'un à qui se confier. Sans amis ici, elle n'aurait personne avec qui partager ses journées. La jeune femme conçut le projet de s'arrêter à l'hôpital avant de repartir de Nairobi, le lendemain. Le Dr Stillman lui avait conseillé de contacter une certaine M^{me} Grady qui avait l'habitude des patients aveugles. Cette femme l'aiderait peut-être à mieux se faire comprendre de Vance. Qu'il sache enfin que son unique pensée, son plus cher désir était de devenir réellement son épouse.

— Le plus simple serait d'étiqueter ses vêtements et ses chaussures. En revanche, vous devrez vous montrer extrêmement prudente et diplomate, quand vous exposerez vos projets. Il vous ignorera sans doute ou se fâchera, mais donnez-lui un peu de temps.

Sophie inspira profondément.

— Il se cogne partout, que pensez-vous d'une canne, madame Grady ?

— A mon sens il vaudrait mieux éviter d'aborder le sujet pour l'instant. Il y viendra en temps voulu...

— Qu'est-ce qui vous tourmente, jeune dame ? reprit M^{me} Grady en regardant Sophie avec sollicitude.

— Tant de choses que je ne sais pas par où commencer.

— J'imagine... Venez donc me voir la prochaine fois que vous serez à Nairobi, je trouverai toujours un moment pour répondre à vos questions.

— Merci beaucoup, j'avais justement l'intention de vous le demander. Pendant les prochains jours, c'est moi qui emmène Vance au bureau le matin, rien ne m'empêche de passer discrètement ici avant de repartir pour la ferme.

— Parfait, je vous attendrai. Un petit conseil, avant de nous séparer, continuez à l'aimer comme vous le faites !

Le jour suivant, elle parcourut la maison à la recherche d'idées de décoration. Les équipes de rénovation brisaient l'habituel silence de leurs chants et de leurs bavardages. Elle imaginait déjà un exquis petit secrétaire français et deux fauteuils de même facture dont elle avait hérité d'une lointaine tante. Ces meubles étaient déjà en route, ainsi que deux ou trois toiles que Sophie affectionnait tout particulièrement. Un choix d'objets d'art africains contrasterait à merveille avec la sobriété du mobilier hollandais. Elle attendait avec impatience le lendemain, car avant de poursuivre, il lui fallait l'avis de Vance.

Mercredi, la jeune femme commanda le mobilier et passa le reste de sa journée à la recherche de petits objets propres à créer une atmosphère accueillante.

Les deux jeunes gens ne se voyaient guère, hormis durant le bref petit déjeuner et le trajet jusqu'à Nairobi. Un de ses hommes déposait Vance chaque soir, bien après la tombée de la nuit. Il disparaissait alors dans le bureau, assurant qu'il avait déjà dîné.

Il semblait plus déterminé que jamais à maintenir la distance entre eux. Sophie, en revanche, s'efforçait de se rendre indispensable, mais avait toutes les peines du monde à conserver intacte sa résolution. Elle se raccrochait aux avis encourageants de M^{me} Grady qui ne cessait de lui assurer que la situation évoluerait positivement, avec le temps.

Optimiste, Sophie soigna particulièrement le dîner ce soir-là. L'arôme du pain frais et de l'agneau rôti déciderait peut-être son mari à honorer le repas de sa présence.

Le dîner était déjà prêt depuis une demi-heure lorsque la jeune femme commença à s'inquiéter du retard de Vance. La tempête s'était levée tard dans l'après-midi, et elle n'aimait pas à le savoir dehors par ce temps.

Elle alluma un feu et la cuisine devint rapidement chaude et accueillante. L'inquiétude dévorait Sophie lorsque le téléphone sonna.

— Sophie, tout va bien ?

Au son de la voix de son mari, elle se détendit immédiatement.

— Oui, bien sûr. Et toi ?

— Un de mes hommes m'a conduit à la mine cet après-midi. Mais la pluie a rendu les routes impraticables. Je crains que nous ne soyons bloqués ici pour une bonne partie de la nuit.

Sophie ravala sa déception.

— Je comprends...

Il y eut un profond silence.

— Je n'avais pas l'intention de te laisser seule, ce soir.

Il semblait soucieux.

— Si tu te sens nerveuse, téléphone à James.

— Je vais tout à fait bien... S'il te plaît, fais attention à toi et rentre vite à la maison.

— Ecoute, nous resterons ici probablement toute la nuit et je repartirai directement à Nairobi. L'avion de Charles arrive à six heures, nous rentrerons pour dîner.

La main de la jeune femme se crispa sur le récepteur. Jusqu'à ce qu'il ait prononcé ces paroles, elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle tenait à leur solitude, ici. Tout en étant ravie de voir

Charles, Sophie se sentait frustrée du peu de temps qui lui resterait à passer seule avec son mari.

« Comme je suis devenue égoïste », songea-t-elle. Vance avait besoin de l'aide de Charles et attendait anxieusement son arrivée.

— Sophie ?

— Euh... Sa chambre est prête, répondit-elle hâtivement. Je préparerai un dîner de bienvenue.

— Charles n'est pas collet-monté, pas besoin de mettre les petits plats dans les grands. Bien, il faut que je raccroche maintenant. Bonne nuit...

— Bonne nuit, chuchota-t-elle au récepteur muet.

Demain lui semblait à des milliers d'années-lumière, Vance lui manquait déjà terriblement. Elle pouvait à peine envisager de passer une soirée sans lui, alors que dire d'une vie entière ?...

Lorsque le ronronnement du moteur de la Land Rover lui parvint, le lendemain soir, Sophie se précipita dans la cour pour accueillir les deux hommes.

Vance était toujours tiré à quatre épingles, mais ce soir-là, sa chemise était froissée et tâchée. Une barbe naissante couvrait ses joues, elle devina qu'il n'avait pas dormi. Des cernes sombres soulignaient ses yeux battus. Dans quelles conditions avait-il passé la nuit ? Sophie désirait aussi savoir pourquoi il s'était rendu à la mine. Retourner ainsi sur le théâtre de l'accident avait dû être une rude épreuve...

— Sophie, vous êtes de plus en plus belle à chaque fois que je vous vois.

Elle aperçut Charles qui sautait de la Land Rover pour venir l'étreindre chaleureusement.

— Savez-vous que Vance a une sacrée chance ?

Sophie sourit à Charles en essayant de faire contre mauvaise fortune bon cœur. En entendant la remarque de Charles, le jeune homme s'était brutalement détourné et s'employait à tâtonner le long de la voiture jusqu'à la malle arrière.

— Il s'est plaint de migraines quand il est venu me chercher, murmura Charles à l'oreille de la jeune femme.

Le regard toujours fixé sur Vance, elle acquiesça et ajouta sur le même ton :

— Il a l'air complètement épuisé.

Puis haussant le ton, elle reprit :

— Notre vraie chance, c'est de vous avoir à nos côtés. Je vous remercie d'être venu.

Le célèbre juriste portait une distinguée chevelure poivre et sel, assortie d'une fine moustache. Même s'il n'était pas aussi grand que Vance, sa stature et ses traits fermes imposaient le respect. Son regard gris analysait le moindre détail d'une situation. Il avait récemment fêté son cinquantième anniversaire, mais sa démarche énergique accusait dix ans de moins, Sophie le soupçonnait d'être un adversaire redoutable et déterminé.

Sous l'œil de Charles et Sophie, Vance sortit les bagages de la voiture et se dirigea vers l'entrée de la ferme. Elle ressentit un petit pincement au cœur en le voyant trébucher.

— C'est un homme extraordinaire. Laissez-lui le temps et il pourrait redevenir votre mari.

En quelques mots, Charles avait réconforté Sophie et gagné son affection. La jeune femme serra avec reconnaissance la main de son nouvel ami.

— Il a besoin de vous, Charles...

— C'est vrai, mais votre coopération à ce stade de la partie est primordiale. Puis-je compter sur vous ?

Il la fixa de son regard perçant. En le regardant, Sophie décela certaines ressemblances entre les deux hommes. Ils partageaient le même désir fervent de protéger les autres.

— Si c'était nécessaire, je donnerais ma vie pour Vance.

— Je ne pense pas que les choses en arrivent là. Vance vous a avertie du danger ?

— Bien sûr.

— Parfait.

Sophie escorta son invité jusqu'au salon, où elle lui offrit un cognac. Vance était probablement en train de se doucher et de se raser. Elle résolut d'attendre qu'ils soient seuls pour lui suggérer d'étiqueter ses vêtements.

Sophie servit Charles et s'installa en face de son hôte.

— Je savais que nous nous reverrions rapidement, mais je n'aurais jamais imaginé que ce serait dans de telles conditions. Quand je suis venue rejoindre Vance ici, je n'avais pas l'intention d'aggraver ses

problèmes.

— Au contraire, ma chère, je suis persuadée que votre présence est à notre avantage, dit-il gentiment.

— Vous pensez sincèrement ce que vous venez de dire ?

— L'amour est un miracle. Votre amour rend plus fort votre mari sans qu'il le sache.

— Je vous remercie de m'avoir dit cela, Charles.

— J'interromps une conversation privée ?

Sophie se retourna, surprise, elle n'avait pas entendu Vance entrer dans la pièce. Après sa douche, il s'était vêtu de noir, il dégageait un sombre attrait mais paraissait inaccessible. Son visage bronzé accusait nettement des traces de fatigue ou de douleur. Elle avait la ferme impression qu'il était malade.

— J'ai descendu des meubles de la petite chambre. Avance de quelques pas, tu trouveras un fauteuil qui t'attend. Veux-tu un sherry ou un cognac ?

— Rien, merci.

Sophie et Charles échangèrent un bref regard.

— Reposez-vous tous les deux pendant que je termine le dîner.

— Vance, mon garçon, j'étais justement en train de dire à Sophie que si j'avais dix ans de moins, j'aurais tenté ma chance auprès d'elle.

Le jeune homme ne releva pas la remarque. Sophie s'éloigna rapidement dans la cuisine. Le comportement de Vance ne pouvait pas simplement être attribué à la mauvaise humeur. L'idée qu'il souffrait ne cessait d'obséder Sophie. Elle se souvenait avec angoisse de la chute de cheval le dimanche précédent, et se demandait si l'événement avait un rapport avec l'état actuel de son mari.

Dès que le repas fut prêt, elle appela les deux hommes. Vance trouva sa chaise avec quelque difficulté, alors que Charles jetait un regard appréciateur sur la table.

— Belle, intelligente, et parfaite maîtresse de maison, déclama-t-il en s'inclinant devant elle. Tu n'es peut-être pas en état de voir cette superbe table, mais tu t'es bien gardé la meilleure part, n'est-ce pas, Vance ?

Le jeune homme était adossé à sa chaise, ses longues jambes nonchalamment étendues devant lui, dans une attitude apparemment détendue. Mais il serrait convulsivement son verre.

Au milieu du repas, Charles poussa un profond soupir.

— C'est le meilleur pudding que j'ai jamais mangé. Vous devriez en donner la recette à Marion.

Le regard de Charles était fixé sur Vance, étrangement calme pendant le dîner. Il reprit, s'adressant cette fois au jeune homme :

— Pour peu que j'ai pu en juger, Vance, tu as la seule mine d'or vivante au monde dans ta propre maison.

— Vous devriez ménager votre modestie, répliqua Sophie en voyant les traits de son mari se crispier. Dites-moi, Charles, comment Marion a-t-elle pu vous laisser partir pour une aussi longue période ?

Il éclata de rire.

— Croyez-moi, elle m'a expédié avec joie. L'absence rend nos réunions plus précieuses.

— Comme je vous envie ! soupira la jeune femme en se levant.

Prenant grand soin de ne pas effleurer Vance, elle resservit le café.

— Aimeriez-vous passer au salon prendre une liqueur, Charles ?

Il sourit à Sophie et refusa d'un geste courtois.

— Si cela ne vous ennue pas, je dis oui pour la liqueur mais j'aimerais beaucoup rester ici, cet endroit est si confortable... De plus je ne pense pas être en état de bouger.

— Je prends cela comme un compliment, répondit gracieusement la jeune femme. Vance, tu ne prends toujours rien ?

— Non, je te remercie.

Dès le retour de Sophie, Charles prit la parole.

— Que savez-vous à propos de l'accident de la mine, Sophie ?

Le regard surpris de la jeune femme allait de l'avocat à son mari. Elle hésita un peu avant de répondre.

— Peu de choses, en fait. Je sais que deux hommes ont été tués.

— Pour des raisons diverses, il est temps qu'elle soit informée de tous les faits, Vance.

— Tu as raison, dit ce dernier après un instant de réflexion. La commission d'enquête a envoyé ses experts examiner les débris dans le tunnel où s'est produit l'éboulement. Mais ils n'ont pas pu trouver le moindre morceau de poutre qui aurait pu venir étayer mes affirmations. J'étais persuadé que conformément aux plans, il y avait des piliers de soutènement, ce qui aurait évité l'effondrement de la voûte. Ils auraient dû rester en place, même après l'explosion.

Sophie fronça les sourcils.

— Mais les plans ne prouvent-ils pas que tu les avais prévus ?

— Les plans n'ont plus rien à voir avec tout ceci, Sophie. C'est la responsabilité de l'ingénieur de vérifier que le contremaître respecte son plan à la lettre. Dans ce cas précis, Peter Fromms était chargé de ce travail. Il jure avoir tout vérifié avec Gareth avant de placer les charges. Ils sont formels, les piliers ont bien été installés. Mais aucune trace de débris de poutre sur les lieux de l'accident !

— Alors quelqu'un a délibérément menti ou...

— A enlevé les madriers avant la déflagration. Et mon enquête personnelle d'hier ne laisse plus aucun doute à ce propos.

— Il s'agit d'un meurtre caractérisé, dit-elle d'une voix sourde.

— Exact, intervint Charles. Mais quoi qu'il en soit, la responsabilité de l'accident repose sur les épaules de Vance tant que l'intention criminelle n'a pas été prouvée.

— C'est injuste...

— Absolument. Maintenant Sophie, vous connaissez les faits essentiels, je vous enrôle !

— Je suis prête à tout pour éclaircir les accusations portées contre mon mari.

— Parfait. Je veux que vous organisiez une soirée. Il faut que ce soit une fabuleuse réception. A boire et à manger à profusion, rare et cher, de la musique et tout ce qu'il faut pour que ce soit l'événement mondain de la saison. N'oubliez pas qu'il s'agit de fêter votre mariage. Vous devez paraître follement amoureux l'un de l'autre, aux yeux des invités. Personne ne doit suspecter que Vance est sur le fil du rasoir, il ne faut pas entretenir les soupçons. Que le champagne coule à flots, ce jeune homme en a largement les moyens, conclut-il avec des étincelles de gaieté dans ses yeux gris. Pendant que vous recevrez vos invités en roucoulant comme il se doit, je circulerai à travers la foule. Personne ne me connaît ici. Vous seriez surpris si vous saviez tout ce que je peux tirer des gens lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes. Je resterai près du bar, l'alcool est un moyen particulièrement efficace pour délier les langues.

Sophie regarda son mari tâchant de deviner ses pensées.

— Quand devons-nous organiser cette réception ?

— Le plus tôt sera le mieux. Votre liste d'invités doit comprendre tous les hommes qui travaillent à la direction de la compagnie. Pour plus de prudence, nous devons aussi inviter les amis, quelques officiels du gouvernement, les relations d'affaires, les notables. Vance, soudain interrompit Charles en se levant brusquement.

— Je n'aime pas l'idée d'exposer Sophie de cette façon.

— Moi non plus, je l'avoue, mais c'est une opportunité que nous ne devons pas laisser passer. Ceux qui sont responsables du sabotage seront déconcertés. Ils ne s'attendent pas à ce qu'un homme dont la carrière est en jeu, qui vient de perdre la vue, agisse comme un jeune marié fou amoureux de sa ravissante épouse...

Vance passa une main distraite dans ses cheveux bruns.

— Je ne suis pas vraiment convaincu de...

— Moi, je le suis, répliqua Sophie. Voyons, que pourrait-il nous arriver de grave dans notre propre maison ? Si nous ne nous quittons pas, il ne peut pas y avoir de problèmes.

Charles adressa un regard reconnaissant à la jeune femme.

— Sophie a raison. Une réception n'est pas l'endroit idéal pour tenter un mauvais coup, trop de témoins ! D'autre part, tout porte à croire qu'il ne s'agit pas d'un criminel averti. C'est l'œuvre d'un jaloux ou de quelqu'un qui cherche à se venger. Je veux observer cette ou ces personnes au moment où leur garde sera abaissée. Une réception de mariage sitôt après l'accident ne manquera pas d'exciter leur frustration, ils se révéleront peut-être d'une manière ou d'une autre. C'est justement ce que je guetterai à votre soirée.

— Soit. Je pense que nous pouvons lancer les invitations pour mardi ou mercredi, de la semaine prochaine.

— Sophie, il y a un excellent traiteur à Nairobi dont j'ai déjà utilisé les services pour des réceptions au bureau. Ils seront parfaits. Je commence immédiatement à lancer des invitations par téléphone.

Dès que les invitations furent lancées, Charles et Vance s'étaient enfermés dans le bureau, vérifiant le dossier et les antécédents de tous les employés de la société. La plupart des contremaîtres et des jeunes ingénieurs venaient de l'étranger. Les deux hommes travaillaient tard dans la nuit, pendant que Sophie passait ses journées à superviser les préparatifs de la fête.

La veille du grand jour, le personnel du traiteur arriva à la ferme avec tout le matériel nécessaire. Sophie avait composé des bouquets pour décorer les tables dressées devant la maison et vérifiait avec le chef les dernières modifications au menu. Elle avait imaginé de centrer la réception autour d'un barbecue. Le champagne arrivait, précédé de peu par la magnifique pièce montée. A la fin de l'après-midi, la ferme et ses alentours étaient métamorphosés.

La jeune femme s'était préparée avec soin pendant les derniers

instants de liberté qui lui restaient, avant l'arrivée des premiers invités. Elle désirait avant tout que Vance soit fier d'elle. Dès le début de leur amour, il avait avoué la préférer avec ses cheveux noirs flottant librement sur ses épaules. Le jeune homme la comparait alors tendrement à une sorcière tzigane.

Pour la circonstance, Sophie avait vêtu la tenue initialement prévue pour la réception londonienne. Une robe de soie qui soulignait joliment la taille élancée et les belles épaules de la jeune mariée. Elle avait également choisi de porter les boucles d'oreilles en améthyste, cadeau de mariage de Vance qui répondait à la bague de fiançailles. Elle mit pour finir une broche composée de gardénias sur son corsage. Un présent de Charles, accompagné d'une petite carte :

« Bonne chance à la plus merveilleuse des épouses. »

Sophie partit à la recherche de son ami pour le remercier de sa délicate attention, mais s'arrêta net en voyant Vance sortir de la troisième chambre qui dans son imagination, était la nurserie. Le jeune homme s'y était installé sitôt les travaux terminés.

Il portait un costume de soie crème, qui mettait en valeur son teint mat. Ses cheveux noirs encore humides de la douche, formaient une auréole de boucles attendrissantes autour de son front.

Vance leva la tête.

— Sophie ?

— Comment as-tu deviné ?

— J'ai senti le parfum de tes gardénias. Puisque nous n'en avons pas ici, je déduis qu'ils t'ont été envoyés.

L'idée l'enchantait apparemment très modérément.

— Charles m'a offert ce bouquet en forme de broche pour me souhaiter bonne chance.

— Ah oui ! Mais cela fait partie des prérogatives du jeune marié si je ne m'abuse. Devant l'incapacité du dit jeune marié à remplir ses devoirs, Charles est venu à la rescousse.

— Je porte ton présent de mariage, Vance, les boucles d'oreilles. Elles s'accordent à la perfection avec ma robe. Mais si ma broche t'ennuie, je peux l'enlever.

Une expression amère déforma un instant les traits énergiques du jeune homme.

— Je n'ai jamais dit que ces fleurs me gênaient, au contraire. C'est la touche finale qui manquait à cette farce... Viens plus près Sophie.

Vance était dans un état effrayant.

— Que se passe-t-il ?

— Tu sens bon comme une jeune mariée idéale, te sens-tu à l'aise dans le rôle, mon épouse chérie ?

Sa bouche avait pris un pli cruel, il semblait vouloir la punir de quelque faute et se faire lui-même souffrir par la même occasion.

— Allons-nous réussir à faire la preuve que tu aimes passionnément ton mari aveugle, ton merveilleux époux qui te laisse te défendre seule contre un invisible danger ?

— Arrête, Vance !

— Mais c'est la réalité, n'est-ce pas ? Et en plus nous devons convaincre tous ces gens dehors que nous sommes inséparables, des amants de légende ! Commencez donc par me convaincre, madame Anson, acheva-t-il d'une voix sourde en se penchant vers la jeune femme pour un baiser violent.

Sophie avait rêvé depuis si longtemps d'être dans les bras de Vance qu'elle accepta ce baiser, même s'il était né de l'amertume. Il resserra son étreinte continuant sans relâche son baiser exigeant. Quand il comprit enfin qu'elle tirait plaisir de cet instant, il s'arrêta net et la repoussa.

— Tu es vraiment une actrice consommée... Allons trouver Charles et lui dire que nous sommes prêts à accueillir nos invités.

Un sourire de dérision sur les lèvres, il lui serra si fort la main qu'elle laissa échapper un petit cri de douleur. Il conclut alors en ricanant :

— La Belle et la Bête !

Il marchait à grandes enjambées devant elle, les bras tendus.

— Reste auprès de moi toute la soirée. Si quelqu'un éveille le moindre soupçon, dis-le-moi immédiatement. Je serai soulagé que lorsque ce sera terminé, murmura Vance en sortant de la maison.

A huit heures, Sophie avait rencontré plus de trois cents personnes. Les Mines Anson équivalaient en population à une petite ville. Tous semblaient vouer à son mari de l'admiration et du respect. La jeune femme rayonnait de fierté, elle avait du mal à comprendre que cette foule chaleureuse puisse en vouloir à Vance.

Un des invités proposa un toast aux jeunes mariés, les vivats furent unanimes. Vance passa un bras possessif autour de la taille de Sophie.

— Je suis heureux de vous annoncer, et c'est maintenant officiel, que nous avons victorieusement affronté la tempête... Le travail

reprend !

Des applaudissements nourris lui coupèrent la parole, le silence ne revint qu'au bout de quelques minutes.

— Comme vous le savez maintenant, je n'ai pas perdu mon temps la dernière fois que je suis allé à Londres. Pendant que j'étais là-bas, j'ai conclu un type d'association un peu particulier... Je vous présente ma femme, Sophie qui a réussi à faire de moi le plus heureux des hommes.

Hurlements, applaudissements et sifflets saluèrent cette dernière intervention et le baiser qui la concluait. Sophie rougit sous l'ovation.

— Lorsque je suis retourné en Angleterre pour les vacances, il y a quelques années, une nouvelle famille s'était installée près de la propriété de mon père. Il les invita à prendre un verre. J'avais prévu de passer un peu de temps avec eux et de m'éclipser rapidement par la suite. Mais Sophie est rentrée dans la pièce.

La jeune femme se serra contre lui. Elle était surprise et heureuse d'entendre le jeune homme raconter leur histoire. Dès qu'elle avait posé les yeux sur lui, il n'y avait plus eu de place dans son cœur pour d'autres hommes.

Vance déposa un léger baiser sur ses lèvres, après la scène du couloir, son comportement amoureux en public choquait un peu Sophie. Connaissant ses véritables motivations, elle profitait mal de la joie que cette soirée aurait dû lui apporter.

Bien qu'il ait vivement recommandé d'éviter le sujet, Vance fut bientôt assailli de questions professionnelles de toute nature. Le patron était de retour au soulagement général. Sa cécité n'avait affecté ni son autorité ni son sens de l'analyse, ce dont sa femme avait toujours été persuadée. Si Vance continuait à entretenir des doutes, il pouvait maintenant définitivement les écarter.

En voyant agir son mari, Sophie conclut que la réception avait dû panser quelques-unes des blessures secrètes du jeune homme. Personne ne pouvait deviner qu'il avait une épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête ou qu'il se sentait si diminué par la cécité. Même si leur mariage était rompu, elle se souviendrait toujours de cette heure avec joie.

La foule commença à s'éclaircir vers onze heures, mais Sophie ne vit pas trace de Charles. Il se tenait près du bar, prêt à fondre sur le moindre indice.

— Vance, il faut que je conduise le traiteur à la réserve de champagne, il me fait signe. Je reviens dans une minute.

— Je te donne exactement trente secondes, répondit-il en souriant.

La jeune femme revenait de son expédition, lorsqu'elle s'entendit interpeller par une voix inconnue.

— Madame Anson ! Vous ne vous souvenez probablement pas de moi.

Elle détailla l'homme aux cheveux auburn qui se dressait devant elle.

— Vous êtes Peter Fromms, n'est-ce pas ?

— Charmé que vous vous en souveniez, la dernière fois que nous nous sommes vus, vous ne pouviez déjà pas détacher votre regard de votre beau mari. Pensez-vous que Vance voie une objection à ce que nous dansions ensemble ?

— Quelques semaines auparavant, elle aurait répondu oui, sans hésiter, mais Vance était devenu si fantasque... D'autre part, Sophie avait la sourde impression que Peter prenait des précautions excessives. Pourtant les deux hommes avaient été si proches... Devant son expression embarrassée, Peter reprit :

— Oubliez la question, je vous en prie.

— Ne pensez pas que je sois impolie, mais j'ai promis à Vance que je ne serais pas longue. Nous pourrions peut-être danser jusqu'à lui ?

Peter cacha sa surprise et la conduisit au centre de la pièce où une demi-douzaine de couples évoluaient sur un tango argentin.

— Vous êtes plus belle que jamais, dit-il d'un ton neutre. Vance garde des photos de vous au bureau. Quel malheur qu'il ne puisse plus vous voir !

Venant d'une autre personne, la remarque aurait parut offensante à la jeune femme. Mais obscurément, elle décelait une authentique sympathie derrière les paroles de Peter.

— Mais ce n'est pas la fin du monde, lui dit-elle gentiment.

— Si vous le permettez, Fromms ! dit Vance qui venait d'apparaître.

La jeune femme retint un sursaut de surprise en entendant la colère de Vance. Une fois de plus, elle s'interrogea sur l'origine de l'animosité qui existait entre les deux hommes.

Vance entraîna Sophie avec une aisance insoupçonnable pour un aveugle. La jeune femme se serra contre lui, ravie de danser avec son mari.

— Peter t'a fait des propositions ?

Elle s'arrêta et le regarda surprise.

— Absolument pas, pourquoi ?

— Il a coutume de dépasser les bornes lorsqu'il a trop bu.

— Tu as dû le confondre avec quelqu'un d'autre. Pour autant que je sache, il n'a pas pris un seul verre.

— Tout à fait surprenant...

— Je ne comprends pas, il a été ton ami, tu l'as reçu chez toi en Angleterre avec Nancy. Il s'est passé quelque chose entre vous ?

— Demande à Nancy, elle l'a quitté.

— Vance, cette réflexion ne te ressemble pas. Ils sont si gentils tous les deux.

— Oui, je sais qu'elle t'aime bien. C'est pourquoi elle t'a demandé de l'accompagner, le jour où vous êtes allées faire des courses à Londres. Nancy voulait te soustraire aux charmes irrésistibles de ce cher Peter.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il t'a porté une attention toute particulière le soir où vous avez été présentés.

Pour une obscure raison, Vance ne tenait pas à abandonner le sujet.

— Tu exagères, s'il avait été aussi empressé, je m'en serais souvenu.

— Tu es si belle !

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Crois-moi sur parole, Sophie. Ce soir, Peter voulait te séduire. Ton refus a dû blesser son orgueil.

La jeune femme n'avait pas conscience de l'existence d'un tel sentiment de jalousie chez Vance.

— Pourquoi le gardes-tu à la compagnie si c'est ce que tu penses de lui ?

— Excellente question ! Probablement parce qu'il a été mon ami et reste malgré tout un brillant ingénieur. Il est de taille à diriger sa propre société, j'ai même pensé, à une certaine époque, en faire un de mes associés.

Vance s'interrompit un moment et soupira avant de continuer :

— Quand Nancy l'a quitté, il m'a demandé une nouvelle chance, je devais le mettre à l'épreuve pendant quelques mois, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que quoi ?

Sophie recula pour mieux voir son mari. Son visage était gris cendre, son front moite de transpiration.

— Vance, ça ne va pas ?

Le jeune homme s'appuya lourdement contre elle.

— Continuons à danser jusqu'à la porte, il ne faut pas qu'on s'en aperçoive. Ce n'est qu'une migraine, rien de plus.

— Comme celle que tu avais le jour de l'arrivée de Charles ? demanda-t-elle anxieusement.

Elle le guida vers la chambre en le soutenant. Personne ne semblait avoir remarqué leur départ.

— Couche-toi, je vais appeler le Dr Stillman.

— Pourquoi diable ?

Il s'étendit sur le lit en se couvrant les yeux avec le bras.

— Tu devrais aller voir le Dr Stillman. Je suis inquiète.

— Mettons les choses au point une bonne fois pour toutes. Je suis seul à décider quand j'irai voir mon médecin. Retourne à la réception et reste avec Charles. Explique-lui ce qui se passe, mais si quelqu'un d'autre pose des questions, je reviens dans quelques minutes. Pas un mot à propos de ma migraine !

— D'accord, répondit Sophie, en allant chercher deux comprimés et un verre d'eau dans la salle de bains.

— Ne te relève pas Vance, s'il te plaît. Les invités commencent à partir.

— Nous verrons, murmura-t-il d'une voix épuisée.

— Je te promets de me dépêcher.

Elle se dirigeait vers la cour à la recherche de Charles, lorsqu'elle fut happée par un groupe de directeurs de la compagnie qui la

couvrirent de remerciements pour la soirée. Quelques-uns d'entre eux exprimèrent le désir de saluer Vance avant de partir.

— Il sera là dans quelques minutes, dit-elle en s'esquivant.

Charles s'approcha d'elle au même instant en annonçant :

— Ah, Sophie, vous direz à Vance que je le verrai plus tard. Je vais chez Martin, il nous a invités à boire un verre.

— C'est exact, admit Martin. J'ai promis à Marj de ne pas rentrer trop tard, elle s'est sentie un peu seule ces jours-ci puisqu'elle ne pouvait pas sortir.

Sophie lui serra la main.

— Revenez bientôt nous voir et amenez Marj. Transmettez-lui mes vœux de bon rétablissement et venez donc dîner un soir de la semaine prochaine.

— Marj en sera ravie. Dites à Vance que j'ai quelque chose d'important à lui dire demain matin, ajouta-t-il à voix basse, en jetant un coup d'œil suspicieux vers Peter Fromms debout un peu plus loin.

D'abord Vance, ensuite Martin, Sophie ne comprenait pas pourquoi Peter était encore sur la sellette...

— Ne vous faites pas de souci, Martin, le message sera transmis.

Le dernier invité passa le seuil environ une demi-heure plus tard. Si quelqu'un demandait Vance, la jeune femme répondait qu'il était occupé ailleurs. Peter semblait être parti.

L'équipe du traiteur débarrassa en un temps record et quitta, elle aussi, la ferme. Malgré sa fatigue, Sophie trouvait merveilleux d'être enfin seule avec Vance.

Elle quitta ses escarpins et se rendit sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de son mari. La pièce était encore éclairée, il avait quitté son costume et gisait sur le dos, le bras posé sur les yeux. Après avoir attentivement écouté, elle conclut que la respiration du jeune homme était normale. Sophie espérait que la douleur de Vance s'était calmée et qu'il reposait paisiblement, elle supportait mal l'idée qu'il puisse souffrir.

Une fois dans sa chambre, la jeune femme se prépara pour la nuit. Quelques minutes plus tard, c'est avec un soupir d'aise qu'elle se glissa entre les draps frais de son lit. Malgré une extrême fatigue, elle eut de la peine à s'endormir.

Ses pensées allaient de Vance à Peter. Les soupçons de son mari lui paraissaient injustifiés et, d'ailleurs, pas un des invités de la soirée ne lui semblait capable de tuer ou de détruire sciemment la carrière d'un

homme comme Vance.

Inévitablement ses réflexions prirent un tour plus personnel et se fixèrent sur la manière magistrale dont Vance avait joué son rôle de jeune marié, abusant tout le monde. Sophie refoula énergiquement ses larmes et s'abandonna au sommeil.

La matinée était déjà avancée lorsqu'elle s'éveilla, le lendemain. Le lit de Vance était déjà fait, encore un effet de l'efficacité sans reproche de James.

Déçue de l'absence de son mari, elle se rendit à la cuisine pour s'y servir un verre de jus d'orange. Un mot de Vance l'attendait, posé en évidence sur la table de la cuisine. Il remerciait Sophie pour la merveilleuse soirée qu'elle avait organisée. Le discret James l'avait conduit à Nairobi où il passerait la journée à l'appartement, et où elle pourrait le joindre en cas de besoin.

L'écriture était ferme mais les lignes sinuaient à travers la feuille comme si elles avaient été tracées par une main d'enfant.

Sophie relut le message de Vance avec émotion avant de se consacrer à la remise en état de la maison. Plus tard dans la journée, elle appela ses propres parents et ceux de Vance pour leur faire un compte-rendu de la réception, prenant soin de ne pas les inquiéter.

Vance et Charles rentrèrent aux environs de huit heures. Un seul regard sur son mari suffit à convaincre Sophie qu'il ne se sentait pas bien.

— Commencez sans moi, murmura-t-il en la croisant dans le couloir.

— Tu as une tête horrible, Vance !

Il s'arrêta sur le seuil de la porte de sa chambre.

— Je vais prendre ce qu'il faut et ça va passer. Je vous rejoins dès que ça va un peu mieux.

Charles adressa un regard significatif à Sophie qui lui offrait un apéritif.

— Nous avons passé presque toute la journée à l'appartement. Il a eu deux alertes sérieuses pendant que j'étais là.

— Ces migraines ont l'air si douloureuses ! J'ai peur qu'un beau jour, il ne s'effondre purement et simplement. Qu'a dit le médecin quand Vance a quitté l'hôpital ?

Sophie s'humecta nerveusement les lèvres.

— Il a dit qu'il fallait s'attendre à quelques douleurs, mais je suis persuadée que ces accès de migraine n'ont rien de normal... Je ferais mieux de vous mettre au courant. Il est tombé de cheval, il y a quelques jours.

Elle relata l'accident en peu de mots.

— Vance refuse de se laisser examiner par le Dr Stillman. Peut-être pourriez-vous arriver à l'influencer pour qu'il voie le docteur demain. Il ne m'écoute pas.

— Votre mari, ma chère est une véritable tête de lard, mais je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ? Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir, ajouta-t-il avec un sourire de compassion.

Il se leva en ajoutant :

— Peut-être pourrions-nous dîner légèrement et nous mettre au lit ? Demain matin ! J'en profiterai pour vous faire part de ce que j'ai découvert.

Sophie fut soulagée que Charles veuille écourter la soirée. Elle ne pouvait pas vraiment être attentive en sachant que Vance souffrait dans la pièce à côté. De surcroît, quelque chose la tracassait, un événement qui lui semblait significatif et dont elle n'arrivait pas à se souvenir, qui datait de la veille au soir. Elle céda à son désir de se rendre dans la chambre du jeune homme. Vance semblait dormir.

Elle éclaira la chambre sans savoir pourquoi, guidée par un mystérieux dessein. En faisant le geste, elle provoqua chez Vance la même réaction que la veille au soir. *Il posa son bras sur son visage comme pour se protéger les yeux de la trop forte lumière !*

Lorsque Sophie éteignit, le bras du jeune homme retomba. Sans perdre un instant, elle se précipita dans la chambre de Charles et frappa à la porte. Il répondit rapidement. Dès qu'il ouvrit, elle lui fit signe de garder le silence.

— Venez avec moi, chuchota-t-elle. Je veux que vous fassiez quelque chose. Je vous expliquerai plus tard. Surtout pas un bruit !

— D'accord.

Vance avait conservé la même position, allongé sur le dos. Charles considéra la jeune femme d'un œil interrogateur.

— Regardez ce qui arrive quand j'allume, dit-elle à voix basse.

Elle manœuvra l'interrupteur. Cette fois, Vance mit bien trois secondes à réagir.

— Il a réagi de la même façon à chaque fois que j'ai tenté l'expérience. Et maintenant, regardez !

Après quelques secondes d'obscurité, le bras de Vance retomba sur le drap.

Charles avait l'air abasourdi. Il vérifia lui-même le phénomène. Cette fois, le jeune homme grogna et se tourna face contre l'oreiller. Charles dans son émotion agrippa durement le bras de Sophie. Quand, il éteignit, Vance poussa un léger soupir de soulagement. L'avocat entraîna la jeune femme jusqu'à la bibliothèque.

— Il faut immédiatement appeler le docteur.

— Tout de suite, souffla-t-elle en cherchant fébrilement dans le carnet d'adresses.

— Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, j'aurais eu du mal à vous croire, dit Charles d'une voix rendue fragile par l'émotion.

La main de Sophie tremblait en composant le numéro du médecin. Il répondit à la troisième sonnerie.

— Ici le docteur Stillman.

— Docteur, ici Sophie Anson, j'ai une nouvelle importante à vous apprendre.

Dans un torrent de mots, la jeune femme relata les événements de la soirée au médecin.

— Je veux le voir demain matin à mon bureau. C'est indispensable. Ne lui révélez sous aucun prétexte ce que vous avez découvert. A-t-il eu des migraines récemment ?

— Oui, docteur, et les douleurs semblent se multiplier. Je ne peux pas continuer à penser que ce n'est pas sérieux.

— Je suis de votre avis. Faites le nécessaire et amenez-moi votre mari à l'hôpital, demain.

— Je vous le promets.

Elle raccrocha et regarda Charles avec un sourire d'encouragement qui s'évanouit lorsqu'elle aperçut Vance qui pénétrait dans la pièce.

— A qui adresses-tu d'aussi solennelles promesses ?

Sophie pâlit si brusquement que Charles en fut alarmé. Il se leva et lui saisit la main. Une terrible tension alourdissait l'atmosphère de la pièce. Lorsque Vance posait des questions, il entendait obtenir une réponse. Sans tergiverser plus longtemps, la jeune femme indiqua le nom de son correspondant.

— Au Dr Stillman.

— Vraiment ?

— Tes maux de tête ont apparu après cette chute. Comme tu n'as pas dîné ce soir, je me suis inquiétée et je l'ai appelé. J'ai besoin de savoir si ces malaises ne présagent pas quelque chose de grave. Il insiste pour te voir demain à son bureau.

— Je l'ai pressée de l'appeler, Vance.

Charles venait à la rescousse.

— Il m'est impossible de mener cette enquête dans de bonnes conditions si je dois m'inquiéter pour ta santé. N'oublie pas que tu dois faire ta déposition devant la Commission d'enquête lundi. Leurs questions vont t'épuiser et je dois être certain que tu es en forme physiquement et moralement avant de les affronter.

Sophie lui pressa la main avec gratitude.

— D'accord vous avez gagné, j'irai au rendez-vous.

— Tu m'en vois soulagé, conclut Charles en tapotant l'épaule de Vance. Et maintenant, je vais vous laisser tous les deux pour me mettre au lit. Ce week-end, j'aimerais faire part à Sophie des informations que j'ai recueillies à la réception. A nous trois, nous devrions arriver à débrouiller les choses. J'ai le sentiment que nous n'allons pas tarder à résoudre ce problème.

— Voilà d'excellentes nouvelles, Charles, répondit le jeune homme. Je partage ton avis, cela peut attendre un peu.

Sophie admettait avec difficulté que Vance remette une discussion à propos de l'enquête qu'il menait avec Charles. Il n'y avait rien de plus important dans leur vie, en ce moment.

— Que se passe-t-il, Sophie ? J'attends une réponse, dussé-je te garder ici toute la nuit ! lui demanda soudain son mari.

— Je ne comprends absolument pas de quoi tu parles. Charles et moi te l'avons déjà dit, nous nous faisons suffisamment de souci pour ta santé pour appeler le docteur. C'est tout...

— Non, répliqua-t-il en secouant la tête avec un sourire glacial. Tu me caches quelque chose.

— Ne sois pas ridicule !

Elle recula lentement et heurta une corbeille à papiers qui se trouvait derrière elle.

— Tu as peur, dit-il à voix basse. Il serra les poings dans un geste de pure exaspération. Charles te couvre, n'est-ce pas ?

Sophie était stupéfaite, incapable de prononcer un mot.

— J'ai raison, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai le droit

de savoir ! Pourquoi as-tu appelé le docteur Stillman ? Je t'ai entendu dire que la douleur était plus forte. De quelle douleur s'agit-il, Sophie ? Tu souffres ?

— Moi ?

— Tu t'es blessée quand nous sommes tombés, l'autre jour ? Tu essaies de me donner le change mais cela ne marche pas. Où t'es-tu blessée, dis-le-moi !

Toute cette émotion n'était due qu'à l'inquiétude du jeune homme pour sa femme. Sophie soupira de soulagement à l'idée que son secret était toujours sauf.

— Je vais bien, Vance.

— Je ne te crois pas.

— Alors à moi de te convaincre.

Elle passa ses bras autour du cou de Vance dans un geste familier.

— Je ne me suis jamais sentie aussi bien de toute ma vie.

Elle couvrit le visage de son mari de baisers fiévreux, bouleversée par l'inquiétude qu'il avait manifesté à son égard.

Vance la serra contre lui avec toute la violence d'une frustration qu'il s'était lui-même infligée.

— Es-tu convaincu, maintenant ?

— Non, répondit-il d'une voix rauque. Pas tant que je ne t'aurai pas aimée...

Une délicieuse langueur envahit Sophie. Vance la souleva doucement et se dirigea vers la chambre. L'instinct devait le guider, la jeune femme éprouvait des difficultés à se repérer dans l'obscurité ; lui, au contraire, se déplaçait d'un pas assuré. Il la déposa avec douceur sur le lit et referma la porte derrière eux.

— Viens dans mes bras, mon amour, murmura-t-il en la serrant contre lui. Je n'aurai pas assez de toute la nuit pour t'aimer.

Les mains assurées de Vance caressaient les longs cheveux de la jeune femme. Elle gémit lorsqu'il couvrit ses joues et sa gorge de tendres baisers.

— J'avais terriblement envie de t'avoir ainsi à moi depuis des années...

Sa voix profonde tremblait d'émotion.

— Vance, s'écria-t-elle en prenant la tête du jeune homme entre ses mains.

Elle enfouit son visage dans l'épaisse chevelure sombre de son mari.

— Ta peau est aussi douce que du satin, aussi fine que de la soie. Je peux sentir ton cœur battre et entendre ton souffle s'accélérer au moindre mouvement de mes mains... Cela fait si longtemps que je t' imagine ainsi dans mes bras, prête à m'aimer.

Sa bouche commença à tracer un ballet sensuel sur le corps de Sophie. La nuit commençait par une série de révélations, chacune plus merveilleuse que la précédente, jusqu'à l'ultime découverte, jusqu'à ce que leurs cris résonnent dans la chambre sombre. Sophie se blottit contre son mari. Des larmes de joie roulaient le long de ses joues, et les lèvres de Vance les cueillaient au coin de sa bouche tremblante. La lente danse de l'amour recommença.

— Vance..., dit la jeune femme à voix basse, cherchant vainement ses mots.

La bouche de Vance lui dit tout ce qu'elle avait envie d'exprimer, une fois de plus elle se perdit dans l'ivresse de donner et de recevoir.

Peu après, ils s'endormirent aussi épuisés que des naufragés abordant une grève.

— Vance ?

Ne recevant pas de réponse, Sophie tendit le bras, elle avait besoin de se serrer contre lui, de retrouver le sentiment de plénitude qui avait enchanté toute la nuit passée. Sa main ne rencontra que la fraîcheur du drap.

La pendulette de la table de nuit lui apprit qu'il était midi. Il lui semblait impossible qu'elle ait pu dormir si tard. Son regard aperçut un tas de vêtements roulés en boule au pied du lit, elle rougit aux souvenirs de la nuit passionnée.

Elle se glissa hors du lit et enfila sa robe de chambre. Un tour rapide de la ferme confirma ses craintes : Charles et Vance étaient partis pour Nairobi dans la Land Rover.

Sophie se persuada alors que Vance ne se formaliserait pas d'une apparition surprise à son bureau en ville. Il avait insisté pour qu'elle reste à la ferme, mais la réception l'avait pour ainsi dire « légalisée ». Elle prit le parti de considérer ces instructions comme caduques. Cherchant à se justifier, elle s'imagina désirer le voir dans son cadre professionnel. A la vérité, elle brûlait d'envie de se jeter dans ses bras, sans plus attendre.

Si Sophie soigna sa mise, elle fut prête néanmoins une demi-heure

après son réveil. La jeune femme prit la route de Nairobi dans la jeep, munie d'un petit bagage contenant les effets nécessaires pour une nuit en ville, dans l'espoir que Vance consentirait à se rendre dans un hôtel. Pour faire honneur à son mari, elle s'était vêtue d'un tailleur de lin vert émeraude qui soulignait sa ligne, tout en restant très sobre. Elle nourrissait des projets très romanesques pour leur soirée, et dans son impatience, exigeait le maximum du moteur bourdonnant de la jeep.

Quelques cinq kilomètres avant la ville, le voyant de température vira au rouge. Sophie ralentit et gara la voiture sur le bas-côté. Des bruits inquiétants provenaient du radiateur surchauffé. Après avoir laissé reposer la jeep pendant une dizaine de minutes, elle redémarra pour chercher une station service.

A sa grande surprise, le garagiste préconisa le remplacement du thermostat de la voiture. La réparation serait effectuée à coup sûr le lendemain, elle pouvait essayer de passer dans la soirée, avec un peu de chance.

Sophie n'eut pas d'autre solution que de prendre un taxi jusqu'au bureau de Vance. Elle empoigna son sac de voyage et résolut de ne pas se laisser abattre par les événements. Après tout, il ne s'agissait que d'un léger contretemps.

La compagnie de Vance occupait deux étages du nouveau complexe minier. Après un court trajet en ascenseur, la jeune femme se retrouva à l'étage réservé au collège directorial. L'une des secrétaires remarqua Sophie qui sortait de l'ascenseur et se précipita vers la suite de Vance. La jeune femme l'arrêta d'un geste impérieux.

— Mon mari est seul ? demanda tranquillement Sophie.

— Oui, madame Anson.

— J'aimerais lui faire une surprise, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Evidemment, non, répliqua la secrétaire en souriant.

Essayant de refréner les battements de son cœur, elle se glissa sans bruit dans la pièce. Vance était installé devant un immense bureau en noyer, confortablement assis dans un profond fauteuil en cuir. Il n'était pas tourné vers l'entrée et n'avait toujours pas remarqué qu'il n'était plus seul.

La jeune femme s'avança sur la pointe des pieds et se pencha pour lui planter un baiser dans le cou.

— Tu m'as manqué ce matin, je n'ai pas pu attendre plus longtemps pour être dans tes bras, murmura-t-elle, en faisant le tour

du fauteuil pour s'installer sur les genoux de Vance.

L'homme à l'agonie qui gisait dans le siège n'avait que peu de points communs avec l'amant fervent et attentif de la nuit précédente...

Vance avait le visage livide. Sophie reconnaissait l'expression torturée qui signifiait la douleur intense qui le frappait trop souvent.

Il bondit de son fauteuil instantanément. Son visage s'était durci.

— Je croyais t'avoir dit que mon bureau t'était interdit !

La jeune femme se sentit désarçonnée par cette fureur inattendue.

— Je pensais que la situation avait changé et que je n'avais plus de raison de rester loin d'ici. Depuis combien de temps es-tu comme ça ? N'importe qui aurait pu te voir malade. Tu ne peux pas continuer ainsi, Vance.

— Au risque de me répéter, ma santé reste mon affaire personnelle. Ta pitié me rend malade !

— De la pitié !

— Tu peux cesser de jouer la comédie, maintenant, dit-il d'un ton autoritaire. Ton geste héroïque a été remarqué. La nuit dernière, tu t'es montrée généreuse envers un aveugle, mais n'aie pas peur, je ne te demande pas de recommencer. Pour être franc, un mariage fondé sur la pitié ne m'intéresse pas.

— Ça suffit, Vance !

— Si cela peut te faire plaisir, sache que j'ai perdu la tête entre tes bras. J'ai vendu mon âme pour ce petit moment. Heureusement, le matin est arrivé et avec lui, la raison.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Elle étreignait le dossier de chaise comme si c'était le seul rempart qui la préservait de la folie.

— Ce qui est arrivé hier soir n'est que le résultat d'une longue période difficile pour la compagnie. Tu as profité d'un instant de faiblesse pour servir tes desseins. Charles est quasiment sur le point de réussir. Nous n'aurons donc plus l'obligation de continuer plus avant cette comédie grotesque. Notre mariage n'aurait jamais dû exister, un autre mauvais jugement de ma part dont j'accepte l'entière responsabilité.

— Et je n'ai même pas un mot à dire.

Vance s'installa à son bureau, les mains posées bien à plat.

— Nous allons divorcer Sophie. Charles te tiendra au courant des

détails. J'ai mis sur pied un arrangement qui te dédommagera. Tu as écouté la voix du devoir et tu recevras la récompense appropriée.

— Une récompense ? Comment oses-tu ? De toute façon je ne t'accorde pas le divorce.

— Je pense que tu y viendras. Tu as une réservation sur un vol qui part de Nairobi demain matin. Dans la soirée, tu seras de retour à White Oaks.

— Suppose que je quitte le Kenya en portant ton enfant ?

Ni l'un ni l'autre n'avaient envisagé cette éventualité.

— Alors je lui constituerai un capital, je ne me déroberai pas à mes responsabilités.

— Tu te priveras de la joie de porter ton enfant dans tes bras, d'être un père ?

— Un père aveugle, n'oublie pas ! J'ai déjà mis la ferme en vente. J'avais promis à Martin de lui donner la priorité si j'en venais à la céder. Il viendra dimanche avec Marj pour une inspection détaillée avant de conclure la transaction. Il m'a quasiment déjà versé un acompte. C'est une des raisons pour lesquelles je veux que tu partes dès demain.

Sophie ne pouvait cacher son incrédulité.

— La ferme, c'est ta fierté. Tu ne peux pas l'abandonner, je ne te laisserai pas faire ! Pourquoi, pour l'amour de Dieu ?

— L'appartement me suffira largement jusqu'à la fin de mes jours. Il est plus proche de mon bureau, plus pratique... En admettant qu'il me reste encore une société après les prochaines semaines.

— Tu me traites comme si j'étais une employée que tu renverrais parce qu'elle ne t'a pas donné satisfaction. Tu ne peux tout de même pas agir ainsi avec moi.

— Je n'ai pas l'intention d'agir autrement. Jusqu'à ce que tu consentes au divorce, tu n'auras pas un sou. Sans maison et sans argent, tu n'as qu'un seul choix, partir. Voici ton billet d'avion. Charles rentrera à la ferme vers sept heures, il t'emmènera à l'aéroport demain et discutera avec toi du divorce. Je pense avoir fait le tour de la question...

— Tu peux dire à Charles qu'il perd son temps.

Elle se dirigea vers la porte et se retourna pour décocher sa flèche du Parthe :

— Je ne quitte pas le Kenya, Vance. Quand tu auras retrouvé tes esprits, tu me trouveras à l'hôtel New Stanley.

Sophie quitta le bureau avec autant de dignité que possible. Elle se demandait avec angoisse si elle sortait du même pas de la vie de son mari.

— Madame Anson ?

Sophie tourna la tête vers l'homme qui l'interpelait ainsi. La jeune femme était trop distraite pour avoir noté la présence de Peter Fromms.

— Vous allez bien ? Vous êtes toute pâle !

— J'ai faim. J'aurais dû déjeuner avant de partir en ville ce matin. C'est gentil à vous de vous en préoccuper. Comment allez-vous ?

Les portes de l'ascenseur coulissèrent silencieusement devant eux.

— A vrai dire, c'est une journée éprouvante, et elle est loin d'être terminée.

Sophie jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il est cinq heures passées.

— Je pars pour les mines de Naivasha.

— Vous partez maintenant ?

— Oui, à l'instant, puis-je faire quelque chose pour vous ?

— J'ai laissé la jeep dans une station-service aux limites de la ville pour y faire réparer le thermostat. Pourriez-vous me déposer ? Vance a encore quelques heures de travail devant lui et je dois rentrer à la maison.

Si Peter fut surpris, il le cacha parfaitement.

— Ce sera un plaisir pour moi. Mais je dois vous prévenir que les camions de la compagnie manquent singulièrement de confort.

— Je prends le risque.

Les portes s'ouvrirent sur le gigantesque hall d'entrée du complexe.

— Nous y sommes. Si vous voulez bien attendre ici, je vais chercher le camion.

— Je vous remercie, monsieur Fromms.

Le jeune homme lui dédia un sourire amical.

— J'ai horreur des formalités. Acceptez de m'appeler Peter, s'il vous plaît.

Comme Peter se dirigeait vers la porte, il croisa Martin Dean qui

franchissait le seuil de l'édifice.

— Quelle charmante surprise, madame Anson. Vous montez voir Vance ?

Peter avait disparu entretemps.

— Je m'apprête à rentrer chez moi.

Sophie n'avait pas grande envie d'engager la conversation avec Martin Dean. Ce n'était pas simplement la façon dont il avait ignoré Peter qui l'irritait, mais elle se demandait aussi quelle sorte d'homme il devait être pour s'installer dans la maison qu'un autre avait aménager. S'il était vraiment son ami, il aurait dû dissuader Vance de vendre la ferme.

— A propos, Vance vous a-t-il dit que Marj et moi venions jeter un oeil à la ferme, dimanche.

— Effectivement, il m'en a fait part.

Il émit un petit gloussement nerveux, en se tortillant le lobe de l'oreille.

— Nous avons du mal à croire à notre chance...

— Veuillez m'excuser, monsieur Dean, l'interrompit la jeune femme, mais mon chauffeur m'attend. Désolée de ne pouvoir bavarder avec vous plus longtemps.

— Pas de problème. Nous retrouverons une occasion, répondit-il d'un ton amène.

Mais ils se séparèrent froidement.

— Au revoir, jeta Sophie en se dirigeant vers le camion garé à l'extérieur.

Elle avait le désagréable sentiment d'être observée.

Peter démarra mais ne s'engagea pas tout de suite dans la circulation. Il se tourna vers Sophie, pour lui dire, les sourcils froncés :

— Il faut que vous sachiez que je ne fais pas partie des personnes que votre mari apprécie particulièrement. Je suis certain que Dean a dû s'empresse de le prévenir que je vous servais de chauffeur. Je comprendrais fort bien si vous changiez d'avis.

— J'en sais plus que vous ne le pensez, répondit calmement la jeune femme. Il m'a dit que vous aviez été amis, au point même qu'il avait pensé à vous comme associé.

Peter cilla avant de répondre.

— En effet, mais depuis de l'eau a coulé sous les ponts... Ecoutez,

Sophie, nous provoquerons les commérages si je vous dépose à cette station-service.

Sophie avait le sentiment que Peter portait une blessure secrète mais profonde. Les précautions qu'il prenait avec elle l'impressionnait favorablement et lui inspirait l'envie de mieux le connaître et de découvrir ce qui opposait le jeune homme et son mari.

— Vous souciez-vous de votre réputation ou de la mienne ?

— De la vôtre bien sûr, la mienne n'a plus grand-chose à craindre. D'autre part, je suis le suspect numéro un pour l'accident, et je suis loin d'être blanchi des soupçons qui pèsent sur moi. Votre époux n'approuvera certainement pas que vous soyez en ma compagnie même pour un court trajet dans un camion de la société.

Sophie s'installa confortablement en songeant qu'elle avait laissé son petit bagage dans le bureau de Vance.

— Je ne vais pas prétendre ne pas savoir de quoi vous parlez, mais Vance vous a gardé avec lui à la compagnie. Cela signifie certainement quelque chose...

— C'est une surprise ! Vous a-t-il dit que Nancy m'avait quitté ?

— Oui, je suis navrée. J'ai une question à vous poser et j'espère que vous pourrez me répondre en toute honnêteté.

— Me croirez-vous ?

— Bien sûr ! répondit la jeune femme avec conviction. Vance prétend que vous m'avez fait la cour la fois où vous êtes venu à Londres avec Nancy.

Il partit d'un rire bref.

— Mon Dieu, c'est vrai...

Elle était surprise de sa franchise.

— Vance et moi nous nous connaissons depuis longtemps, je me demandais souvent pourquoi il ne s'était pas marié ou simplement installé avec quelqu'un. Croyez-moi ce ne sont pas les occasions qui ont manqué. Ce soir-là, à la piscine, je l'ai surpris vous regarder. Je ne l'ai jamais vu regarder une femme comme cela. J'ai décidé de vous prêter ouvertement attention de manière à voir sa réaction, j'ai mis Nancy dans la confidence et aussi curieuse que moi, elle a trouvé l'idée excellente. Malheureusement, tout a raté, Vance s'est emporté et j'ai rarement vu quelqu'un aussi en colère. Depuis, il s'est toujours montré extrêmement poli à mon égard, mais il ne m'a jamais pardonné et ne m'a pas laissé m'expliquer. Je devais avoir perdu l'esprit pour trouver une idée aussi baroque ! Nancy vous a demandé

de l'accompagner à Londres pour s'excuser et vous expliquer toute cette stupide affaire, mais vous ne vous étiez aperçue de rien et elle préféra garder le silence. Nancy et moi considérions Vance comme notre ami le plus cher. Nous étions ravis qu'il ait un amour secret. Mais ce qui avait commencé par une innocente plaisanterie s'est achevé en véritable désastre.

— Je savais qu'il devait y avoir une explication. Il est temps que Vance sache la vérité.

Peter eut un petit rire triste.

— Il n'écouterà pas...

— Il aurait dû vous laisser vous expliquer. Et si je n'avais pas été aussi sotte, la situation n'en serait pas arrivée là. Souvenez-vous qu'il ne vous a pas complètement tourné le dos et qu'il vous a gardé dans la compagnie.

— Pensez donc ! Il le regrette à l'heure actuelle. C'est Martin qui a sa faveur, ces temps-ci. Il a mis Vance en garde et... Et je parle trop. Bien, où est cette fameuse station-service ?

Sophie lui donna quelques indications. Elle ne fut pas surprise en arrivant d'apprendre que la jeep n'était pas encore tout à fait prête et qu'il restait une heure de travail à effectuer.

— Je ne vais pas vous laisser seule. Vous avez dit avoir faim quand nous nous sommes rencontrés, et moi aussi je dois manger. Je vous propose donc de dîner en attendant.

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps...

— Il faut bien que je mange, et d'autre part, Vance me tuera, avec raison, si je vous abandonne.

Ils se rendirent jusqu'au Hilton voisin et dînèrent en continuant à bavarder : saumon fumé, pointes d'asperges et salade.

Sophie écoutait avec une attention ravie Peter lui raconter des anecdotes de l'université, comprenant mieux la profondeur de l'amitié qui unissait les deux hommes. Elle essayait de se souvenir plus précisément de ce jour chez les Anson. Si Peter avait été provocant, elle l'aurait sans aucun doute remarqué et remis à sa place.

Au dessert, elle n'écoutait plus qu'à moitié. Quand Peter prononça une phrase qui retint immédiatement son attention.

— Nancy et vous avez perdu un bébé ?

— Ecoutez Sophie, je n'avais pas l'intention de vous ennuyer avec ça.

— Otez-vous de la tête que vous m'ennuyez ! Cela a dû être

terrible pour vous deux.

— Pas plus que vous en ce moment. Vance le cache bien, mais son accident est terrible !

— Je suis heureuse que nous ayons cette conversation. Vous m'en avez dit suffisamment pour me convaincre que vous n'avez rien à voir avec les actuels problèmes de la compagnie. Mais vous avez laissé entendre que vous étiez sur une piste...

— C'est vrai, mais jusqu'à ce que je sois certain de mon fait, je ne suis pas prêt à plaider ma cause. D'ailleurs, je ne suis pas sûr de pouvoir me faire entendre... Nous y allons ? Je pense que la jeep est prête.

— Merci pour tout, Peter. Vous avez été ma providence aujourd'hui.

— C'est moi qui dois vous remercier de m'avoir écouté. Vous possédez une vertu rare, dit-il avec un sourire.

— Je suis à votre disposition.

— Je sais que vous êtes sincère.

Avec un geste d'adieu de la main, Peter prit la direction de la mine.

La jeune femme s'employa à régler la facture et reprit la route de la ferme.

Sur la piste poussiéreuse, le parfum puissant des orangers la surprit avec ravissement. Comment Vance pouvait-il se résoudre à abandonner ce paradis ? Et par quel moyen l'en dissuader, elle avait du mal à envisager leur séparation.

— Où étais-tu ?

Vance avait ouvert la porte d'entrée avant qu'elle n'ait eu le temps de saisir la poignée. Elle recula d'un pas, surprise par sa présence. *Il l'attendait.* Martin avait dû l'avertir qu'elle était partie avec Peter. Sophie éprouva une sourde appréhension en voyant l'expression de Vance.

— A une station-service de Nairobi, attendant que la jeep soit réparée.

Elle commença à s'éloigner lorsqu'il l'agrippa brutalement par le poignet.

— Et tu as été toute seule pendant ce temps ?

— Martin Dean n'a pas perdu de temps, n'est-ce pas ? Peter avait

raison !

— Les preuves contre Peter Fromms s'accumulent à chaque minute. Il n'a pas d'alibi pour la nuit où la ferme a été incendiée ! Ne peux-tu pas comprendre à quel point il peut être dangereux de te retrouver avec lui en ce moment ? Je t'ai dit le soir de la réception qu'on ne pouvait pas lui faire confiance... Martin est venu m'avertir, parce qu'il se faisait du souci de t'avoir vue partir avec lui.

Soudain, il la serra dans ses bras. Il l'embrassa avec une fougue rageuse, étouffant la réponse sèche qu'elle avait au bord des lèvres, la jeune femme avait l'impression que Vance était en proie à quelque démon intérieur et voulait lui faire partager ses tourments.

Enfin, Vance la repoussa d'un geste brusque.

— Vance, tu dois m'écouter ! Peter attendait l'ascenseur quand j'ai quitté ton bureau et au moment où il m'a expliqué qu'il partait pour la mine, je lui ai demandé de me déposer à la station-service. Il m'a prévenue que tu n'aimerais pas cela, que les gens allaient jaser. Si tu veux la vérité, c'est moi qui ais insisté.

— Tu es tombée dans son piège. Sachant que je ne serais pas d'accord, il s'est couvert en te le disant lui-même, il a fait en sorte que tu insistes. Ce type n'a aucune morale. Raison de plus pour que je te renvoie en Angleterre, tu y seras en sécurité. Si tu avais besoin d'aide pour la jeep, tu aurais dû me le dire.

— Quand j'ai quitté ton bureau, Vance, j'avais autre chose en tête, expliqua-t-elle calmement. Peter a cru que j'étais malade. Il ne pouvait pas se montrer plus gentil et prévenant.

— Tu le défends, Sophie ?

— Il m'a expliqué ce qui s'est passé en Angleterre, il y a trois ans, et je connais maintenant des faits que tu ignores.

— Tu voudrais me faire croire que Peter n'a pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour te séduire ce soir-là ? J'étais présent et je m'en suis parfaitement rendu compte... Je n'ai jamais cru que je pouvais me tromper à ce point sur quelqu'un.

— Tu as tout vu, c'est exact, mais tu ne connais pas les véritables motivations de son acte.

— De quoi parles-tu ?

— Mais c'était une plaisanterie, Vance ! Nancy était au courant. Ils se demandaient si tu étais amoureux. Peter était persuadé de te connaître mieux que n'importe qui, et s'est trouvé surpris par ton comportement avec moi. Alors, il a eu l'idée de ce test que lui-même trouve stupide maintenant.

Vance marmonna quelques mots inintelligibles.

— Il t'a vraiment eue !

— Comment peux-tu te tromper à ce point ? C'est moi qui lui ai parlé de cette histoire, il n'aurait jamais abordé seul le sujet. Pourquoi ne lui as-tu pas laissé le temps de s'expliquer ? Tu as sacrifié sans recours votre amitié. J'ai l'impression que la seule chose dont Peter se soit rendu coupable, c'est d'une innocente plaisanterie qui a mal tourné.

Vance restait immobile.

— Tu aurais fait un maître du barreau, félicitations. Il a trouvé un précieux avocat en ta personne, ma chère femme.

— Peter est encore amoureux de sa femme, et souffre de leur séparation. Ce pauvre garçon a passé la majeure partie du dîner à parler de son mariage et...

— Le dîner ?

— Oui, nous avons dîné ensemble en attendant que la réparation de la jeep soit terminée. Il a refusé de me laisser attendre seule. Pendant la conversation, il m'a parlé du bébé qu'ils ont perdu.

— Le bébé ? dit-il en se frottant la nuque. Quel bébé ?

— Nancy a fait une fausse couche après six mois de grossesse. Peter m'a expliqué que cela a pratiquement détruit leur mariage.

— Et quand ont eu lieu tous ces événements ?

Sophie frissonna en évoquant la tristesse de la voix de Peter.

— Je ne sais pas exactement, il y a environ deux ans, je pense, mais je peux me tromper. Pour être tout à fait franche, je suis étonnée qu'il travaille encore avec toi. En ce moment, il se livre à des recherches sur l'effondrement de la mine.

— Il t'a eu jusqu'au bout. Il cherche quelque chose Sophie, retiens bien ce que je te dis. Je ne serais pas surpris qu'il passe par ici à son retour de la mine, histoire de voir si tout va bien.

— Je ne te comprends pas, Peter a admis avoir fait une grosse erreur. C'était ton meilleur ami, Vance !

— « Était » est le mot juste.

Sophie se sentait impuissante devant tant d'obstination. Elle se préparait à rétorquer lorsqu'un coup frappé à la porte l'interrompit. Vance laissa échapper un rire rauque.

— Mon meilleur ami n'a même pas attendu d'être allé à la mine pour passer ici ! Pourquoi se priverait-il ? Il est sûr d'être le bienvenu !

Dans sa colère, il bouscula Sophie en se précipitant à la porte, à tâtons et en vacillant.

— Que voulez-vous, Fromms ?

— C'est James, monsieur Anson. Désolé de vous déranger, mais Diablo a une grosseur à la jambe, il a de la fièvre. J'ai préféré vous prévenir.

Vance prit son erreur avec un aplomb remarquable, mais Sophie discerna un afflux de sang qui empourpra le visage bronzé du jeune homme.

— Désolé de la méprise, James, je vous rejoins dans un instant à l'écurie.

L'autre homme acquiesça, salua Sophie et s'en retourna.

— Nous n'en avons pas fini avec cette conversation, dit Vance en sortant en trombe de la ferme.

Sophie préféra partir pour Nairobi avant son retour. Elle avait l'impression que son mari ne serait pas satisfait tant qu'il ne l'aurait pas personnellement accompagnée jusqu'à l'avion et aurait bouclé sa ceinture de ses propres mains.

Avec résolution, elle prépara un petit bagage contenant assez de vêtements pour une semaine, le temps de mettre un plan sur pied. Pour la seconde fois de la journée, elle prit le chemin de la ville. Son premier voyage avait débuté sous de bien meilleurs auspices !

Malgré la saison qui avait amené son plein de touristes à Nairobi, elle espérait trouver une chambre au New Stanley ou à l'hôtel Hilton.

— *Jambo*.

Sophie essayait l'un des quelques mots de swahili qu'elle avait appris.

— *Jambo*, répondit la préposée de la banque en souriant.

Après son salut, Sophie revint à l'anglais et retira la somme qu'elle avait demandé à son beau-père de lui envoyer la veille.

En rentrant à l'hôtel, elle flâna un instant sur le marché. Son attention fut attirée par une statuette sculptée à la main qui représentait la tête d'un fier guerrier bantou. Quelque chose dans la ferme ligne de la mâchoire lui rappela Vance.

Elle portait dans son sac une brochure qu'elle était allée chercher le matin à l'université. On y trouvait les rudiments de swahili. Après tout, elle était diplômée de l'Ecole Internationale !

Sophie avait également pris contact avec une agence immobilière dans le but de louer un appartement. Elle préférait cette solution à l'impersonnalité d'une chambre d'hôtel. Cela lui donnerait un sentiment de stabilité et démontrerait à Vance à quel point elle était déterminée à ne pas abandonner leur mariage.

Il était six heures lorsque Sophie pénétra dans le Hall du New Stanley, ayant laissé ses coordonnées à Charles elle espérait trouver un message. La jeune femme tenait à ce que quelqu'un s'occupe de la visite de Vance chez le Dr Stillman. Il serait difficile de l'emmener jusqu'à l'hôpital.

Elle aperçut soudain la haute silhouette de Vance. Sophie n'était pas très surprise de le trouver là, elle se prépara au pire.

— Tu aurais pu avoir la décence de me faire savoir que tu avais quitté la ferme hier soir, dit le jeune homme quand elle lui toucha le bras.

Même s'il essayait de se maîtriser, sa colère était visible.

— Je t'avais dit que je serais à l'hôtel ! A vrai dire, j'ai estimé que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de partir et d'éviter ainsi une scène devant Charles ce matin.

— Où es-tu passée toute la journée, le gérant m'a dit que tu étais partie à huit heures ce matin.

« S'est-il vraiment fait du souci pour moi ? » se demanda Sophie avec un petit pincement au cœur.

— J'ai visité Nairobi.

— Toute seule ?

— Avec un groupe. C'est quelque chose que j'avais envie de faire depuis mon arrivée au Kenya.

— Tu as raté le vol d'aujourd'hui, mais j'ai fait une réservation pour demain.

Il extirpa de sa poche le fameux billet.

— Je tiens à ce que tu le prennes. Charles t'accompagnera pour prendre soin des bagages et pour discuter des conditions du divorce.

— Inutile d'espérer que je prendrai cet avion.

Le jeune homme semblait sur le point d'exploser.

— Puisque tu refuses de rentrer à Londres, tu en prends l'entière responsabilité.

— Je suis une femme adulte, Vance, et aussi une femme mariée.

— Nairobi n'est pas un endroit pour une femme comme toi. Tu ne connais pas cette ville, ce n'est pas Londres, Sophie, nous sommes en Afrique.

Un coup à la porte les interrompit. Sophie courut ouvrir la porte, soulagée.

— Charles ! Entrez je vous en prie.

— Bonjour, Sophie. Parfait, vous êtes là tous les deux ! J'ai des nouvelles pour vous, mais si je dérange, je peux revenir plus tard.

— Non, non. Asseyez-vous, je vous en prie. J'attendais justement de vos nouvelles, assura-t-elle. Je vais nous commander un dîner à l'office, nous discuterons pendant le repas. Passez à la salle de bains pendant que je les appelle.

— Merci, très chère.

Du coin de l'œil, Sophie, le récepteur à la main, regardait Vance se débarrasser de sa veste, de son gilet, et de sa cravate.

— Nous n'avons pas achevé notre conversation, Sophie, reprit Vance, ne t'attends pas à ce que je reparte avec Charles, tout à l'heure.

— Mais au contraire, je serais ravie de te garder avec moi, dit-elle avec audace.

— Tu as laissé ta valise à mon bureau, hier. Je te l'ai déposée dans le placard. Puisque tu n'as pas l'intention de quitter Nairobi, je me

demande pour quelle raison tu avais préparé ce bagage.

— Lorsque je suis venue te voir, j'espérais que nous pourrions rester à Nairobi, dîner ensemble, aller danser, bavarder et passer la nuit sur place.

Avant que Vance eut une chance de répondre, Charles entra dans la chambre. En regardant le visage de son mari, Sophie fut convaincue qu'il avait été désarçonné par son explication. Il ne saurait jamais à quel point la scène de la veille l'avait fait souffrir.

Charles les ramena au présent.

— As-tu dit à Sophie ce que nous avons découvert ?

— Non, pas encore.

Charles adressa un regard interrogateur à Sophie. Vance lui demanda :

— As-tu écouté la cassette de Mac Pherson ?

— J'ai fait mieux. Je l'ai fait écouter tout à l'heure aux membres de la Commission d'enquête. C'est la raison pour laquelle j'étais en retard. Tous les éléments du puzzle sont pratiquement en place, bien plus tôt que je ne pensais. Grâce à vous, Sophie, les ennuis de Vance sont presque terminés.

Une expression de surprise se peignit sur le visage de la jeune femme.

— En quoi ai-je été utile ?

— Dis-le-lui, Vance. Après tout, si tu n'avais pas utilisé les informations que Sophie t'a données, cela nous aurait pris des semaines !

Le visage de Vance gardait son expression fermée. Visiblement, il n'appréciait pas l'idée de la mettre au courant. Compte tenu des excellentes nouvelles, Sophie pensait qu'il aurait pu manifester plus de joie devant l'espoir.

— Si tu te souviens de la conversation que nous avons eus hier à propos de Peter, tu m'as appris qu'ils avaient perdu un bébé. Lorsque tu m'as dit que cela s'était passé il y a deux ans, je me suis souvenu de quelque chose... J'ai donc appelé Nancy à Perth. Non seulement tu avais raison à propos de Peter, mais j'ai découvert pourquoi Nancy l'a quitté. Ils se sont querellés au sujet d'une tentative de chantage exercée sur Peter par Martin Dean. Cela, et plus encore la mort du bébé, a incité Nancy à le quitter pour un temps afin de prendre ses distances et de réfléchir à leur avenir.

— Martin faisait chanter Peter ?

Vance se passa la main dans les cheveux, apparemment embarrassé d'admettre le reste de l'histoire.

— Les règles que j'ai édictées au sein de la compagnie sont très rigides. Pas d'alcool pendant les heures de travail, et cela sans aucune exception. Un soir, il y a deux ans, Peter avait pris quelques verres, il venait juste d'apprendre que Nancy avait perdu le bébé. Il n'était pas en service, bien sûr, mais il y a eu une urgence à la mine et en tant qu'ingénieur en chef, il a été appelé sur les lieux. J'étais en voyage à Londres à l'époque. Peter prit la situation en main et régla le problème en dépit du chagrin qu'il éprouvait. Il surprit également Martin Dean au bureau en pleine nuit. Martin était en train d'étudier des plans sur lesquels il ne travaillait pas, ceux de la mine de Naivasha. Personne d'autre que Peter et moi n'avait accès à ces plans. Lorsque Peter l'a confondu, Martin l'a menacé de le dénoncer d'avoir bu ce soir-là. Il savait que j'aurai renvoyé Peter sans hésitation... Du moins il en était persuadé.

Sophie voyait clairement la manœuvre de Martin.

— Pour aller plus vite, Peter n'a pas dénoncé Martin mais il a parlé de l'affaire à Nancy qui l'a supplié de tout me révéler. Mais il avait peur, nous savons tous pourquoi.

— Comme cela a dû être horrible pour Peter !

— C'est la vérité, répondit Vance avec une grimace. Après cela, Dean a commencé à faire courir des bruits sur Peter et la boisson. Les commérages se sont répandus comme une tramée de poudre.

— Alors qu'en réalité il boit rarement, ajouta Sophie. Il n'a commandé ni bière ni vin pendant notre dîner, hier soir.

Vance s'adossa, il semblait tourmenté.

— Nancy, en voyant ce qui se tramait, a continué à prier Peter de m'en rendre compte, mais il a refusé en disant qu'il surveillait Martin de près et attendait le moment favorable pour l'attraper, la main dans le sac.

— Il a vécu un véritable enfer !

— Martin a prétendu que Peter avait fait des avances à sa femme et comme un imbécile, je l'ai cru.

— Parce que tu étais persuadé qu'il m'avait fait la cour à Londres, dit lentement Sophie, percevant la complexité du piège dans lequel était tombé le pauvre Peter.

— Au moment des promotions, j'ai nommé Martin ingénieur en chef et j'ai rétrogradé Peter jusqu'à ce qu'il fasse de nouveau ses preuves. Pour être franc, je ne pensais pas qu'il y parviendrait. Nancy

a été furieuse contre Peter parce qu'il n'avait rien fait pour empêcher les sanctions. Elle a menacé de le quitter en espérant que cela le ferait réagir. Mais il a tenu bon, espérant que la vérité viendrait au jour.

— Heureusement, c'est chose faite, maintenant, cria Sophie.

— Malheureusement, il y a eu des conséquences irréparables.

— Peter a probablement pensé qu'il était descendu trop bas et que Nancy serait mieux sans lui, dit pensivement la jeune femme.

— Ce sont tout à fait les mots de Nancy, tu es intuitive, Sophie.

Elle eu un petit rire triste.

— Pas intuitive, Vance. D'après ce que j'ai pu observer jusqu'à présent, les gens ont tendance à se laisser entraîner par les événements.

Elle jeta un regard à Charles qui assistait à toute la scène en témoin silencieux.

Un coup discret fut frappé à la porte, Vance alla ouvrir. Le garçon apportait le dîner. Elle regarda son mari donner un pourboire au serveur et le raccompagner à la porte, *Vance agissait presque aussi naturellement que quelqu'un qui voyait*. Il s'était parfaitement adapté à son nouvel et malheureux état. Si seulement les maux de tête pouvaient disparaître...

— Tout cela a l'air délicieux, s'exclama Charles en servant le vin tandis que Sophie posait le repas de Vance devant lui.

— Ce qu'il y a de merveilleux, poursuivit l'avocat, c'est que Nancy a autorisé Vance à enregistrer leur conversation et qu'elle est en route pour Nairobi afin de témoigner officiellement devant la Commission d'enquête.

— Mais c'est fantastique ! Peter le sait ?

— Il le sait, murmura Vance. Nous avons passé toute la nuit à parler... Nous avons fait la paix, je dois t'en remercier. Tu m'as aussi aidé à me débarrasser de l'influence pernicieuse de Martin et de sa jalousie malade.

Les yeux de Sophie étaient remplis de larmes.

— Je suis si heureuse, Peter se faisait un réel souci pour toi. Je pense que c'est vraiment quelqu'un de précieux.

Vance s'éclaircit la gorge.

— Je suis d'accord. Dieu soit loué, tu l'as défendu.

Vance avait dit cela dans un soudain élan de gratitude, il s'était laissé aller, chose rare depuis son accident !

— *Amen*, ajouta chaleureusement Charles. Toutes les pistes mènent à Martin et les témoignages combinés de Peter et de Nancy sont accablants.

— Il avait des complices, intervint Vance, Ralphs, Fogarty et quelques autres que nous ne tarderons pas à découvrir.

Sophie pressa la main de Vance, oublieuse un instant de leurs différends.

— Tu dois être l'homme le plus heureux du monde... Tu n'allais pas vraiment vendre la ferme à Martin, n'est-ce pas ?

Après une courte pause, Vance retira sa main sous le prétexte d'avaler une gorgée de vin.

— Oui, Sophie. Maintenant que je suis aveugle, je ne vois plus de raison de la garder. De toute façon, tant que l'affaire n'est pas définitivement réglée, l'option prioritaire reste à Martin, je ne veux pas lui donner de soupçon. Par la suite, je la remettrai en vente.

Le ton définitif réveilla la tristesse de Sophie.

— As-tu des preuves formelles de sa culpabilité ? demanda-t-elle pour se distraire du chagrin qui l'avait envahie.

— Nous en avons, intervint Charles, en tournant vers elle son regard gris plein de sympathie. Mac Pherson est un contremaître qui était de service la nuit où Peter a été appelé d'urgence. Il a aperçut Ralphs et Martin qui s'introduisaient dans les bureaux sans autorisation. Et pas seulement ce soir-là, mais également en de nombreuses autres occasions. Martin l'a menacé de se venger sur sa famille si jamais il parlait. Il faut dire que Mac Pherson a surpris Dean s'introduisant dans la galerie un peu avant l'effondrement, mais comme Peter, il était terrifié par ce diable d'homme. La nuit dernière, Vance a obtenu son témoignage enregistré. Nous le tenons avec tout cela ! conclut l'avocat avec un sourire féroce.

— Bien sûr, c'est Martin qui a enlevé ces madriers avant l'explosion. Il espérait que le blâme retomberait sur Peter. Ses plans ont presque été couronnés de succès.

— Martin a commis une seule erreur, poursuivit Charles. Si vous vous souvenez Sophie, il m'avait invité avec un groupe de personnes à prendre un verre chez lui, le soir de votre réception. Il avait déjà trop bu, nous étions à peine arrivés qu'il a lancé la conversation sur Peter. Mais ce qui l'a perdu, c'est qu'il a lourdement insisté sur les défauts de Peter, notamment sur son penchant pour l'alcool et les femmes, lorsqu'il a mentionné votre nom, Sophie, j'ai compris qu'il ne s'agissait que d'un tissu d'inventions.

— J'aurais dû m'en apercevoir depuis longtemps, murmura Vance, quel idiot j'ai été !

— Honnêtement Vance, hasarda Sophie, si nos rôles avaient été inversés et que Nancy ait tenté quoi que ce soit pour te séduire, j'aurais empoisonné ton martini.

Charles désamorça la situation explosive par un rire amusé.

— Tu sais, reprit-elle, j'ai toujours pensé que Martin avait eu un étrange comportement le jour où il a fait ma connaissance. Il n'a pas arrêté de nous observer. J'ai d'abord pensé que c'était à cause de la peine qu'il pouvait éprouver, puisque Vance l'avait tenu en dehors du secret, ou quelque chose dans le genre. Maintenant que les faits sont connus, je crois qu'il était tout simplement jaloux de toi, Vance, non seulement à cause de ce que tu représentes, mais surtout pour ce que tu es. Parce que ta cécité n'a pas diminué l'admiration et le respect que te portent ceux qui te connaissent, tes employés ou ta femme. Je pense que cela a dû le choquer et exacerber ses mauvais sentiments.

— Je ne l'aurai pas mieux analysé, conclut Charles en tendant une main encourageante à Sophie de l'autre côté de la table.

— Ils paieront cher les deux meurtres qu'ils ont commis, murmura Vance avec ferveur.

— A titre de précaution, la commission d'enquête a mis sous surveillance tous ceux qui sont appelés à témoigner dans cette affaire. S'ils font le moindre mouvement, ce sont des hommes morts.

Charles remit sa veste et attrapa sa serviette.

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais retourner à l'appartement pour appeler Marion. J'ai enfin de bonnes nouvelles à lui transmettre. Vance, il y a encore de durs moments à venir mais le pire est derrière toi.

— Je vous reconduis, dit Sophie en se dirigeant vers la porte avec Charles.

— Je vous verrai demain vers sept heures, murmura ce dernier en l'embrassant. Soyez prête !

Sophie réalisa que Charles avait, en toute loyauté, l'intention d'exécuter les instructions de Vance. La seule solution pour qu'il ne soit pas blâmé par son mari serait qu'elle ne soit pas présente au rendez-vous.

— Ta présence à mon côté n'est pas requise plus longtemps. Je divorce, Sophie. N'essaye pas de me résister, tu le regretterais, lui dit alors Vance.

La jeune femme prit une profonde inspiration.

— Je ne résiste plus, tu auras ton divorce. Je consens d'avance à toutes les conditions.

Vance resta impassible.

— Tu es sincère ? demanda-t-il brutalement.

— Tout ce que je demande, c'est de pouvoir conserver ma bague de fiançailles. Je garderai toujours en mémoire le souvenir du jour où tu m'as demandé de t'épouser.

Sophie traversa la pièce et posa son alliance au creux de la main de Vance.

Il glissa la bague dans la poche de sa chemise. Ce geste détruisit les derniers espoirs de Sophie.

— Que vas-tu faire Sophie, demanda-t-il en rompant un silence lourd de chagrin.

Elle releva la tête.

— Cela ne te concerne plus. Tu m'as fourni un billet d'avion, Charles me dira le reste, n'est-ce pas ?

Lentement, Vance se leva et remit son gilet et sa veste, mais ses mouvements étaient ceux d'un homme de soixante ans.

— Bien, je ne vois rien d'autre à ajouter. Au revoir, Vance.

— Sophie... Avant que je parte, y a-t-il quelque chose dont tu aurais besoin ?

— Ma liberté suffira.

— Vivras-tu à Londres avec tes parents ?

Elle le regarda, attentive.

— Probablement pas. Mais ce qu'il y a de sûr c'est que ma vie ne t'appartient plus. A moins que tu ne me demandes de rester avec toi, ceci est un *adieu*.

Brusquement, il ouvrit la porte et s'éloigna d'un pas chancelant suivant le mur jusqu'à l'ascenseur. Sophie resta sur le seuil de la porte. Inquiète, elle demanda à la réception de prévoir un taxi. Sophie ne savait pas très bien à quoi attribuer sa pâleur, souffrait-il d'une de ses terribles migraines ou était-ce le choc éprouvé en la voyant accepter de le quitter ? En tout cas, la jeune femme n'était pas rassurée, Vance paraissait malade, faible...

Jusqu'à aujourd'hui, elle avait toujours été parfaitement sincère avec lui, aussi la croyait-il quand elle affirmait partir le lendemain.

Pourtant...

Pleine de résolution, Sophie refit ses bagages, se rendit à la réception pour payer sa note et déchira le billet d'avion dont les morceaux atterrirent dans une corbeille à papiers.

Moins d'une demi-heure plus tard, la jeune femme était installée dans la suite nuptiale de l'hôtel Hilton. Comble de l'ironie, c'était la seule chambre disponible !

La jeune femme s'installa avec un verre de jus de fruit sur la terrasse de la chambre qui dominait les lumières de Nairobi. La nuit était fraîche, mais sans excès et elle passa la majeure partie de la soirée à contempler le paysage, tout en réfléchissant au moyen de reconstruire son mariage. Le lendemain, elle avait projeté de trouver un appartement et de s'inscrire à un cours de swahili. Sophie avait également l'intention de prendre contact avec Charles pour lui expliquer pourquoi elle était partie sans un mot du New Stanley. De plus, Charles était son seul espoir pour veiller à la santé de Vance.

Le lendemain, pendant son petit déjeuner, Sophie tenta de joindre Charles à l'appartement, sans succès. Une nouvelle tentative soldée par un échec, elle comprit que l'avocat savait maintenant qu'elle avait disparu.

Pendant les deux heures suivantes, elle tenta toujours de le joindre, en vain. Charles était probablement au bureau de Vance pour l'informer de la disparition de Sophie. Compte tenu des circonstances, cette dernière n'osa pas téléphoner là-bas.

A midi, elle se rendit au New Stanley, espérant le trouver.

— Charles ?

Il était au comptoir en conversation avec l'employé de la réception.

— Sophie !

Une expression de soulagement effaça l'air soucieux de l'avocat.

— Je vous ai cherchée partout. L'aéroport, la gare, les loueurs de voitures, je suis passé partout. Ma chère enfant, vous m'avez fait passer les pires moments de mon existence !

Sophie se sentit coupable, Charles s'était fait un tel souci !

— Je suis désolée, commença-t-elle hors d'haleine, mais je n'avais pas l'intention de partir pour Londres, ce matin, ou de discuter du divorce. Je suis incapable d'envisager de me séparer de Vance. C'est aussi difficile que d'essayer d'arrêter de respirer. Je l'aime tant, Charles. Alors, poursuivit-elle un peu plus calmement, je me suis dit

que pour que vous n'encouriez pas de blâme, le mieux était de disparaître.

— Sophie, murmura Charles en la prenant dans ses bras.

Ce comportement affectueux libéra les larmes de la jeune femme. Elle sanglota sur son épaule sans se soucier des regards curieux des clients et du personnel de l'hôtel.

— Je sais qu'il m'aime encore, Charles, dit la jeune femme en se séchant les yeux. Si seulement il nous donnait une chance... Et je me fais tant de souci à propos de ses migraines que je peux à peine dormir la nuit. Il faut absolument que quelqu'un le persuade d'aller voir le médecin, peut-être pourrions-nous appeler son père ? Winslow prendra le prochain vol, si vous n'arrivez pas à convaincre Vance.

Charles lui passa un bras apaisant autour des épaules.

— Venez vous asseoir un instant.

Il la conduisit jusqu'à une banquette de velours et la contempla avec des yeux compatissants.

— J'ai quelque chose à vous dire, Sophie, ce faisant, je brise un secret, mais j'estime que vous êtes en droit de savoir la vérité.

— Quelque chose est arrivé à Vance ! Ne me cachez rien, je vous en prie.

— Vance s'est rendu à l'hôpital la nuit dernière. L'autre jour, à l'appartement, il a eu un accès de migraine si terrible qu'il s'est évanoui pendant quelques secondes. Quand je lui ai dit que j'appelais une ambulance, il m'a répondu qu'il était déjà allé voir le docteur et qu'il connaissait la cause de ses maux. Une nouvelle radio a montré que le fragment, toujours logé dans son œil gauche, s'est déplacé. En revanche, le médecin pense pouvoir être en mesure de l'atteindre maintenant, Vance est en chirurgie actuellement.

— C'est incroyable, murmura Sophie, essayant de mettre en ordre les informations qu'elle venait de recevoir.

— C'est la vérité, répondit Charles en souriant. Vance ne désirait pas vous mettre au courant. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous après mon départ, mais il s'est décidé à tenter l'opération plus tôt que prévu.

La jeune femme ferma les yeux mesurant toute l'importance du fait.

— Vance est rentré sous anesthésie, ce matin, en vous croyant sur le chemin de Londres. S'il a la moindre idée de votre présence ici ou s'il apprend que vous êtes informée de son opération, cela risque de

mettre en péril son rétablissement. Comprenez-vous ce que cela signifie.

— Alors, il est persuadé que vous m'avez vue partir ce matin à l'aéroport.

Charles inclina sa tête grise.

— Je lui ai menti tout comme vous l'avez fait, ma chère, en lui faisant croire que vous lui accordiez le divorce et que vous disparaissiez de sa vie pour toujours. En m'apercevant ce matin que vous aviez disparu de votre chambre, je n'ai pas été surpris mais je tenais à vous joindre pour tout vous révéler.

Sophie le regarda avec des yeux suppliants.

— Que puis-je faire Charles, je ne peux pas le quitter !

Il soupira.

— Il doit continuer à ignorer que vous êtes ici. Mon avis, pour ce qu'il vaut, serait de rester tranquille et de tenir bon en attendant le moment opportun, vous avez toutes les chances de réussir, Sophie.

— Comment pourrais-je gagner maintenant, il croit que je suis d'accord pour divorcer ?

— Faites-moi confiance, je connais Vance depuis des années. Lorsqu'il m'a appelé après l'accident, je ne donnais pas une chance à votre mariage. Pour être franc, je ne m'attendais pas à vous trouver au Kenya. Il m'avait parlé de la lettre qu'il vous avait envoyé...

— Même si j'avais reçu cette lettre, je l'aurais ignorée, assura Sophie.

— Je vous crois volontiers, répliqua Charles. En tout cas, Vance m'avait paru fermement déterminé à mettre fin à votre mariage. Imaginez ma surprise quand j'ai appris votre présence ici, Vance avait demandé votre concours et il agissait presque comme un mari.

— Il ne m'a autorisé à rester que parce que vous l'avez demandé, dit la jeune femme d'une voix tremblante. Pour donner l'illusion d'un front uni.

— C'est là où vous vous trompez, Sophie, je partageais complètement les inquiétudes de Vance. Je ne lui aurais jamais conseillé une chose pareille ! Mais il a trouvé là un moyen de vous garder avec lui, sans avoir à admettre qu'il avait envie de sa femme à ses côtés.

Un sourire éclaira lentement le visage de Sophie.

— Je ne sais pas comment vous remercier de m'avoir appris tout cela, Charles. J'avais besoin de l'entendre bien plus que vous ne le

pensez.

— Il y a encore une information que vous devez savoir, mais c'est le Dr Stillman qui doit vous la fournir. Pourquoi n'iriez-vous pas le voir à l'hôpital, je vous y rejoindrai dans une heure environ.

— Merci, Charles, murmura Sophie en l'embrassant.

Dans le taxi qui la conduisait à l'hôpital, elle sentait son cœur battre la chamade. Pourquoi le docteur voulait-il s'entretenir avec elle ?

— Madame Anson ?

Un homme aux larges épaules, le visage dissimulé derrière un masque chirurgical, se dirigeait vers Sophie. La jeune femme parcourait à pas nerveux la salle d'attente. Elle ne reconnut le Dr Stillman que lorsque ce dernier se démasqua.

— Dieu merci, c'est vous.

— J'avais cru comprendre que vous étiez repartie en Angleterre.

— Vance le pense, mais je tenais à prendre de ses nouvelles. Charles m'a expliqué pour l'opération, il m'a dit également que vous aviez quelque chose d'important à me confier. Donnez-moi des nouvelles de Vance, je vous en prie.

— Rassurez-vous, madame Anson, l'opération a été un succès complet.

— Dieu soit loué, murmura-t-elle. J'ai supplié Vance de se rendre à son rendez-vous la semaine dernière, il n'a rien voulu entendre. Ses migraines ne cessaient d'augmenter.

— Cela a été une excellente chose, sinon il aurait été sans doute trop tard.

— Que voulez-vous dire, il aurait risqué sa vie ?

— Calmez-vous, venez vous installer ici avec moi, dit le médecin d'un ton apaisant en guidant Sophie vers une des chaises qui meublaient le salon d'attente.

— Votre mari tenait à ce que vous ignoriez son état. Que vous a-t-il dit exactement ?

— Rien du tout, mais n'importe qui pouvait voir que ses douleurs allaient en s'aggravant depuis cette chute.

— Il ne vous a pas parlé du résultat de son examen de la semaine dernière ?

— Il ne m'a même pas dit qu'il était passé vous voir ! C'est Charles, je veux dire, monsieur Rankin qui m'a...

La voix brisée par l'émotion, Sophie ne put continuer, le Dr Stillman prit la parole.

— Le choc que votre mari a reçu en tombant a déplacé l'éclat logé

dans son œil. Celui-ci s'est retrouvé à un emplacement sensible et votre mari a commencé à souffrir. Voyez-vous, quand le fragment s'est logé derrière son œil, après l'accident, nous ne pouvions pas l'atteindre, il faisait pression sur le nerf optique, nous l'avons cru sévèrement endommagé. Heureusement, avec le choc, nous avons pu observer qu'il n'était qu'offensé. La lumière pouvait passer un peu.

— Ce qui signifie que le nerf fonctionnait !

— Excellent diagnostic. Néanmoins, les chances qu'il soit réellement intact étaient minces... J'en ai fait part à votre mari, dans un premier temps, il ne voyait pas l'utilité de se lancer dans une procédure qui comportait si peu de garanties. En effet, avant l'opération, je n'avais pas la possibilité de mesurer la gravité de la lésion. Il avait donc choisi de vivre avec ses migraines et il a brusquement changé d'avis hier soir.

— Dites-moi ce que vous avez trouvé, réussit à dire Sophie d'une toute petite voix.

— Ce que j'espère avoir trouvé, pour être exact. Il y avait une chance sur un million et pourtant, il semble qu'aucune des fibres optiques n'ait été rompue... Donnez-moi votre main, madame Anson.

La jeune femme lui tendit une main tremblante. Il sortit de sa poche un petit éclat de métal, et le posa dans la paume de Sophie.

— Je pense que c'est un souvenir que vous aimeriez conserver.

Elle regarda un instant le fragment, puis referma ses doigts dessus. Cette petite pièce de métal avait enlevé la vue à Vance, et maintenant, elle le tenait au creux de sa main. C'était à peine croyable.

— Cela signifie qu'il va recouvrer la vue, docteur ?

Le Dr Stillman soupira profondément.

— Le nerf est tout de même resté dans une position délicate pendant plus d'un mois. J'ai dû le retendre, cela prendra un peu de temps pour qu'il fonctionne de nouveau. Mais il peut également s'arrêter au stade de régénération où il est arrivé. En d'autres termes, votre mari peut rester aveugle tout en étant sensible à la lumière, comme vous avez pu déjà le constater.

— Mais si sa vue doit revenir, combien de temps cela prendra-t-il ?

— C'est difficile à dire. Une semaine, dix jours peut-être. Certainement pas plus tôt en tout cas. Le temps doit faire son œuvre, maintenant, mais je ne garantis rien, madame Anson.

— Je sais, docteur, mais cet espoir est déjà un miracle.

— Le véritable miracle, madame, est qu'il se soit cogné la tête au

bon endroit, sans cela, le fragment aurait continué à faire pression sur le nerf avec les conséquences que vous savez. Il aurait été bientôt trop tard pour envisager une opération, les tissus ne se seraient jamais régénérés. Cette chute a été sa providence.

— C'est terrible que Vance m'ait tenu à l'écart de tout cela.

— J'en suis pleinement conscient, madame Anson. A cause de la nature délicate de son opération, il serait mieux qu'il ignore votre présence pendant sa convalescence. Tant de facteurs émotionnels entrent en jeu, que je préférerais éviter tout choc psychologique. Il doit garder toute son énergie pour se battre et voir de nouveau.

Le médecin tapota paternellement l'épaule de la jeune femme.

— Vous êtes naturellement la bienvenue ici, vous pourrez rester dans sa chambre, mais au nom du ciel soyez discrète. Je demanderai au personnel de vous ignorer. Dès que nous aurons enlevé les bandages, vous pourrez recommencer votre bataille, conclut-il, les yeux pétillants.

Sophie sourit à travers ses larmes.

— En fait de bataille ce serait plutôt une guerre à outrance, docteur !

Il sourit gentiment.

— Mais vous êtes une bonne combattante, madame Anson. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai des malades qui m'attendent.

— Je ne sais comment vous remercier, docteur Stillman, les mots ne sont pas suffisants.

— Il ne sera pas en salle de réveil avant neuf heures, plus tard, peut-être. Vous avez encore un bon moment à attendre, vous devriez vous reposer et en profiter pour manger quelque chose.

Suivant le conseil du médecin, Sophie dîna légèrement à la cafétéria de l'hôpital. En avalant distraitement son repas, elle pensait que Vance serait au moins débarrassé de ses douleurs s'il ne recouvrait pas la vue.

Incapable de garder plus longtemps toutes ses nouvelles pour elle, Sophie décida brusquement de téléphoner en Angleterre. Vance avait besoin des pensées de tous ceux qui l'aimaient.

Elle contacta d'abord le père de Vance. Ils étaient si émus tous les deux que la conversation n'excéda pas quelques minutes. Le même scénario se répéta avec ses propres parents. Sophie leur promit à tous de les rappeler aussitôt qu'elle aurait d'autres nouvelles et les pressa

de ne pas chercher à contacter Vance.

Charles arpentait la salle des infirmières lorsque la jeune femme arriva à l'étage de Vance. Ils s'étreignirent et recommencèrent à attendre ensemble, bavardant de temps à autre, mais gardant le plus souvent le silence. Charles quitta la chambre de Vance vers neufs heures, il avait des dossiers à préparer pour la Commission d'enquête.

A neuf heures et demie, Sophie entendit un bruit à l'extérieur de la chambre, elle se leva d'un bond, le cœur battant d'appréhension. La jeune femme regarda passer le chariot sur lequel était étendu son mari. Son teint sombre tranchait sur la blancheur des bandages. L'odeur de la salle d'opération flottait autour de lui. Si le Dr Stillman ne lui avait pas dit que l'intervention avait été un succès, elle aurait été alarmée par l'aspect de son mari.

Vers minuit, Vance commença à donner des signes de reprise de conscience. Il marmonnait des mots indistincts. Elle appuya sur le bouton d'appel, peu de temps après, M^{me} Grady apparut à la porte de la chambre et se dirigea vers le lit.

— Là... doucement, monsieur Anson. Tout va bien.

Les paroles de Vance devinrent peu à peu intelligibles, il serra la main de l'infirmière.

— Que s'est-il passé ? Toutes ses couleurs... Sophie ? Sophie ? cria-t-il.

La jeune femme brûlait d'envie de le serrer dans ses bras, de répondre à cet appel. Sophie, mon amour... les couleurs.

— Vous allez bien, dit M^{me} Grady. Elle jeta un regard expressif à Sophie. L'opération est terminée, monsieur Anson, elle a réussi.

Le calme de la chaleureuse infirmière sembla se communiquer peu à peu à Vance qui finit par s'endormir.

Ces quelques mots balbutiés à son réveil soutinrent la jeune femme pendant les trois jours suivants. Elle était condamnée à un silence vigilant alors que le Dr Stillman, les infirmières, Peter ou Charles pouvaient le toucher, lui parler, l'encourager. Elle eut du mal à résister lorsque les deux veuves du village bantou vinrent lui présenter leur respect.

Sophie passait de courtes nuits à l'hôtel avant de s'installer dans la chambre d'hôtel avant le réveil du jeune homme. Elle ne se lassait pas de le regarder, de l'observer guettant tous les signes de progrès, Vance ne cessait de parler de formes et de couleurs, dès qu'il fut sorti de la période de malaises qui accompagne le choc opératoire, son état s'améliora notablement. Le Dr Stillman trouvait tous ces symptômes

encourageants, sa vue reviendrait d'un jour à l'autre, partiellement au moins.

Plus tard dans la semaine, le médecin enleva les bandages. Sophie attendait, assise, rigide sur son siège habituel.

— Très bien, Vance, je vais enlever la dernière bande de gaze, ne vous attendez pas à voir quoi que ce soit, c'est trop tôt. Je vais vous donner une paire de lunettes avec des verres spécialement traités. Vous les porterez durant la journée, la nuit, il faudra les enlever pour dormir. Avez-vous des questions ?

— Aucune.

Les yeux de Sophie étaient fixés sur les mains du médecin qui révélaient, au fur et à mesure, les traits de son mari et la cicatrice rosée de l'intervention. Le Dr Stillman examina la blessure, refit un nouveau pansement et remit à Vance ses lunettes.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en prenant le pouls du jeune homme.

— Comme si j'avais la tête plus légère.

— Vous serez sensible à la lumière alors bougez lentement durant les prochaines heures.

Elle entendit Vance soupirer.

— Combien de temps pensez-vous qu'il faudra avant que je puisse noter un changement dans ma perception, si jamais il y en a un, conclut-il à voix basse.

Sophie se mordit les lèvres de ne pas pouvoir le reconforter.

— Maintenant, Vance, vous êtes entre les mains de notre Mère Nature. Cet après-midi, l'infirmière vous accompagnera pour un peu d'exercice dans le jardin. C'est le moment le plus difficile, ne soyez pas trop impatient, ne réfléchissez pas trop. Ecoutez la radio ou la télévision. Demandez à vos amis de vous faire la lecture. Occupez-vous l'esprit.

— Je crois que je ne retiendrai pas votre dernière proposition, dit Vance, se montrant ainsi toujours aussi résolument attaché à son indépendance.

Sophie sourit de cet entêtement caractéristique. Le Dr Stillman se tourna vers elle et la salua en souriant.

Le docteur examinait Vance le matin et le soir sans qu'aucun changement ne se manifeste. Le jeune homme avait toujours un petit appétit mais faisait des efforts pour absorber ses repas. Dès le

neuvième jour, il était capable de se déplacer dans la pièce aussi bien qu'avant l'intervention. Il prenait une canne pour sortir et se rendait jusqu'au bout du couloir sans assistance.

Vance affichait une apparente confiance, mais Sophie devinait son angoisse. Ce soir-là, le médecin vint le visiter aux alentours de neuf heures.

— Venez vous étendre, j'aimerais vous examiner.

Vance s'allongea docilement sur le lit et subit en silence l'examen du médecin qui sembla durer plus longtemps qu'à l'accoutumée.

— Vous vous remettez parfaitement, Vance. Votre état général est satisfaisant. Avez-vous noté un changement quelconque.

— Non.

— Ce n'est guère étonnant.

De sa chaise placée dans un coin de la chambre, Sophie regarda Vance enfiler sa veste de pyjama et s'installer sous les couvertures pour la nuit. Elle l'entendit soupirer de temps à autre. En règle générale, Sophie regagnait l'hôtel aussitôt que Vance se couchait, mais cette fois, elle s'attarda. Sachant qu'il recouvrirait la vue d'un jour à l'autre, elle avait résolu de passer dorénavant ses journées à l'hôtel.

Cela éviterait tout risque de choc, Charles ou le Dr Stillman l'informerait s'il y avait du nouveau.

Vance se leva brusquement et tâtonna à la recherche de sa canne. Il sortit de la chambre et après quelques instants d'absence, revint une cannette de coca à la main. M^{me} Grady le poursuivait en l'accablant de reproches.

— Vous devriez avoir honte, monsieur Anson ! Comment espérez-vous avoir un sommeil réparateur si vous buvez de la caféine au milieu de la nuit ?

— Qui vous dit que j'ai envie de dormir mon cher ange gardien ? dit-il avec un large sourire en direction de la petite femme.

Il était debout à cinq pas, riant, et plaisantant avec la vieille infirmière. M^{me} Grady le surveillait étroitement, l'envoya au lit sitôt la dernière gorgée avalée, et le menaça de représailles terribles s'il se levait une fois de plus. Son rire moqueur accompagna la sortie de la vieille dame.

Elle restait assise, silencieuse. Une demi-heure s'écoula. La respiration de Vance s'était faite régulière : il s'était endormi.

Ses chaussures à la main, Sophie s'approcha du lit à pas de loup, pour le regarder une dernière fois avant de partir. Il était allongé sur

le côté, la tête enfoncée dans l'oreiller. Son visage portait une expression détendue, presque souriante. Elle brûlait d'envie de caresser ses boucles brunes qui auréolaient son front d'une couronne attendrissante.

— Faites qu'il guérisse, murmura-t-elle avant de se détourner.

— Sophie ?

Elle tourna les yeux, incrédule. Il était assis et posait ses pieds sur le sol. La pénombre creusait les ombres de son visage.

— Pensais-tu réellement que je ne reconnaîtrais pas ton parfum ? Quand un homme aveugle aime, Sophie, tous les sens qui lui restent sont exacerbés, ne le savais-tu pas ? Je n'ai pas pu oublier cette nuit merveilleuse où nous nous sommes connus.

La jeune femme avait peur de se laisser aller à sa joie.

— Vance, je jure que je n'avais pas l'intention de te laisser savoir que j'étais là. Pardonne-moi, je n'avais pas l'intention de te faire du mal, je voulais être simplement auprès de toi. Tout le monde avait la possibilité de t'aider, de t'encourager, cela me manquait tant. Je suis désolée.

Elle sanglota avant de balbutier :

— Je m'en vais.

— N'aie pas peur de moi, mon amour.

La chaude tendresse des mots de Vance la désarma. Les bras du jeune homme retombèrent.

— Suis-je allé si loin dans mon obstination pour que ma propre femme ait peur de moi ? La vie n'est pas supportable sans toi, le vrai drame serait de te perdre, Sophie, qu'importe que je sois aveugle, je veux partager toute mon existence avec toi.

Sophie ne pouvait plus respirer, il lui semblait avoir attendu ces mots toute une vie. Un sourd gémissement s'échappa de ses lèvres.

— Je t'aime, j'ai besoin de toi. Donne-moi une nouvelle chance de devenir ton mari. Notre amour existe, tu as su me le prouver. Rien n'a pu le détruire, même pas ma folie et mon obstination... Tu as tous les droits de me détester après ce que je t'ai fait.

La jeune femme se jeta dans ses bras prenant la tête du jeune homme contre sa poitrine.

— Je t'aime tant, murmura-t-elle. Oh Vance, si ta vue ne revient pas, cela ne fait rien. J'ai besoin de toi.

Les bras du jeune homme entourèrent le corps de sa femme. Ils

restèrent un long moment l'un contre l'autre savourant l'instant des retrouvailles.

— Pardonne-moi d'avoir renié nos vœux de mariage. Dieu merci tu as tenu bon.

Sophie l'étreignit plus étroitement, trop émue pour répondre.

— Lorsque je suis sorti de l'anesthésie, je n'avais qu'un désir, c'était de t'avoir auprès de moi. Je me suis souvenu que tu étais repartie pour Londres. Cela a été plus terrible que le jour où je me suis réveillé aveugle. L'idée que tu puisses un jour appartenir à un autre homme, m'a rendu presque fou. J'ai prié pour ton retour, Sophie.

— Mais je ne suis jamais partie. Je t'ai menti, il le fallait mon chéri, mais tu as ma promesse solennelle que cela n'arrivera jamais plus.

En l'embrassant fiévreusement, il murmura :

— Ne me quittes plus, c'est tout ce que je demande.

— Je ne te quitterai jamais, Vance. Je t'aime.

Leurs lèvres se rejoignirent une fois de plus dans l'ivresse d'un baiser. Les deux jeunes gens s'allongèrent sur le lit étroit.

— Dès que le Dr Stillman m'aura laissé sortir, nous partirons en voyage de noces. Je ne veux plus te partager avec qui que ce soit pendant des mois. Cela va me prendre un temps fou pour être sûr que je ne rêve pas. Mais tu es là bien réelle, si douce et je te sens si belle... si belle que j'en ai mal.

*

* *

Les rayons roses de l'aurore passaient à travers le store et dessinaient des bandes de lumière dans la petite pièce. Sophie sentait sur son visage la chaleur du matin, elle s'étira mais retourna très vite se réfugier dans les bras de son mari.

Elle ouvrit les yeux pour découvrir que Vance était déjà réveillé. Ses yeux noirs caressants jouaient sur le visage de la jeune femme. Mais Sophie eut le sentiment qu'un regard habitait les yeux de velours de son mari. Une flamme qu'elle n'avait plus revue depuis l'accident...

— Vance ?

— Ne bouge pas, murmura-t-il d'une voix rauque. Reste allongée. Si mes yeux ne me trompent pas, tu portes une blouse bleue avec un

motif blanc sur le col. Dis-moi Sophie, je rêve ?

— Ce n'est plus un rêve, réussit-elle à dire d'une voix pleine de larmes. *Tu vois !* Quand est-ce arrivé, Vance ?

— Je n'en suis pas très sûr, répondit le jeune homme en s'asseyant. Je me suis réveillé il y a un moment, je voyais à travers une espèce de voile. J'ai fermé les yeux en me demandant ce que cela pouvait signifier et lorsque je les ai rouverts, tu étais là, belle comme le jour. Comme tu es belle, Sophie ! Sais-tu que, quand tu es émue, tes yeux deviennent plus foncés ? reprit-il incapable de garder sa joie.

Il s'interrompit un instant contemplant la jeune femme. Vance embrassa avec ferveur les mains de Sophie.

— Qu'aurais-je fait si tu m'avais abandonné, si tu étais repartie à Londres à chaque fois que je te l'ai ordonné ? Je remercie le ciel de m'avoir donné une femme aussi têtue.

— Bonjour monsieur Anson, dit la voix familière de M^{me} Grady. C'est une très belle journée.

Elle s'interrompit net.

— Monsieur Anson !

Sophie détacha ses lèvres de celles de Vance et quitta le lit, s'employant à remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Vance sourit.

— C'est vraiment un très beau jour, madame Grady. Je ne soupçonnais pas que vous ayez d'aussi jolis yeux bleu outremer !

— Eh bien, vous êtes guéri ! dit la vieille infirmière avec un regard pétillant. Parfait. Compte tenu des circonstances, je ne ferai pas de rapport sur ce que je viens de voir. Mais souvenez-vous que le Dr Stillman commence ses visites dans quelques instants, nous ne voudrions pas que ce brave homme ait une crise cardiaque, n'est-ce pas ? Pas après ce qu'il a fait pour vous ?

— Non, madame Grady, il croisa les bras et sourit à Sophie. J'emmène ma femme loin d'ici aujourd'hui, alors permettez-moi de vous dire au revoir et de vous remercier profondément pour tout ce que vous avez fait pour nous.

Madame Grady tourna les talons et les laissa seuls. Le soleil montait au-dessus de l'horizon. Sophie retourna se blottir dans les bras de son mari qu'elle n'avait plus envie de quitter.

— Tu m'as rendu la vue, je t'offrirai le monde en échange.

— C'est déjà fait, le jour où tu m'as demandé de t'épouser. J'ai envie d'être seule avec toi, de porter ton enfant, si ce n'est déjà fait.

Elle se pencha vers ses lèvres mais s'interrompit en entendant des

bruits de voix à l'extérieur, mais Vance saisit son visage rougissant entre ses mains.

— J'espérais t'entendre dire cela, madame Anson. Je n'ai aucune intention de te laisser partir de mes bras.

Pendant que la porte s'ouvrait, laissant passer la tête de Charles, puis se refermait discrètement, les deux jeunes gens célébraient dans un baiser leur amour retrouvé.